

# Journal 2013

du vendredi 4 janvier 2013 au mardi 7 janvier 2014

Journal de Jean-François Peyret

*[www.tf2.re](http://www.tf2.re)*

vendredi 4 janvier 2013

Légion d'honneur. Tardi la refuse, le veinard. J'aurais aimé pouvoir la refuser ; c'est mal parti, tant je suis invisible. Mais je vois qu'un de mes amis, grand commis du théâtre d'Etat, est fait chevalier après 21 ans de services. De service ? Au fond, il n'y a, hélas !, rien à regretter. La légion d'honneur, il y en a qui ne l'ont pas volée. Moi, je n'ai rien fait pour l'avoir (la refuser). Voilà je n'aurai pas la légion d'honneur : je l'ai bien cherché. Ridicule, tout ça : c'était une petite gâterie de nouvel an.

Médiocre : mot à mâchoires qui me déchirent. La médiocrité, plus ou moins dorée, la fatalité d'une vie.

samedi 5 janvier 2013

Si je n'obtiens pas satisfaction de la part de la mairie de Paris pour *Re : Walden*, je demande la nationalité russe.

mardi 8 janvier 2013

Déjeuner avec Alexandros ; ça me remonte un peu le moral. Il faut qu'il y ait du texte dans la grande boucle musicale. Notamment le texte dit par Helga ? Comment négocier cela, comme on dit négocier un virage ?

Trente et quelques années de non-services rendus au théâtre français. J'ai bien démérité, non ?

mercredi 9 janvier 2013

Terrorisé par les petites tâches à accomplir, chacune se heurtant à mon esprit (sic) de procrastination. Chaque matin tout me paraît

infaisable, impossible. Je n'y arriverai pas. Cela s'appelle être débordé, et seul aussi.

Il faut par exemple que je dise quelque chose à la Colline pour la saison prochaine. Est-ce que *Re : Walden* ne flotterait pas dans la grande salle ? Mais il serait trop à l'étroit dans la petite, alors ? Que faire de Jean (Nouvel) ? Je ne crois pas que son projet se satisfasse de passer comme en deuxième partie. C'était un projet de spectacle en soi, un spectacle, certes raccordé au précédent, mais ce dernier ne peut pas mordre sur lui. Je ne vois pas de solution. Sentiment d'être partout devant des murs ou au moins de participer à une course d'obstacles ; trop vieux pour ça.

**De :** Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

**Objet :** **Dans les bois...**

**Date :** 9 janvier 2013 11:26:08 HNEC

**À :** Juillard Didier [d.juillard@colline.fr](mailto:d.juillard@colline.fr)

Cher Didier,

J'ai bien eu ton message. Je mets deux ou trois idées noir sur blanc avant que nous parlions (je viens vendredi à la première de Nordey, peut-être pouvons-nous nous voir avant?).

1-Sur la question de la salle, il nous paraît que la version "augmentée" ou "arrangée" (comme le rhum) de *Re:Walden* soit vraiment à l'étroit dans la petite salle: parce qu'il est nécessaire d'avoir le banc de régies entre le public et le plateau (il faut que le plateau naturel soit de l'autre côté de, par-delà la technique), ce qui obligerait à condamner pas mal de sièges. D'autre part le côté boîte de la scène nous fait perdre l'espèce de déambulation des acteurs qui entraient et sortaient, quittaient le paysage et y revenaient. Enfin la "cabane" piano se complique un peu pour la version à venir, puisqu'à côté du piano droit comptoir, on trouvera un piano de concert (quart de queue), augmenté lui aussi, mais qui tient évidemment sa place. De plus, la scénographie sonore sera elle aussi plus élaborée et ne pourrait tout à fait trouver sa mesure dans le confinement de la petite salle. Principe: le spectateur est devant

le paysage mais dans la musique, devant les comédiens mais dans leurs voix, si l'on peut dire.

Tout cela fait militer pour l'option grande salle...

2-Le problème Jean Nouvel devient épineux. Nous avons discuté pendant les confiseurs, et nous devons trancher (ça risque d'être le mot juste) à son retour de Chine le 12. Je vois bien qu'il ne comprend pas que sa proposition (dans laquelle il s'investit et investit plus que je ne pensais) devienne une espèce d'appendice de l'épisode précédent. Son idée était de confectionner avec moi un "vrai spectacle, merde" (je cite) et il incrimine, amicalement jusqu'ici, mon impuissance à le mettre en œuvre. Il est vrai que l'affaire du TPV revient, dans la formule actuelle, à sacrifier un épisode, c'est-à-dire un spectacle, ce qui ne va pas arranger les choses avec ma tutelle. Et qui complique ma vie avec mes amis.

Tout cela fait que je patauge pas mal. Est-ce qu'il faut faire la série *Re:Walden*, spectacle dont j'ai l'intuition (ce n'est pas toujours le cas) qu'il peut avoir son charme, et se donner les moyens d'en penser et produire un autre après? Voilà où j'en suis.

J'ai été bien long; j'espère que tu me pardonneras.

Avec amitié,  
jf

*Rencontre "Nature : acteur ou décor ?"*

*avec Bruno Latour, Jean-François Peyret et Stanislas Nordey*

*lundi 21 janvier à 20h30*

*Ce n'est pas d'aujourd'hui que la scène du théâtre occidental cherche à représenter la nature. Mais qu'a-t-elle à en dire au XXI<sup>e</sup> siècle, où les rapports de l'homme et de son environnement naturel semblent entrés dans une phase de transformation radicale ? À partir de Tristesse animal noir d'Anja Hilling, Bruno Latour, philosophe et sociologue des sciences, Jean-François Peyret et Stanislas Nordey, metteurs en scène, aborderont ces questions.*

*entrée libre sur simple réservation au 01 44 62 52 00 ou contactez-nous@colline.fr*

*En partenariat avec le Programme d'expérimentation en Arts et Politique de Sciences Po (SPEAP).*

La nature au théâtre : au mieux le lieu de l'action. La nature absente du théâtre, au pire un décor. Mais le lien de l'homme à la nature n'est pas l'affaire du théâtre qui s'affaire avec des hommes en train d'agir et qui causent les uns avec les autres. Les hommes dialoguent au théâtre, on monologue dans la nature.

Il n'est vraiment pas certain que le théâtre occidental ait tant tenu que ça à représenter la nature : le rocher de Prométhée, la lande de Shakespeare, c'est de la nature ? Et depuis quand la nature est-elle un environnement ? Elle m'entourne ou je suis dedans ?

La nature ou l'animal ? La question de l'animalité intéresse le théâtre. L'animalité de l'homme ? Frontières de l'humain.

La nature, c'est pour les genres épiques : roman, film. Thoreau, par exemple, fait que la littérature explore une nature sauvage comme elle ne l'avait pas fait avant. Le cri de la chouette après des journées de lecture. La question est littéraire.

Pour Le Fresnoy :

(*Angoissé.*) "Mais qu'est-ce qui ne va pas ? »

La catastrophe : à quel titre peut-on en parler, et pire encore, la penser ? Il n'y aurait rien de plus catastrophique que d'en parler doctement et au chaud, une sorte d'insulte aux victimes passées, en cours ou à venir. Quand on a été, pourvu que ça dure, épargné par les grandes catastrophes, qu'on se sent mal équipé

intellectuellement pour être certain de ne pas sombrer dans le bavardage, et si on n'a pas la fibre prophétique pour jouer les Cassandre, alors ce qu'on ne peut pas penser, il vaut mieux le taire et retourner modestement à son travail. Mais justement, l'homme de théâtre qui retourne à son travail a de fortes 'chances' de retomber sur la catastrophe, une vieille connaissance depuis Aristote, même si le mot est introuvable dans sa *Poétique*. Du coup, difficile de se défilier. Mais le bénéfice est appréciable : dans les fables, justement il n'y a pas mort d'homme. Le jeu tragique reste un jeu qui ne nous empêche pourtant pas de mettre, le cap au pire, sans y penser peut-être, mais en s'en jouant.

Tu parles , tu parles !

Élever ses idées comme on élève des poules.

jeudi 10 janvier 2013

Quel bouillon ! Cela s'appelle boire la tasse. Procrastination, alerte maximale. Pauvre petite chose. Pourquoi ai-je eu toujours cette maladie de me laisser du temps, ce qui n'est pas tout-à-fait prendre son temps. Cas de la tortue qui ne gagne pas au bout du compte.

LUI : Alors *Walden*, encore *Walden*, toujours *Walden*. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Thoreau est d'actualité

MOI : J'avoue ne pas comprendre, même si je m'en réjouis. Je vois bien l'usage que l'on peut faire de cette œuvre dans le contexte intellectuel et politiques actuels. Je ne suis pas certain que l'engouement dont Thoreau est de nouveau l'objet s'explique

exclusivement parce que l'on peut en faire un des pères de l'écologie américaine... Il y a quelque chose d'obscur quand même là-dedans.

LUI : Il est dans l'air, dans le vent ; on retraduit ses œuvres, on traduit ce qui ne l'avait jamais été (projet de Gillybœuf de traduire l'intégralité du *Journal* ) ; publication d'une biographie ; dans l'air, dans le vent, plus qu'une vague, une vogue.

MOI : Il y a quelque chose de surprenant, car même si le retour à la nature (Thoreau n'y retourne pas, il y va) est à la mode, est de saison, il y aurait autant de raisons à parler de l'inactualité de Thoreau, son refus de la société, son aristocratismes, son mépris, etc., traits datés. Bref, une sagesse assez peu praticable. Il reste que c'est une œuvre qui a presque toujours eu la faveur des lecteurs, j'allais dire la ferveur des lecteurs. La vogue actuelle selon moi ne saurait se réduire à la leçon écologique. Le travail d'une œuvre comme celle-ci excède les lectures étriquées qu'on peut en faire. C'est toujours plus compliqué que la question de l'actualité.

LUI : Pourtant le geste qu'il fait, l'expérience qu'il tente, celle de l'autosuffisance, son économie de vie qui est celle d'une vie économique entre en résonance avec des soucis d'aujourd'hui ; de même son admiration faite de respect de la nature, sa critique de la technique, le fameux « nous sommes devenus les outils de nos outils »...

MOI : Encore une fois on pourrait recenser autant de thèmes qui le rendent intempestif de nos jours, irrécupérable...

LUI : C'est le Thoreau que vous préférez ?

MOI : Sans doute. Disons que le travail que je fais avec lui (ça sonne un peu psy), la manière que son œuvre me travaille ou se joue de moi, et cela depuis des décennies, j'aimerais, pour nous résumer,

que nos interventions Thoreau, l'installation, les performances, le théâtre soient intempestives plus que *main stream*.

LUI : Pour vous démarquer de cette vogue dont vous parlez ?

MOI : Mon attachement à ce livre, je parle surtout de *Walden*, n'entretenant pas avec le reste de l'œuvre une liaison aussi dangereuse pour moi, ne date pas de ce *revival* récent, mais remonte à ma première lecture marquée par un esprit années 60.

vendredi 11 janvier 2013

Il faut faire une phrase, à ce qu'il semble, mieux que : *Walden Memories est une création/installation à géométrie variable autour de Walden de Henry-David Thoreau, chef d'œuvre de la littérature américaine du XIXe siècle qui hante le metteur en scène, Jean-François Peyret depuis des décennies.*

*Walden Memories est une création/installation, dont les mots, les images, les sons et la musique tentent aujourd'hui de donner la réplique d'aujourd'hui à Thoreau et à son Walden, œuvre capitale de la littérature américaine du XIXe siècle et qui hante le metteur en scène, Jean-François Peyret depuis des décennies.*

HD T a été s'installer dans une cabane au bord d'un étang. Il en a tiré *Walden*, un chef d'œuvre de la littérature américaine du XIXe siècle. En bonne compagnie, Jean-François Peyret s'est enfoncé dans ce livre pour faire leur installation, *Walden Memories*

*Walden Memories* : en bonne compagnie, J-F Peyret a fait son installation, voix, images, musique



Travail souterrain du texte dans la tête.

samedi 12 janvier 2013

Je cherche à réfléchir sur la catastrophe. Je ne suis pas vraiment à l'aise devant ce mot. Comment remuer ça ? Parler du théâtre, je suis là pour ça.

Apparemment, certains metteurs en scène (un certain Jean-Marie Papapietro) prennent leur aise avec le texte de Beckett.

*Catastrophe On assiste maintenant à un spectacle obscur sur la tyrannie de l'image dans un climat de science-fiction. Un savant fou et sa partenaire élaborent un prototype humanoïde au visage blafard dans un but mal identifié. Le tout est moins statique, mais à peine. Il y fait froid, le climat irréel ne nous rassure pas. Les nombreux silences laissent nos interrogations bien vivantes, mais nous n'obtiendront pas de réponse, évidemment. Le spectacle n'est manifestement pas accessible. L'ensemble donne un résultat si étrange qu'il est difficile d'en apprécier toute la qualité artistique qui l'englobe visiblement, ne serait-ce que par le jeu excellent des comédiens et la mise en scène rigoureuse. Pour les esprits aventureux seulement.*

Il fallait y penser.

Une allusion :

HAMM: [impatiently]. Well? CLOV: He's standing. HAMM: [groping for the dog]. Where? Where is he? Clov holds up the dog in a standing position. CLOV: There. He takes Hamm's hand and guides it towards the dog's head. HAMM: [his hand on the dog's head]. Is he gazing at me? CLOV: Yes. HAMM: [proudly]. As if he were asking

me to take him for a walk? CLOV: If you like. HAMM: [as before]. Or as if he were begging me for a bone. [He withdraws his hand.] Leave him like that, standing there imploring me. [7]

The method of creative subtraction employed here coincides with the classic dramatic paradigm of the catastrophe, wherein an arrogant protagonist is thrust down by the gods, stripped of assumed power, humiliated and destroyed. The paradigm is isolated from the tragic form and identified with the creative process and the myth of creation. Creation is catastrophe. While Shakespeare's King Lear has been alluded to in reference to the animal imagery in *Catastrophe*, several strong resonances suggest Macbeth to be a model from which Beckett has drawn the catastrophic paradigm. In Macbeth, the theme of stripping away all vestiges of power and dignity is given explicit metaphorical voice. From within the walls of the castle at Dunsinane, Macbeth vainly attempts to resist the course of inevitable retribution: "I'll fight till from my bones my flesh be hack'd. Give me my armour" (5: 3). Like Protagonist's garments, the futile layers of protection fall away - the flesh is but one of them. Macbeth is immobilized in battle, metaphorically reduced to an animal. "They have tied me to a stake: I cannot fly, But, bear-like I must fight the course (5: 7) - anticipating the figure of Protagonist, who at most passively resists the onslaught of theatrical Creation. Macbeth is finally reduced to his disembodied head, like Protagonist: this is the least human remain that would identify him as the once Macbeth. The head is borne in at the end of the last scene as an emblem of Macbeth's profound humiliation, and of the efficacy of fate.

The possibilities combine in the precept, to be seen is to be seen to suffer, the same that allows Hamm to conclude, when Clov observes Nagg crying inside his ashbin, "Then he's living" (Endgame 41).

Saint Luke is the evangelist who "speaks of a thief being saved" because of his attitude to Christ on the cross, and whose version of the crucifixion is believed before the other three because "People are bloody ignorant apes," grasping at the hope of salvation that is made thus contingent on the moral probity of behaviour (Godot 13). The presence of Luke, like an inspired evangelist, receiving the will of Director-Creator, translated into intelligible terms by Assistant-angel, completes the absurd metaphysical motif. His lighting operations correspond to the technical application of a divine morality; the gospel is implied to be an aesthetic solution to a theological problem (hence, "What's the trouble now?" ) Director's terms of appraisal have been moral terms ("Good" [298], "Better" [299], "Something wrong" [299]) and his approval associated with increasing whiteness, intensity of light, and "nudity," augmentations of suffering for Protagonist. They become purely those of a banal aestheticism ("Lovely" [300] and "Terrific" [301] when the figure most exemplifies the paradigm of the catastrophic protagonist, the final effect of Luke's focusing of the light.

dimanche 13 janvier 2013

*Tristesse animal noir* : limites du formalisme, ou du style. Le pire pour un artiste, le style. Quand on sent qu'un metteur en scène a trouvé des solutions, toujours les mêmes, il n'y a plus de spectacle vivant. Peut-on parler de rhétorique ? en tout cas, on sent les

indications de la mise en scène, dès que l'acteur n'est pas très bon. Difficile d'être un bon acteur épique. L'héritage brechtien.

Moi, infirme de la pensée. Je ne sais pas aligner deux idées. Je les aligne, elles sont mortes aussitôt.

Corvée du 21 janvier : dégoiser sur la nature avec Bruno Latour, ce n'est pas un cadeau. Au fond je ne comprends jamais ce que cet auteur me veut. Sa démarche me paraît bien compliquée (j'allais dire chichiteuse) pour nous dire de ne pas oublier et les bêtes et les choses.

Est-ce que mon rôle est de répliquer à BL ou de polémiquer avec lui ? Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas un théâtre (pas encore ?) qui puisse entrer en résonance avec la pensée BL ou la thématiser. Je ne saurais résumer la pensée extrêmement complexe dans ses procédures, procédés, protocoles, mais elle tourne autour de l'idée de critique de la modernité, donc du progrès, et en appelle à une certaine précaution, réserve vis-à-vis de la nature, pour la faire entrer en démocratie. Et ceci est contradictoire avec ce que j'appellerai la tradition tragique. D'abord parce que d'une manière générale, le théâtre ne s'occupe pas du rapport de l'homme avec la nature mais des relations des hommes entre eux : affaire des hommes parlant entre eux, interagissant par le moyen du langage verbal, du reste. Différence avec la narration épique (pléonasme) dans la mesure où un récit peut prendre en charge le lien de l'homme avec la nature (Thoreau, par exemple) – la poésie aussi – comme peut le faire aussi le cinéma qui peut montrer des hommes dans la nature, interagissant avec elle, alors que le comédien de théâtre est dans un décor. Ensuite, ce que j'appelle la tradition

tragique, dont la conciliation ou la réconciliation –celle de l'homme avec la nature ou avec sa nature- ne sont pas leur fort, elle, a des choses à dire sur la nature, avec deux mythes essentiels de notre culture, un que nous transmet l'antiquité grecque, l'autre que nous lègue la modernité, ceux de Prométhée et de Faust, qui programment en quelque sorte la relation de domination et maîtrise de la nature par l'homme, et en même temps en marque le risque, puisque ça finit mal. Destin tragique. Est-ce que la pensée BL a entendu le message en prônant la prudence, en nous débarrassant au passage de l'idée de nature. Il faut se désintoxiquer de l'idée de nature.

BL : « Aux objets sans risques, aux objets chauves auxquels nous étions habitués jusqu'ici font place des attachements risqués, des objets échevelés. » (p. 38). Ainsi, l'amiante, n'est plus ce magic material mais un « imbroglio cauchemardesque de droit, d'hygiène et de risque » (p.39).

Ancien Régime vs République qui va qualifier le nouveau système. Un système capable de « collecter les associations d'humains et de non-humains sans recourir à la brutale ségrégation entre les qualités premières et les qualités secondes »

Le grand livre de la nature. « Chaque discipline peut se définir comme un mécanisme complexe pour rendre les mondes capables d'écrire ou de parler, comme une alphabétisation générale des entités muettes »

Associations d'humains et de non-humains

La flèche du temps moderne va vers une séparation toujours plus poussée entre les objets et les sujets tandis que celle de l'écologie va vers des attachements toujours plus intriqués.

lundi 14 janvier 2013

Je réfléchis aux termes éventuels de ma conversation avec Bruno Latour, et il m'envoie un mail me disant qu'il n'a même pas été invité... Les choses vont être plus simples.

Violence ou pacification. Pacification, le mot est mauvais, la pacification étant l'autre mot de la guerre. Voir en Algérie.

Hybris. Est-ce qu'on peut dire que la stratégie BL est une machine de guerre contre la vision faustienne de la nature (mais il ne s'agit plus de la nature) ? Ou prométhéenne. J'ai toujours mes vieux tubes, sur le premier stasimon d'*Antigone*, Prométhée et Faust. Je peux aussi, dans la suite de Pierre Hadot, opposer Orphée et Prométhée.

mercredi 16 janvier 2013

<http://thoreau.eserver.org/cabin.html>

*A Wonderful World*

*Spectacle de Clown écrit par Jos Houben, Bernie Collins et Philippe Martz et Interprétés par Bernie Collins et Philippe Martz*

Marcello Magni (avec Jos dans les *Fragments de Beckett*).

Les questions auxquelles il faut, paraît-il, répondre.

jeudi 17 janvier 2013

J'aimerais bien sous-traiter tout ce que j'ai à faire. A des Chinois ? Qu'est-ce que cette difficulté à s'y mettre qui s'aggrave avec l'âge ? Laisser tout à l'improvisation. Miser sur l'adrénaline.

Quand on a vécu dans les livres, comment se situe-t-on après le livre. Il y a quelque chose après le livre (Bon). Fétichisme de l'objet livre ; il faut dire que c'était une belle trouvaille technique, technologique peut-être.

Nous avons cette chance de vivre, d'avoir commencé à vivre une révolution, je dis celle de l'ordinateur (objet pour objet livre contre ordinateur, et c'est moins prétentieux que révolution numérique).

Je tente de relire pour la énième fois *Nature* d'Emerson. Un peu lou ravi de la verdure.

vendredi 18 janvier 2013

Achab de Melville, le Huck Finn de Mark Twain ou l'Arthur Gordon Pym d'Edgar Allan Poe affrontent le danger, voire la mort, à la recherche de leur moi, à la recherche d'une authenticité. Thoreau ne risque pas grand-chose. Idée que pour ces Américains la nature, c'est l'Amérique, et, sans doute, inversement.

*Walden* inspira William Butler Yeats pour «The Lake Isle of Innisfree». A lire ou bien l'ai-je déjà lu ?

Il peut paraître paradoxal de choisir *Walden* comme matériau pour une installation numérique qui mêle musique, images, sons, qui nous emmène loin de la nature vers des monde virtuels, etc. D'abord c'est un livre, chef d'œuvre de la littérature américaine, destiné à la lecture profonde, on l'appelle, et c'est un mauvais

traitement que de lui faire subir l'épreuve de son explosion avec retombées en images, sons, mots, musique sans oublier l'évasion vers les mondes virtuels. Et surtout c'est une trahison que d'exposer à nos nouvelles technologies un ouvrage dans lequel on a surtout voulu voir l'éloge de l'amour de la nature et une invitation au retour à la nature. Le recours aux forêts et la révolution numérique ne doivent pas faire bon ménage.

Cela peut paraître barbare ou une provocation, de faire une installation numérique avec *Walden*, pour matériau, un livre, chef d'œuvre de la littérature américaine du XIXe siècle, qui requiert une lecture profonde et concentrée et dans lequel on a coutume de voir une invitation au retour à la nature, une apologie de la vie simple alors que nos machines censées nous simplifier la vie la compliqueraient plutôt et nous aliéneraient (ne serions-nous pas devenus les outils de nos outils ?).

Prendre *Walden*, un livre et chef d'œuvre de la littérature américaine du XIXe siècle, pour matériau d'une installation numérique, cela peut paraître de la barbarie. D'autant que...

Il peut paraître paradoxal de prendre *Walden* pour matériau pour une installation numérique, *Walden*, un livre, un grand texte qui n'a pas vocation à subir le (mauvais ?) traitement de nos ordinateurs qui le font exploser/imploser pour retomber dans les neufs du Fresnoy en images, sons, musique, mots et échos de voix. Thoreau réclamait un lecteur concentré dans sa solitude et le silence, un lecteur héroïque pour ainsi dire, voici à la place de sa parole poétique, des



images, des bruits, des sons, de la musique et des bribes du texte offerts à la déambulation d'un visiteur peut-être pressé...

Une trahison, peut-être que ce traitement technologique (et qu'on espère poétique aussi) puisqu'on a coutume de voir dans *Walden*, une invitation au retour à la nature, une incitation à mener la vie la plus simple et rudimentaire, dépourvue de technique une critique par avance des hommes prothétiques et artificiels que nous sommes devenus : Thoreau n'avait-il pas dit que nous sommes « devenus les outils de nos outils » ?

Faut-il pour autant se justifier au motif qu'on peut faire installation de tout, pour parodier une formule qui fut à la mode? Faut-il ajouter qu'il est probable que ce grand livre se remettra des manips dont nous le faisons l'objet quand celles-ci auront été oubliées.

C'est aussi que nous ne prétendons pas servir l'œuvre, nous ne sommes pas au service de Thoreau qui n'a pas besoin de nous pour poursuivre une carrière dont on voit ces temps-ci, verdure oblige, qu'elle a de beaux jours devant elle. Nous nous servons de *Walden* pour faire ce que nous avons à faire, peut-être sans respect mais avec amour et reconnaissance pour un livre qui a su nous éveiller et éveiller le désir de faire travailler nos imaginations (ceci dit, sans préjuger du résultat qui ne nous appartient pas).

Et nous nous servons de lui pour continuer l'exploration qui occupe une grande partie de notre travail au théâtre sur le rapport entre le vivant et l'artificiel, en quoi les machines transforment le dialogue inter-humain, sur le destin technique (tragique ?) de l'homme

parvenu dans la circonstance actuelle à un moment très particulier après la révolution atomique, la révolution techno-biologique et la révolution numérique.

C'est là que *Walden* nous sert : l'expérience de l'homme diminué permet de voir par contraste, par différence l'homme augmenté d'aujourd'hui. L'idée est de faire de Thoreau un spectre qui viendrait hanter notre vie artificialisée, notre monde technologique. Un spectre plutôt qu'un maître. Trouver la bonne distance pour lui conserver son originalité, c'est-à-dire son étrangeté. Il faut faire en sorte qu'il nous regarde (Thoreau nous regarde encore) mais à la bonne distance, j'allais dire : sans familiarité. Brecht expliquait à peu près que la distanciation, c'était de voir le spectre (ce n'est pas le mot qu'il emploie) de la Ford T dans toute voiture moderne. Tentons un exercice de distanciation, d'« étrangeté » donc, et voyons dans les tours de nos cités modernes le fantôme de la cabane de Thoreau.

Ce qu'il y aurait à calculer, c'est les effets que cette parole peut produire sur nous. Sur nous d'abord : si on entre le texte de Thoreau dans le cerveau d'un musicien, d'un vidéaste-photographe, d'un scénographe sonore, d'une artiste web, de comédiens et d'un vieux faiseur, qu'est-ce qu'il en ressort : de quoi faire une installation.

Discussion avec Latour et Nordey lundi prochain. Qu'est-ce que je peux faire de ce que je sais ou comprends de la pensée de BL ? Pas trop se laisser enfermer là-dedans. Quelle serait la résonance de cette pensée dans le théâtre ? Le théâtre s'est fait une spécialité du

dialogue interhumain. Alors les relations humains/non-humains, difficiles à porter à la scène. Avoir dans ma manche deux trois idées sur la pensée et l'œuvre de BL. Mais je ne m'en suis jamais beaucoup servi ; elle ne m'aide en rien. Est-ce qu'il y aurait une dramaturgie latourienne ? Ce n'est pas à moi de le dire.

Il n'y a pas véritablement interaction entre l'acteur et la nature. La nature n'est pas un décor ou c'est anecdotique. La représentation des hommes en train d'agir. Mais on a au moins deux mythes dans la tradition théâtrale : Prométhée et Faust. Rapports de l'homme avec la nature : domination de la nature ou place de l'homme dans la nature. Peut-être que si on n'avait mieux écouté le théâtre, on aurait compris plus vite la dimension tragique de notre destin technique, la relation avec la nature étant une relation technique. On l'arraisonne au lieu de la caresser. La question du deinos. Peut-on inverser les choses, échapper à ce destin technique en nous réconciliant avec la nature, voire. Nouveau complexe, celui d'Atlas. Quelles seraient les fables, quel serait le théâtre de ça ?  
Que peut-il y avoir de naturel sur un plateau ?

samedi 19 janvier 2013

BL : Une chose est sûre, il n'y a pas encore de politique qui soit adaptée aux tâches de l'anthropocène.

—Il n'y a pas encore d'art non plus.

BL : Qu'il faille modifier notre trajectoire, tout le monde commence à en être d'accord. Sauf ceux qui voudraient continuer comme avant, du temps de la modernisation - mais ceux-là vivent sur une autre Terre quatre à cinq fois plus grande que la nôtre, la seule pourtant que nous ayons en partage. D'autres nous demandent de décroître, en tout cas de nous faire plus petits, plus discrets, ce qui reviendrait

à plier notre taille de géant pour devenir une sorte d'Atlas modeste et frugal. Ce qui revient à nous demander d'abandonner nos ambitions, nos espoirs de conquête, notre goût pour l'artifice et l'innovation, sans oublier cette volonté qui fut si belle de nous émanciper enfin de toutes nos chaînes. Qui nous dira comment continuer à nous libérer tout en prenant sur nos épaules l'écrasant fardeau de cet Atlas tectonique ?

—Il y a des politiques (politiciens) pour ça.

BL : On se souvient peut-être que, dans le roman de Mary Shelley, le Dr Victor Frankenstein s'accusait d'un péché - celui d'avoir été un apprenti sorcier -, pour en dissimuler un autre, infiniment plus grave, celui d'avoir fui horrifié devant sa créature laquelle n'est devenue un monstre que parce que son auteur l'avait abandonnée. Au lieu de s'écrier, «Victor, arrêtez d'innover, de croire, de croître et de créer», il me semblerait plus fécond de lui dire enfin : «Dr Frankenstein, retournez dans votre laboratoire et donnez enfin un visage à votre ébauche d'avorton.» Mais comment saurons-nous rentrer dans les laboratoires pour reprendre à nouveaux frais chaque détail de notre existence matérielle ? Ce paradoxe-là n'est pas le moindre : une révolution des détails qui exige de combiner l'innovation la plus échevelée avec les précautions les plus attentives au sort des milliards de commensaux dont nous dépendons et qui dépendent de nous.

—Frankenstein aurait-il pu modifier, améliorer sa créature ?

BL : Devant ce faisceau de paradoxes, on comprend que beaucoup préfèrent nier les avertissements et douter des sciences mêmes qui nous ont révélé le nom de notre période. Cet «anthropocène» ils le trouvent marqué par un anthropomorphisme de mauvais aloi. Ils voudraient que la nature continue comme avant à servir de décor au

théâtre des seules passions humaines. C'est pourquoi ils accusent volontiers les Cassandres de tenir des discours «catastrophistes» ou même «apocalyptiques». On leur donnerait volontiers raison puisque les apocalypses annoncées ne surviennent jamais, pas plus celle de saint Jean que de l'hiver nucléaire. C'est que les annonces de fin du monde ne visent pas la seule dissolution matérielle mais plutôt la révélation et surtout la conversion. On ne doit pas les prendre tout à fait littéralement. Quand Dürer dessine les planches de sa géniale Apocalypse, il est convaincu à la fois que le monde va disparaître en 1500 et qu'il va gagner beaucoup d'argent en les imprimant... Mais on aurait tort de croire qu'il en est encore ainsi des discours qui annoncent l'irruption de Gaïa dans notre vie - ou plutôt l'irruption de notre vie dans ses boucles de rétroaction. Après tout, les géologues ne sont pas connus pour leur goût des métaphores, si bien que la fin de la nature indifférente et extérieure pourrait être infiniment plus littérale que celle de Dieu. Contrairement à Godot, Gaïa risque, hélas, de ne pas décevoir notre attente...

—Toute la différence avec Beckett.

Acteur-réseau : mais je n'ai pas le même rapport avec l'ami qu'avec la chaise sur laquelle il est assis.

Le théâtre est foncièrement moderne (au sens BL) depuis sa plus haute antiquité.

Pourquoi *Walden* ? Pourquoi faire de *Walden* une installation ?

—Encore !

dimanche 20 janvier 2013

LUI : Nouvelles traductions des principaux textes, Thierry Gillybœuf qui s'attaque au monumental *Journal*, biographie, articles de presse, émissions de radio, le moins qu'on puisse dire, c'est que Thoreau est d'actualité.

MOI : Je suis le premier étonné. Je me fais l'impression de celui qui se croit seul à se promener dans un bois et qui tombe sur un groupe de randonneurs.

LUI : On peut comprendre qu'à un moment où l'humanité tente de réviser son rapport à la nature, on ait envie de faire de Thoreau un des pères fondateurs de l'écologie

MOI : D'accord, mais ramener la lecture de *Walden* à la nécessité de garder le contact avec la nature ou y voir une apologie par avance de la décroissance est un peu court.

Une œuvre littéraire est irréductible à la prédication, fût-elle celle bien commode de la décroissance au service de la bonne pensée de la sauvegarde de la nature.

LUI : Il y a pourtant un enseignement à tirer de la lecture de Thoreau qui s'identifie à Chantecler veut alerter, qui est en état d'alerte. Il n'est pas indifférent qu'il trouve un écho actuellement, justement.

MOI : N'empêche que chez lui j'estime que l'écrivain excède le penseur, et parfois le met en difficulté ou le contredit

LUI : Cela mériterait d'y revenir. Il y a vraiment un penseur chez lui, *Walden* est une œuvre de pensée

MOI : Je pense bien que la littérature pense, et la littérature ne pense pas comme la philosophie ou la théologie... Mais c'est une autre affaire. Ce dont je veux parler, c'est de l'espèce de mystère qui m'attache à ce livre qui me hante depuis des décennies. Et le curieux, c'est que ce livre ne me lâche pas alors que je ne saurais

m'identifier au personnage que construit Thoreau à partir de lui-même (il n'est pas très sympathique, voir le costume que lui taille Stevenson), que l'expérience d'aller passer deux ans au bord d'un étang dans une cabane ne me tente pas (je m'enquiquinerais vite) et que, comme nous le disions, je ne suis pas un militant de la verdure.

LUI : Et vous avez une explication à ce mystère?

MOI : Pas vraiment. Je me dis que c'est la littérature, parce que *Walden* est un grand livre et que ce qui me lie à lui, c'est l'amour de la littérature, même si je suis surpris d'aimer un livre dont l'objet m'est assez étranger... Mais après tout, Swann a été amoureux fou d'une femme qui n'était pas son genre.

LUI : Vous êtes en train de me dire qu'on peut aimer *Moby Dick* sans avoir envie d'aller pêcher la baleine.

MOI : Ça, c'est vrai. Je n'irais pas non plus stationner sur le paillason de la duchesse de Guermantes. Mais je veux aller un peu plus loin pour percer le mystère, et voilà pourquoi je me livre à mes petites manipulations théâtrales. Quand j'ai ainsi un embarras de cerveau, quand quelque chose me prend la tête, comme on dit joliment mais justement aussi, j'essaie de m'en sortir par le théâtre, en fabriquant un objet qui me tire d'affaire.

LUI : Ce n'est pas le recours aux forêts mais au plateau.

MOI : Je sais que par le commentaire ou la réflexion critique, je n'apprendrai rien de neuf sur *Walden* ni sur le lien obscur qui me relie à lui. En demandant à un musicien, un vidéaste, un scénographe sonore, à une artiste qui travaille sur les mondes virtuels, en demandant à des comédiens de lire ou relire avec moi ce livre pour essayer d'en faire, je fais le pari que j'apprendrai des choses sur ce livre qui auraient été hors de mes prises par d'autres moyens. Peut-être je refile ainsi la patate chaude pour em

débarrasser du spectre ; je la refile à ceux avec qui je travaille et au bout du compte on la refile au spectateur.

LUI : Mais cette fois-ci c'est une installation que vous proposez, pas du théâtre... Pourquoi une installation, des performances et pas un spectacle de théâtre ?

MOI : Le projet a aussi sa déclinaison théâtrale, dont on verra une des versions, *Re : Walden* au prochain festival d'Avignon. Mais ce sont des circonstances particulières, des occasions qui nous ont permis de nous essayer à l'installation, n'étant pas installateur de profession, une proposition de l'Empac (*Experimental Media and Performing Arts Center*, Troy, NY, USA) et une première invitation au Fresnoy il y a deux ans (c'est que je suis récidiviste ici) qui m'ont incité à relever un défi très particulier pour moi : la confrontation avec un visiteur qui déambule dans un espace et non plus un spectateur recueilli jusqu'au sommeil, attaché dans le noir à son fauteuil, un visiteur qui est forcément moins concentré, plus distrait, autre, quoi, Il faut lui faire entendre, voir, sentir les choses autrement qu'au théâtre. Cela me paraît une expérience intéressante...

LUI : Quand on sait quel lecteur exigeant réclame Thoreau, quelle austérité, j'allais dire quel héroïsme doit être le sien, on se dit que l'idée même d'installation, à laquelle évidemment l'auteur de *Walden* n'a pu rêver même dans ses pires cauchemars, est déjà sacrilège.

MOI : Va pour le sacrilège. Il y a peut-être de la maltraitance dans tout ça, mais on aura compris que nous ne prétendons pas servir le texte, lui être fidèle ou fournir une drogue de substitution à la lecture. Le chef d'œuvre nous survivra. Mais les opérations qu'on fait avec lui, les manip prétendent prendre en compte la conjoncture



très particulière et exceptionnelle que nous vivons, et que je simplifierai en parlant de la révolution numérique. Cela permet de formuler un problème plus général que le problème personnel de tout à l'heure : qu'en est-il du livre (ici ce livre -ci, monument de la littérature) à l'ère du numérique : qu'est-ce qu'il reste du livre si on le questionne (met à la question ?) avec nos machines, nos nouvelles technologies, comme on dit,...

LUI : Une façon de le passer à la moulinette, c'est vous qui le dites : moulin à paroles, boîte à images, boîte à musique.

MOI : Oui, c'est ça, mais inversement qu'est-ce qu'on peut dire, faire sentir de neuf avec ces machines. On peut quand même présumer que cette révolution (passage du livre à l'ordinateur, pour faire vite) produit un nouveau régime de l'imagination. Mais je concède que prendre *Walden* comme matériau implique une indifférence à son sens ( comme dirait Stanley Cavell)<sup>1</sup> ; ce serait cela l'irrespect. Un affranchissement, une manière d'oblitération. Mais je n'en sais rien.

LUI : Vous voulez dire que le visiteur de l'installation pourrait entièrement oublier la référence, le texte de départ ?

MOI : Non, reste présente et active une mémoire de *Walden*, comme inscrite et dont les éléments reviennent sans cesse, en boucle.

LUI : D'où le titre *Walden Memories* ?

MOI : Oui. La mémoire est aussi dans cette affaire une question de méthode de travail et, partant, une dramaturgie. Cela tient d'abord aux conditions de travail. Voilà quatre ans que nous travaillons ce texte, qu'il nous travaille. Mais pas continûment, par petites étapes de quelques semaines à chaque fois. L'idée a été de toujours repartir de la mémoire des comédiens, de jouer avec le matériel que leur mémoire nous rapportait, de fixer grâce aux machines ces

---

1 Voir Stanley Cavell, *Sens de Walden* (Théâtre Typographique, 2007)

fragments de mémoire et de jouer du rapport de cette mémoire vivante, hésitante et lacunaire, avec la mémoire artificielle et invariable des machines. Car même si les comédiens sont absents de l'installation, celle-ci s'est aussi constituée des apports personnels des comédiens. Ce n'est pas la réflexion, une réflexion consciente, qui a sélectionné ce qui du texte pouvait être cité mais c'était la mémoire, donc aussi l'inconscient de sujets vivants et en situation qui décidait de ce qui pouvait venir à citation. Et la mémoire peut être intempestive et se moquer des effets d'actualité d'un texte, pour finir par ce par quoi nous avons commencé.

LUI : Votre visiteur peut s'en rendre compte ?

MOI : Ce sera à lui de dire. Qu'est-ce que déambuler dans un paysage de mémoire, si cette expression a un sens ? Est-ce qu'on peut créer pour le visiteur quelque chose comme un souvenir du présent ou une fausse reconnaissance ? C'est l'enjeu.

Information :

*Epistémocritique* a le plaisir de vous annoncer la mise en ligne du numéro 11 de la revue, consacré aux relations entre « Neurosciences, arts et littérature » (numéro réalisé par Hervé-Pierre Lambert). Vous y trouverez des études sur la synesthésie, sur les « émotions sémantiques », sur la « neurolittérature », la peinture, la photographie, le théâtre... et beaucoup d'autres choses encore. Le sommaire est en PJ et vous pourrez accéder aux articles en cliquant sur le lien suivant :

<http://www.epistemocritique.org/spip.php?rubrique68>

En vous souhaitant une excellente année 2013,

L'équipe d'*Epistémocritique*

lundi 21 janvier 2013

Il y a des semaines qui commencent mal. Ribes à la radio qui vante son théâtre (après avoir dit que le plus beau jour de l'année était le 6 mai, jour d'élection de François H), un théâtre de plaisir, désir et liberté et pas un théâtre punition, si vous voyez ce que je veux dire. Et comme un malheur ne vient jamais seul, il cite certains de ses amis, des amis de son théâtre, Onfray et l'excellent Cyrulnik... Va te mettre au travail après ça, pour apporter ta petite pierre au théâtre contemporain, bien souvent ennuyeux, comme s'exclame le journaliste.

Le lecteur doit être un sportif de haut niveau. Lire bien demande un entraînement comparable à celui des athlètes.

Retour dans les bois (dont on ne devrait jamais sortir) et à *Walden Memories*.

LUI : Nouvelles traductions de ses principaux textes, notamment de *Walden* par Brice Matthieussent, Thierry Gillybœuf qui s'attaque au monumental *Journal*, biographie, articles de presse, émissions de radio, le moins qu'on puisse dire, c'est que Thoreau est d'actualité.

MOI : Je suis le premier étonné. On se croit seul à se promener dans un bois et on tombe sur un groupe de randonneurs.

LUI : On peut comprendre ce *revival* à un moment où l'humanité tente de réviser son rapport à la nature, et qu'on soit tenté de faire de Thoreau un des pères fondateurs de l'écologie

MOI : D'accord, mais ramener la lecture de *Walden* à la nécessité de garder le contact avec la nature ou y voir une apologie par avance de la décroissance est un peu court. On n'a pas besoin de *Walden* pour cultiver ces lieux communs. Une œuvre littéraire est irréductible à la prédication, fût-elle celle, bien commode, de la

décroissance au service de la bonne pensée de la sauvegarde de la nature.

LUI : Peut-on pour autant faire l'impasse sur l'enseignement à tirer de la lecture de Thoreau : il s'identifie à Chantecler, veut alerter. C'est un penseur en état d'alerte. Il n'est pas indifférent ni incompréhensible qu'il trouve un écho actuellement, justement.

MOI : N'empêche que chez lui j'estime que l'écrivain excède le penseur, et parfois le met en difficulté ou le contredit.

LUI : Cela mériterait d'y revenir. Il y a vraiment un penseur chez lui, *Walden* est une œuvre de pensée...

MOI : Je pense bien que la littérature pense, et la littérature ne pense pas comme la philosophie ou la théologie, et qu'elle n'a pas vocation à répondre à nos questions d'actualité... Mais c'est une autre affaire. En fait, je ne peux parler que de ma place, et que du charme dans lequel depuis des décennies ce livre me tient, un mystère pour moi. Et le curieux, c'est que ce livre ne me lâche pas, alors que je ne saurais m'identifier au personnage de Thoreau (il n'est pas très sympathique, voir le costume que lui taille Stevenson), qu'aller passer deux ans au bord d'un étang dans une cabane est une expérience qui ne me tente pas (je m'enquiquinerais vite) et que, comme nous le disions, je ne suis pas un militant de la verdure. Mon milieu, c'est plutôt la jungle des villes.

LUI : Et vous avez une explication à ce mystère?

MOI : Pas vraiment. L'amour de la littérature, probablement. Le charme, sens fort, *carmen*. De quoi *Walden* est-il le nom ? De la littérature, oui, assurément, même si je suis surpris d'aimer un livre dont, -comment dire ?- le propos m'est étranger... Mais après tout, Swann a été amoureux fou d'une femme qui n'était pas son genre.

LUI : Vous êtes en train de me dire qu'on peut aimer *Moby Dick* sans avoir envie d'aller pêcher la baleine.

MOI : Exactement. Je n'irais pas non plus stationner sur le paillason de la duchesse de Guermantes en attendant qu'on m'ouvre. Mais ce n'est pas en en parlant, ce n'est pas par le discours que j'irai plus loin pour percer ce mystère : voilà pourquoi je me livre à mes petites manipulations théâtrales. Quand je suis dans l'embarras, quand je tombe sur un problème que je n'arrive pas à résoudre à la seule force de mon cerveau, quand quelque chose me prend la tête, comme on dit joliment mais justement aussi, j'essaie de m'en sortir par le théâtre, en fabriquant un objet, en bricolant pour me tirer d'affaire.

LUI : Ce n'est pas le recours aux forêts mais au plateau.

MOI : Je sais que par le commentaire ou la réflexion critique, je n'apprendrai rien de neuf sur *Walden* ni sur le lien obscur qui me relie à ce livre. En demandant à un musicien, un vidéaste, un scénographe sonore, à une artiste qui travaille sur les mondes virtuels, en demandant à des comédiens de lire ou relire avec moi ce livre pour essayer d'en faire quelque chose, je fais le pari que j'apprendrai des choses sur ce livre qui auraient été hors de mes prises par d'autres moyens. Peut-être je refile ainsi la patate chaude pour me débarrasser du fantôme ; je la refile à ceux avec qui je travaille, et au bout du compte on la refile au spectateur.

LUI : Mais cette fois-ci c'est une installation que vous proposez, pas du théâtre... Pourquoi une installation, des performances et pas un spectacle de théâtre ?

MOI : Le projet a aussi sa déclinaison théâtrale, dont on verra une des versions, *Re : Walden* au prochain festival d'Avignon. Mais ce sont des circonstances particulières, des occasions qui nous ont

permis de nous essayer à l'installation, et à faire l'installateur de profession : une proposition de l'Empac (*Experimental Media and Performing Arts Center, Troy, NY, USA*) et une première invitation au Fresnoy il y a deux ans (je suis récidiviste) m'ont incité à relever un défi très particulier pour moi : la confrontation avec un visiteur qui déambule dans un espace et non plus un spectateur recueilli (jusqu'au sommeil parfois), attaché dans le noir à son fauteuil, un visiteur qui est forcément moins concentré, plus distrait, différent, quoi. Il faut lui faire entendre, voir, sentir les choses autrement qu'au théâtre. Cela me paraît une expérience intéressante... Cette installation comme tentative d'approche du visiteur, quelque chose comme ça.

LUI : Quand on sait quel lecteur exigeant réclame Thoreau, quelle austérité, j'allais dire quel héroïsme doit être le sien, on se dit que l'idée même d'installation, à laquelle évidemment l'auteur de *Walden* n'a pu rêver même dans ses pires cauchemars, est déjà sacrilège.

MOI : Va pour le sacrilège. Va aussi pour la maltraitance. Mais on aura compris que nous ne prétendons pas servir le texte, lui être fidèle ou fournir une drogue de substitution à la lecture. Le chef d'œuvre s'en remettra et nous survivra. Les opérations qu'on fait sur lui, avec lui, ces manips prétendent prendre en compte la conjoncture très particulière et exceptionnelle que nous vivons, et que je qualifierai simplement de révolution numérique. Cela permet de formuler un problème plus général que le problème personnel de tout à l'heure : qu'en est-il du livre (ici un livre singulier, ce livre-ci, monument de la littérature) à l'ère du numérique : qu'est-ce qu'il reste du livre si on le questionne (met à la question ?) avec nos

machines, nos nouvelles technologies, nos nouveaux médias, comme on dit,...

LUI : Une façon cruelle de le passer à la moulinette, c'est vous qui le dites : moulin à paroles, boîte à images, boîte à musique.

MOI : Oui, c'est ça, mais, cruauté ou pas, la question est de savoir si inversement on peut dire, faire sentir quelque chose de neuf avec ces moyens-là. On peut quand même présumer que cette révolution (passage du livre à l'ordinateur, pour faire vite) produit un nouveau régime de l'imagination. Mais je concède que prendre *Walden* comme matériau implique une indifférence à son sens (comme dirait Stanley Cavell)<sup>2</sup> ; ce serait cela l'irrespect. Un affranchissement, une manière d'oblitération de ce que vous avez appelé l'enseignement du livre. Mais je n'en sais rien, après tout.

LUI : Vous voulez dire que le visiteur de l'installation pourrait entièrement oublier la référence, le texte de départ ?

MOI : Non, reste présente et active une mémoire de *Walden*, comme inscrite dans le projet et que la machine ressasse sans cesse, en boucle. Cela doit bien produire des effets de sens liés au livre de départ.

LUI : D'où le titre *Walden Memories* ?

MOI : Oui. La mémoire est aussi dans cette affaire une question de méthode de travail et, partant, une dramaturgie. Cela tient d'abord aux conditions de production du projet. Voilà quatre ans que nous travaillons ce texte, qu'il nous travaille. Mais pas continûment, par petites étapes de quelques semaines à chaque fois. L'idée a été de toujours repartir de la mémoire des comédiens, de jouer avec le matériel que leur mémoire nous rapportait, de fixer grâce aux machines ces fragments de mémoire et de jouer du rapport de cette mémoire vivante, hésitante et lacunaire, avec la mémoire artificielle

2 Voir Stanley Cavell, *Sens de Walden* (Théâtre Typographique, 2007)

et invariable des machines. Car même si les comédiens sont absents de l'installation, celle-ci s'est aussi constituée des apports personnels des comédiens. Ce n'est pas la réflexion, une réflexion consciente, qui a sélectionné ce qui du texte pouvait être cité mais c'était la mémoire des comédiens, donc aussi l'inconscient de sujets vivants et en situation, qui décidait de ce qui pouvait venir à citation. Et la mémoire peut être intempestive et se moquer de la hiérarchie du sens, des effets d'actualité d'un texte, pour revenir à ce par ce par quoi nous avons commencé.

LUI : Votre visiteur peut-il s'en rendre compte ?

MOI : Ce sera à lui de dire. Qu'est-ce que déambuler dans un paysage de mémoire, si cette expression a un sens ? Est-ce qu'on peut créer pour le visiteur quelque chose comme un souvenir du présent ou une fausse reconnaissance ? Une rêverie aussi. La rêverie plutôt que le choc. Voilà l'enjeu.

Je me demande bien ce que je peux raconter ce soir à la Colline (ce matin la nature se venge de nous ; le froid semble dissuasif ; cascade de désistements).

La cabane de Thoreau est aussi une niche qu'il nous fait.

Thoreau et la suite dans les idées, Thoreau ne manipule pas des concepts.

Relation avec Agassiz, grand scientifique mais fixiste et raciste.

*So what kind of "scientist" was Thoreau himself? He wrote one essay which he said was on a "purely scientific subject", "The Succession of Forest Trees." It explains why pines spring up when an oak wood is cut down and why the process would be reversed should a stand of pines be chopped down, provided both trees are common. (Pine seedlings, being more abundant, have the*



*advantage, but oak seedlings are better nurtured in an old pine woods because of the shade than the little pines themselves.) The work was listed in E.N. Munn's Selected Bibliography of North American Forestry as late as 1940, that is, in our own lifetime.*

Thoreau l'arpenteur aime prendre la mesure ou les mesures de toutes choses.

mardi 22 janvier 2013

Hypermnésie, paramnésie : à produire chez le spectateur, le visiteur.

Rencontre déprimante à la Colline hier soir. Je ne sais ce que cet Antoine Perraud a dans la tête. Inanité. Obligé d'informer Latour de l'existence du théâtre épique. Insomnie par là-dessus, si je puis oser une remarque personnelle. Au fond, la conversation a tourné sur cette question de la lecture des didascalies par les acteurs (ce ne sont même pas des didascalies, c'est le texte même dévolu aux comédiens) et sur la fin de la pièce, l'installation dans la galerie. Latour voyait une intention de la mise en scène de ridiculiser la scène...Lui essayait de vendre sa *Gaïa* et moi mon Thoreau. Et je ne devrais pas oublier le rappel sempiternel chez Latour des « dramatisations internes à la science ». Comprends toujours pas. J'ai bafouillé deux trois choses sur le tragique, la culpabilité. Curieux que dans cette pièce l'auteur ne se préoccupe pas de la vraisemblance : il est peu probable, -que fait la police ?-, qu'on en soit resté là et que l'enquête se soit comme évanouie, qui aurait vite retrouvé les coupables. Pas de dimension juridique ou judiciaire ; la catastrophe n'aura de conséquence qu'artistique, cette installation.

Et le rêve démocratique à la Latour, objets, animaux, humains, tous ensemble mais cramés. Pour Hilling, un enfant, un animal, un arbre brûlés sont sur le même plan, même enseigne. Réfrigérant, cet incendie. Quelque chose de vitrifié.

La seule trouvaille pendant la discussion : Hilling, je l'envie, parce que, j'imagine, que c'est en prenant connaissance de l'anecdote de Thoreau mettant, lors d'un piquenique, le feu à une forêt qu'elle a eu l'idée de sa pièce. La petite semence, la petite graine qui donne la plante. J'aimerais avoir un tel talent. Mes imaginations sont plus pesantes, et je te remue le matériau, je te le passe à la moulinette que c'en devient abscons, et on appelle ça de l'art.

—On ? Qui ça ?

Nous avons dit aussi deux trois choses sur la dérision que ne paraît pas le fort de Bruno. Le feu prométhéen qui finit dans cet incendie de forêt après un barbecue tragique. Dérisoire de l'art (théâtre, littérature) qui ne peut que raconter une petite histoire, un fait divers, incapable de se hisser à la hauteur de la catastrophe. Toujours cette question de la disproportion entre notre pouvoir (de détruire par exemple) et la représentation qu'on peut en avoir. Incommensurabilité. Ou le décalage. Il faudrait affiner ma manière d'en parler. Du coup, Hilling n'est même pas un semeur, une semeuse, de panique, comme Anders. Ceux qui viennent après sont-ils condamnés à cette espèce de nihilisme ?

Nordey, quant à lui, ne dit à peu près rien d'inattendu. Il a raison.

La nuit pour tromper l'insomnie, j'essaie de faire travailler mon cerveau sur la catastrophe, objet de ma prochaine corvée. Je n'y parviens pas. Je vois que les phrases ne viennent pas. Je cherche à

commencer : de la catastrophe, il peut être catastrophique de la penser. Je ne suis pas intellectuellement de taille, pas équipé pour relever un tel défi car la catastrophe est peut-être le défi par excellence à la pensée, la provocation, le scandale de l'impensable.

Et puis pas seulement, je ne suis pas sûr d'avoir besoin pour vivre (vivre, c'est-à-dire éviter la catastrophe, même de justesse, même en la frôlant) d'une pensée de la catastrophe, étant du reste plus convaincu, génération oblige, de la catastrophe de la pensée. Vanité que la pensée de la catastrophe.

Les grandes catastrophes passées (je pense à celles du XX<sup>e</sup> siècle, et particulièrement celle(s) qui m'ont été épargnée(s), de justesse) ne sont-elles pas d'autant plus tragiques qu'elles sont des catastrophes de la pensée, pas naturelles ni des catastrophes dues à des déchaînements de violence aveugle ou animale. Ces catastrophes sont des enfants de la raison (pensée) et du calcul. Il y aurait donc une barbarie des pensées catastrophiques. Il y a donc d'abord une extrême nocuité de la pensée.

De l'autre côté, une formidable innocence de la pensée, une innocuité. Inoffensive. Pense toujours, cela n'arrêtera pas les catastrophes à quoi bon les penser puisqu'on ne les arrêtera pas. Quelle catharsis est-ce ? Faut-il écarter d'un revers de la main, la bonne pensée et la bonne volonté, tout ce qui se pense à propos des catastrophes annoncées, celles qui ne nous surprennent pas, qui ne nous prennent pas par surprise mais celles qui s'annoncent, qu'on voit venir : la catastrophe écologique par exemple qui a cet avantage de combiner la catastrophe naturelle et l'humaine. La catastrophe n'est intéressante que si la responsabilité humaine est en cause. Mais je n'ai pas beaucoup d'idées sur les catastrophes qui nous attendent, disons pas d'autres idées que celles de l'homme

informé et stressé. Je n'ai pas l'outrecuidance de vouloir apporter et douillettement et doctement mes petites idées.

Pour l'honneur. C'est une objection qu'on peut faire. Je pars d'un postulat tragique ou catastrophique pour le moins que la pensée de la catastrophe est inapte à conjurer la catastrophe. Prenons le cas de la catastrophe nucléaire : en un sens depuis août 45, elle a eu lieu, mais la capacité que l'humanité a de se détruire, par le feu nucléaire, on sait désormais qu'il y a peut-être d'autres solutions finales, n'a pas eu lieu, comme la guerre de Troie, non pas parce que l'humanité aurait pensé la chose, lu Gunther Anders (pour qui, etc.,) mais pour des raisons politiques, l'équilibre de la terreur, le regard en chien de faïence des deux super-puissances. La messe n'est pas dite pour autant, et je ne dis pas qu'il n'y a pas de pensée dans les calculs politiques en question (détruire ou ne pas être détruit, dit-il). On pense un peu pour l'honneur (je force le trait). Je sais que ce scepticisme peut choquer. Tout l'essayisme d'actualité me tombe des mains ; ce n'est pas la littérature dont je fais ma pâture. Dire cela sous la forme d'un aveu. Comment écarter cette « pensée » ? Hamletiser ; mais pas l'impuissance à agir, mais à penser.

Alors que faire ? Que peut penser quelqu'un qui ne parle pas depuis la place du penseur mais de l'artiste (mais l'artiste pense-t-il ?) Se taire et donner des concerts pendant le naufrage ?

Parler de sa place. Je n'ai aucun titre intellectuel, franchement, à parler de la catastrophe, encore moins de la penser. Mais il est vrai que la catastrophe appartient à mon univers professionnel. Proposer une expérience ; faire un peu de dramaturgie catastrophique devant vous.

J'ai déplacé le problème, vous me pardonnerez, et je me suis demandé à quoi je *penserais* si d'aventure commande m'était faite d'un spectacle sur ( ?) la catastrophe.

La catastrophe..., mais laquelle ? J'aurais mieux fait de me taire et de prendre un air dégagé en attendant que le ciel me tombe sur la tête.

jeudi 24 janvier 2013

Les grands désintégrateurs, comme Joyce. Plus drôle que la déconstruction.

Catastrophe : des variations sur la formule de Baudelaire, « un monde va finir ». Beckett ne s'est pas privé.

Cette nuit, à faire tourner la machine cérébrale sur la catastrophe. Je me rends compte au réveil de l'importance de la résistance à la catastrophe ; une espèce de vie continue malgré la mort annoncée du soleil, dont la nouvelle a rendu dérisoire mon travail artistique.

Depuis des semaines je me bats les flancs pour trouver quelque chose à en dire, de la catastrophe. C'est trop l'air que je respire. Quelques considérations générales, et je fonds sur le théâtre et Beckett (*Catastrophe*, une aubaine). Mais qu'est-ce que j'ai à en dire ? Pas grand chose. Ininterprétable. A bégayer encore et encore sur le pire chez SB. Mauvais pour la tête. Je ne me rendais pas compte que c'est de Thoreau (contexte oblige) que je dois parler. Forcément. Mais comment ? Thoreau, c'est le contraire de la catastrophe ou l'antidote de la pensée ou à la pensée de la catastrophe... Comment s'y prendre ? Mon agacement devant l'esprit matinal de Thoreau.

samedi 26 janvier 2013

Hier le Fresnoy. Installation : curieusement l'angoisse s'est évaporée, à quoi ça tient ? Je suis moins perdu, sans doute parce que je vois à peu près à quoi cette exposition peut ressembler (je ne dis pas que je sais comment la revendiquer). Le fait que l'on en voie le bout. Sinon le but. Ce qui m'a rassuré, c'est de travailler un peu, d'y travailler un peu, comme la retraduction de deux chapitres ou la préparation de la partition de *Re : Walden* pour la projection sur les tubes en carton.

En finir avec ce chef-d'œuvre.

Penser la catastrophe. Longtemps je me suis battu les flancs pour savoir ce que je pourrais bien dire à cette noble assemblée. Evidemment, importe l'endroit ou la place d'où on en parle : je constate dans les sommaires de revues ou les affiches de colloques et autres séminaires ou rencontres, que c'est devenu l'affaire des professeurs, il faudrait ajouter, des experts ou spécialistes.

Cette expression : être un peu perdu. La perte, la chute.

Nos craintes, nos peurs : Thoreau veut se tenir à distance. Pas seulement un topos classique, académique presque, de la sagesse/prudence qui se défie de tout.

Différence de Brecht et de son bréviaire à l'usage de ceux qui vivent dans les grandes villes. Traverser les catastrophes ou les éviter. Éviter de vivre, comme préalable.

Le recours aux forêts comme détour pour éviter les catastrophes.

La vie, il ne s'agit pas d'en faire toute une maladie (Thoreau) au contraire de certains philosophes contemporains (Worms, Zaoui) qui en font tout une maladie à laquelle il faut survivre.

Zaoui commenté: « Nulle complaisance, ici, nulle tentation de se vautrer dans le pire. Au contraire, si Zaoui décrit le drame, la douleur, la déchéance, c'est d'abord pour proposer un « manuel de survie » où le lecteur apprendrait non seulement à « vivre avec » ses catastrophes intimes, mais encore à les subvertir pour inventer une sur-vie, c'est-à-dire une vie supérieure, tout à la fois plus haute, plus intense et plus belle. »

Zaoui : Devenir malade, c'est apprendre la vérité de la vie, non seulement dans son terme, mais depuis son départ : vivre, c'est tomber malade ».

La question de la vérité de la vie. Celle de l'homme précaire.

Thoreau : éviter le pire. Il y va de la pureté morale

Thoreau : pas comme Adorno aurait dit, un «boniment de carton-pâte».

La «grande santé» du malade consistera à vivre «dans la possibilité d'une vie gratuite, sans contrainte, sans faute, sans dette, où chaque jour est un nouveau miracle, et donc sans besoin de divertissement».

Il y a un schéma pour causer catastrophe vendredi : je n'ai aucun titre à parler de la catastrophe, ni théoriquement, ni par expérience. Non pas à la parler mais à la penser. Je laisse cela à plus docte que moi. Un petit galop sur la question de la pensée.de la catastrophe et de la catastrophe de la pensée (pschtt !). Car il convient de parler de sa place ; étant homme de théâtre (sic), je ne pourrais parler de

cette place, et de foncer cap au pire. Mon rapport avec Beckett. Faire quelque chose avec la catastrophe ; la tentation pourrait être grande de faire quelque chose avec *Catastrophe* de Beckett. Mais j'avoue ne pas être certain du résultat. Et puis mon usage de Beckett a toujours été pour moi catastrophique. Mais je voudrais seulement faire deux trois remarques sur cette œuvre dont j'ai un souvenir très net de la représentation au Théâtre du Rond Point, Lonsdale et Barrault.

La catastrophe en général appelle du monumental, un orchestre à gros effectifs. Ici c'est on ne peut plus minimal. Inversement proportionnel à l'ampleur des catastrophes dans la réalité. Mais la force du signe, du geste : relever la tête...Qu'ai-je à en dire de plus ? Je ne puis parler que de l'impression produite dans ma mémoire. Barrault sur son piédestal. Compliqué parce que contradictoire : les commentateurs oublient en général le spectateur, et ne considèrent que le plateau : un metteur en scène exerce sa tyrannie sur ce pauvre protagoniste qui, comme comédien n'a pas beaucoup de marge, il est privé de toute liberté, de toute initiative, de toute expression, tout en terrorisant au passage son assistante, le quotidien du métier, en somme.

Autre moment : je me demande comment je traiterais la question de la catastrophe au théâtre. Chercher du matériau : dialogue d'Anders avec le pilote de l'avion d'Hiroshima.

Et puis arriver à caser la cabane de Thoreau. La cabane magique à la fin de *Melancholia*.

dimanche 27 janvier 2013

Bruno (Latour) m'envoie en pdf *Le temps de la fin* d'Anders dont nous avons parlé l'autre soir. L'Histoire comme intermezzo. Nous



sommes les derniers hommes (« la première génération des derniers hommes »). Loin du pionnier Thoreau, l'homme du matin. La provincialisation. Genre de mortels et genre mortel.

Question : comment on se décharge de la catastrophe ? Non comment on pense la catastrophe mais comment on vit avec (quand elle n'a pas eu lieu).

—On crèvera tous ensemble, dit l'homme au cigare.

Fin de la méchanceté : la quantité de haine qu'il a fallu à Caïn pour tuer son frère Abel. La quantité de méchanceté requise pour accomplir l'ultime forfait, un forfait démesuré, sera égale à zéro. Nous sommes confrontés à la « fin de la méchanceté ».

La loi de l'innocence, comme dit Anders, qui parle aussi de l'élite de l'horreur à propos de ceux qui sont conscients de la catastrophe. Un titre de pièce : *Les mains propres*.

Idee de délai.

Comment parler de Thoreau dans le contexte de la catastrophe. L'homme qui s'en protège.

Le passage du bonheur (un certain bonheur) au malheur peut avoir des causes économiques, le revers de fortune peut être une catastrophe. Ou la situation catastrophique permanente peut être une affaire économique. Il est intéressant de noter que Thoreau commence par écarter cette question.

Comment j'ai été impressionné par Thoreau. Comment on est impressionné par lui. Impressionné, c'est le mot employé par Jim Harrison à propos de son père.

La compétition avec soi-même et pas avec les autres. Un athlète, qui travaille à son amélioration.

mardi 29 janvier 2013

Catastrophe, schéma. Un mauvais tour vers le bas, kata (vers le bas), strophé (tour). Événement soudain. Fin heureuse ou malheureuse.

Bon, j'essaie de rassembler quelques idées en catastrophe.

Événement fâcheux ou dénouement : la catastrophe de la catastrophe, c'est que nos grandes catastrophes n'en finissent pas. C'est presque un état permanent, comme la crise. Renversement et dénouement, fini tout ça. Plus de changement décisif ? La catastrophe aujourd'hui ne se dénoue pas, ne dénoue rien, elle est le nœud. Ce qui nous noue (sic), donc ce qui crée l'angoisse, l'angoisse de la catastrophe.

La catastrophe, c'est qu'il n'y ait plus de catastrophe : le malheur n'en finit pas. Idée d'état de catastrophe. C'est comme la crise dans laquelle on vit en permanence.

Cette catastrophe de la catastrophe tient à la crise de la fable. Difficile de mettre en récit ce qui pourrait se dénouer par la catastrophe comme fin de la fable.

« Formidable, il va faire un malheur »

mercredi 30 janvier 2013

Il y a chez Thoreau une fantastique composition du moi (vs la décomposition du moi, chez Beckett par exemple, comme dit Deleuze). Quel usage faire de Thoreau : le mettre en face de notre catastrophisme pour le faire réagir ou le réactiver, le rafraîchir.

Thoreau nettoie tout ce qui peut faire fable, donc catastrophe. Un truc spectral.

Si je parle de *Catastrophe*, c'est pourquoi au fait ? Pour dire que je ne monterai pas cette pièce qui est sidérante parce qu'ultra économique. Nous dispense-t-elle d'un long discours pompeux et éclairé ? Ronds dans l'eau. Mais elle expose le metteur en scène à la catastrophe, ou plutôt en l'occurrence, à l'absence de catastrophe. Vous savez que depuis Aristote, on sait que ce qui est important dans la tragédie, c'est l'effet produit, et s'il ne se produisait rien ? Au fond, ce que Beckett fait risquer, c'est qu'il n'y ait pas de catastrophe. Ce serait catastrophique. Mais il y a d'abord la provocation Beckett à l'égard de la pensée de la catastrophe, à l'Herrdoktorismus qu'il abhorrait, ce minuscule dramaticule face, à ma droite, aux montagnes d'ouvrages sur la question.

Ce risque, je ne le courrai pas, et pourtant je suis bien placé pour dire que ça peut marcher, puisque j'ai assisté à (la) catastrophe, en septembre 83 au Théâtre du Rond-Point. Et c'est un grand souvenir de théâtre. Pourquoi y avait-il du théâtre plutôt que rien. On comprend l'angoisse du Metteur en scène. *Catastrophe* : je ne sais trop quoi en penser.

Épictète. Pyrrhon souvent sur ma route, et que je connais peu.

Comment enchaîner sur Anders ?

Il parle de la « piété prévenante » des commentateurs de Beckett.

dimanche 3 février 2013

Il faudrait revenir sur les jours derniers et sur cette intervention catastrophique et un brin polémique dans le colloque éponyme. Ce malaise à être nulle part chez soi, pas même à la maison.

L'obligation de réfléchir à cette question m'a permis de jeter une certaine lumière sur le travail de *Walden* puisque je me trouvais contraint de penser quelque chose de Thoreau par rapport à la catastrophe. Il construit son livre comme un abri anti-catastrophe. Sa pensée est aux antipodes d'une pensée de la catastrophe ou de la pensée catastrophique, catastrophiste aussi, et de la dépression qui s'ensuit en général. Il ne veut absolument pas écrire une ode à la dépression (« dejection », le mot n'est pas mal). Il veut montrer par l'expérience qu'une vie libre et innocente est possible. Et c'est cette dose d'innocence, qu'il se peut qu'on aille chercher dans la lecture de son livre, une cure de déculpabilisation, beaucoup plus qu'un enseignement écologiste.

Je ne rapporte pas grand-chose de ces journées, sinon le désir de lire *Après la finitude*, de Quentin Meillassoux et de me renseigner sur l'œuvre de Natacha Nisic, peut-être.

lundi 4 février 2013

INTERIEUR ETANG AVEC FORET

HD Thoreau construit sa cabane au bord de l'étang de Walden, c'est-à-dire dans la nature, une cabane qui est aussi une machine à écrire qui produit le livre qui contient la nature.

La cabane de Thoreau est dans la nature, au bord de l'étang de Walden

GRANDE NEF

Installation : INTERIEUR ETANG AVEC FORET

Thoreau construit sa cabane, au bord de l'étang de Walden , c'est-à-dire dehors dans la nature. Mais à l'intérieur de cette cabane, il se fait scribe de la nature et la fait tenir dans son livre. Jeux de retournements. Dans notre cabane, la grande nef du Fresnoy, nous installons notre paysage, nature en modèle réduit : le visiteur peut faire le tour du lac en se promenant ou faire une halte pour composer le paysage (trouver l'anamorphose) ou le livre (les phrases grimpent aux arbres) ou écouter les voix qui sortent des arbres ou de l'eau, tandis que la musique entre par tous les pores comme l'air frais en forêt

Mur de photos.

Titre : 365x24

Pendant une année, un appareil photo placé dans une cave à vins réfrigérateur (elle est ici) a pris toutes les heures le cliché d'un détail de l'étang

Cabane acoustique.

Titre : 8760=1

La photo de toutes les photos, paysage virtuel qu'aucun œil humain ne pouvait voir jusqu'ici ni peut-être imaginer.

Cabane numérique :

Performance pour une machine, suite et écrans

C'est une expérience, un modèle automnal dit de langage neuronal quadrigramme.

C'est un jeu, celui d'une langue littéraire éprouvée par la machine et pensé ou décidé par l'homme.

C'est une performance machinique ou saisonnale.

Écran 1, paysage sous console

Instruit de la base de données textuelles Re: Walden, le moteur de traduction open source Moses, calcule et écrit ses scores, ses alignements, ses hypothèses. C'est une console, celle d'un terminal, dépossédés de toute apparence.

Écran 2, texte source

C'est une console, celle d'un terminal (et le ressac), le texte d'Henri David Thoreau à lire et à relire.

Écran 3, texte cible

C'est une console, le résultat en cours du programme de traduction - moteur ou décodeur.

Écran Autre

C'est une vue quelconque, un cadre fixe déposé au hasard sur le territoire d'un monde tangible, celui de Virtual Walden, présent ici et ailleurs. C'est un monde aux quatre saisons où les uns - bots et monstres végétaux, les autres - doubles et avatars, et les unes - marmottes et mouettes, ressassent la langue de Thoreau, la lisent et la relisent.

mardi 5 février 2013

Revenir sur la catastrophe, mais j'ai vraiment la flemme.

Et je suis de corvée de guide pour le visiteur :

1- GRANDE NEF

Installation : INTERIEUR ETANG AVEC FORET

Thoreau construit sa cabane dans les bois, au bord de l'étang de Walden , mais

c'est-à-dire dehors dans la nature. Mais à l'intérieur de cette cabane, il se fait scribe de la nature et la fait tenir dans son livre. Jeux de retournements. Dans notre cabane, la grande nef du Fresnoy, nous installons notre paysage, nature en modèle réduit : le visiteur peut faire le tour du lac en se promenant ou faire une halte pour composer le paysage (trouver l'anamorphose) ou le livre (les

phrases grimpent aux arbres) ou écouter les voix qui sortent des arbres ou de l'eau, tandis que la musique entre par tous les pores comme l'air frais en forêt

## 2-Cabane numérique

Créez votre avatar : rendez-vous sur le site de *Virtual Walden*  
<http://www.base64.fr> ou écrivez directement à  
[adc@agnesdecayeux.fr](mailto:adc@agnesdecayeux.fr)

## Performance pour une machine

Hiver 2013,

la machine balbutie

Offrons à la machine le temps d'une saison pour apprendre à traduire le texte d'Henri David Thoreau.

Elle s'entraîne donc incessamment, d'une phrase à l'autre.

Hypothèses vides, congruentes ou partielles, la machine rassemble et estime.

Scores pondérés et calculés, notre machine - décodeur heuristique (oui, heuristique) - aligne les groupes de mots les uns aux autres.

Vous dire que la machine a lu Emerson et ses voisins, qu'elle s'essaie à quelques comparaisons, évaluatrice digitale.

Printemps 2013,

la machine hésite

Il est à noter que nous ne savons pas de quelle sorte précise elle peut s'en sortir. Disons que nous la laissons rêver là, parmi les écrans, et attendons le printemps.

Été 2013,

la machine

Nous laisserons les acteurs et le metteur en scène de la pièce Re: Walden corriger discrètement le programme, improviser de tout corps avec lui, le menant élégamment à maximiser les expressions et parfaire les résultats, lui soufflant parfois quelques préférences dans le creux de l'algorithme.

3-365x24

4-

5-8760=1

6-Espace de consultation

dimanche 10 février 2013

Retour à Paris après le vernissage du Fresnoy. Après des mois de supplice quand même. Parce que j'ai mis du temps à y croire (y accorder le moindre crédit de réalité), façon de dire, de m'y mettre.

lundi 11 février 2013

La figure de l'idiot. L'idiot de la forêt. Thoreau ou la présomption d'innocence. Réfléchir sur l'innocence ; ce n'est pas la question du célibat. Mais pas de chance, nous sommes maintenant coupables à l'égard de la nature.

Thoreau, un précautionneux ; vivre sans risque. La nature ne change pas ; elle a depuis longtemps pris ses résolutions. Surtout, celle de Thoreau, elle n'est pas violente ni dangereuse. Dans mon histoire, figure anti-tragique. Je me souviens du temps où je méditais un grand ouvrage sur le tragique dont je parlais avec Gilles Aillaud. Pourquoi n'y suis-je pas parvenu ? Y ai-je jamais réfléchi ?

mardi 12 février 2013

Comment ne pas être une loque ? Continuer à travailler, pas même pour la gloire, peut-être pour l'honneur ?



Avec un jour d'avance : *Memento, homo, quod pulvis es, et in pulverem reverteris*

La difficulté de mettre de la suite dans mes idées. A cause d'une infirmité ou d'un refus, en grande partie inconscient, de la rhétorique. Ce serait dire que toute pensée est rhétorique. Quel scepticisme ! D'où viendrait cette incapacité à penser ? Au fait que je n'y crois pas. Je ne crois pas que je pourrais penser quelque chose, mal équipé pour ça, et du coup, je ne crois pas en la pensée tout court. Une grande méfiance à l'égard de l'arrogance de la pensée.

—de la pensée ou du savoir ?

Cela me ramène à ces propos tenus à l'occasion du colloque sur la catastrophe. Les philosophes, vrais sophistes, rien ne peut arrêter leur flux de caquet, m'agacent ; cela a semblé réciproque. Et cette Italienne qui ne supportait pas qu'on s'en prenne à l'institution philosophique, attaque qu'elle prenait comme personnelle. Les temps ont bien changé. Et le drame avec ce type d'universitaires, c'est que, où qu'ils parlent et à qui qu'ils parlent, c'est toujours le même discours qu'ils tiennent, comme si ils étaient toujours entre eux. Comme si les philosophes ne pouvaient s'adresser qu'à des philosophes : ici, au Fresnoy, le fait qu'ils parlaient dans une école d'art, ne les a pas incité à changer d'un iota leur beau discours, leur belle dissertation.

J'ai dit ce jour-là, en improvisant complètement, à quoi j'avais pensé. Faire un happening, ou quelque chose comme ça : qu'est-ce qui pourrait être vraiment catastrophique dans un colloque ? C'est qu'on arrête tout, qu'on vide la scène des fauteuils et des tables, que l'on fasse silence pendant une demi-heure. Happening *cagien*. Je n'aurais évidemment pas eu le cran de le faire. Alors j'ai dit

quelques mots sur la pensée et la catastrophe et sur la catastrophe de la pensée, qui ne resteront pas dans les annales philosophiques, d'autant que le propos était passablement autobiographique : les catastrophes du XX<sup>e</sup> siècle me hantent (« dans mon dos les ruines de l'Europe ») mais, posture schizoïde, j'ai jusqu'ici (on ne sait jamais ce qui vous attend) vécu une vie d'épargné. J'ai été épargné par l'histoire, on ne m'a pas demandé de mourir pour la France, le ciel ne m'est pas encore tombé sur la tête, j'ai vécu modérément dans des climats bien tempérés, et mes catastrophes n'ont été que conjugales.

Du coup, je trouve qu'il y a une grande outrecuidance à parler du malheur des autres, à mettre la catastrophe ce son côté, ou au crédit de sa petite réflexion. Une injure aux victimes : parler doctement de la catastrophe, quelle horreur !

—mais faut-il se taire et consentir à la défaite de la pensée ? C'est l'honneur de la pensée que de s'attaquer à ce qui tente de lui fermer la gueule. Il y aurait de la lâcheté à ne pas penser la catastrophe, à se déclarer vaincu par elle. Défaitisme, le pire scepticisme.

Je dis alors que je n'ai nul titre pour parler de la catastrophe : ni titre académique pour trissotiner sur la question, ni possibilité d'en parler à titre personnel (cf supra). De ce dont je ne peux parler, je préfère le taire. Je préfère en général me taire. Je sais depuis toujours, depuis qu'on m'a forcé à lire La Bruyère trop jeune, que je n'ai rien à dire, peut-être pas seulement parce que tout aurait été dit. J'ignore si tout a été dit (probablement pas, sinon je n'achèterais plus de livres) mais je sais que je n'ai rien à dire. D'où je tiens ce savoir ? Je l'ignore. D'humiliations intellectuelles subies dès mon jeune âge ? Mes performances scolaires m'auraient poussé à la modestie. L'échec m'a fait perdre mes moyens.

Je dis ensuite (après avoir renoncé au happening *cagien*) que j'aurais aimé me taire mais faire quelque chose quand même, monter, par exemple, *Catastrophe* de Beckett. Après tout, ce n'est pas si lourd que ça : le Metteur, son assistante, le Protagoniste et Luc, ça ne fait pas une grosse distribution. C'était tout à fait envisageable dans le cadre de notre rencontre, et on doit pouvoir boucler l'affaire en 30 minutes. Ensuite, je raconte un peu la pièce, son argument. Je souligne ce qui m'intéresse : le fait que toute la fable manque sauf sa fin, sauf la catastrophe ; ce n'est pas rien.

Question de poétique : le problème du metteur en scène, c'est de produire un effet ; il cherche à le « tenir ».

Violence faite au théâtre : la fable aristotélicienne est réduite à son dénouement (donc est-elle même encore possible ou déjà perdue ?) ; il n'y a plus de drame et ce qui reste de la mimésis, c'est la seule représentation du malheur, une image à faire, comme s'il s'agissait d'une espèce de performance ou un truc genre statue vivante, comme on parle de tableau vivant. Théâtre réduit aussi puisque le comédien est condamné à l'immobilité et, pire encore, au silence. Théâtre réduit à l'opsis, si l'on veut.

Alors y a-t-il une révolte du comédien puisqu'il contrevient à la consigne et relève la tête (attention sens) et prendrait ainsi une initiative subversive ? Mais la chose est ambiguë puisque le protagoniste ne relève la tête qu'au moment des applaudissements, donc quand le spectacle est terminé, et son geste, lever la tête, est une sorte de salut inversé. Du reste ces « applaudissements lointains » sont curieux. Nous étions censés assister à une répétition et voilà que le spectacle est donné en représentation puisqu'il est ponctué par des applaudissements. Une contradiction ? Cela n'a pu échapper à Beckett. Donc à quoi il joue ?

La question est de savoir quel effet peut encore produire le théâtre ? le spectacle de l'aliénation, de la servitude, etc ? Le spectacle de la victime plutôt que le témoignage de la victime (*Shoah*). Devant une victime à l'image, un comédien ne fait pas le poids. C'est la question de l'art, celle de la fiction ou de l'imagination plutôt.

Beckett fait le vide, encore une fois, face à la multitude ou l'énormité des documents pathétiques et des témoignages. Que peut l'art ? Différence aussi du cinéma et du théâtre, le cinéma pouvant montrer. Le théâtre ne peut que figurer.

Dire pourquoi j'ai renoncé à monter *Catastrophe* ce matin-là, parce qu'il est quasiment impossible de produire un effet et l'effet escompté : un comédien sur son piédestal, dans son manteau, la lumière qui vient se fixer sur son visage, et la tête qui se relève : il risque fort de ne rien se passer, qu'aucune émotion ne soit produite chez le spectateur. Trop dangereux, et de ce fait, ce texte ne serait qu'un texte théorique sur le théâtre et son impossibilité. Et pourtant je me souviens de ma sidération quand j'ai vu la pièce au Théâtre du Rond-Point, et que Barrault a fait le fameux geste. Parce que c'était Barrault ? Je n'ai jamais su.

mercredi 13 février 2013

Donc je ne monterai pas *Catastrophe*. Parce que je ne parviendrais pas, avec des comédiens, de jeunes comédiens par exemple, au résultat escompté.

Ironie de Beckett : si on veut traiter du totalitarisme, on attendrait un peu plus qu'un simple mouvement de tête. Impotence du théâtre ? Empire du réel (le document, le témoignage, vous voyez bien que c'est moi qui souffre, je ne joue pas, je ne suis pas un

comédien) contre empire de l'imaginaire. Souffrance réelle contre souffrance imaginaire, jouée.

A la radio quelqu'un dit que Simone de Beauvoir tendait vers un absolu, ceci dit en passant.

Benoît 16 : le mot de renonciation est quand même plus beau que celui de démission.

Thoreau et sa stratégie simple pour échapper à l'aliénation sociale : aller dans la nature, ne reconnaître que la nécessité naturelle. Aussi : le loisir (*otium*) comme seule activité libre. La connaissance de la nature est une activité, pour Thoreau, qui est à elle-même sa propre fin. Comme la littérature. Pour moi, Thoreau, ce n'est pas le rapport à la nature, mais la liberté. Pour lui les villageois sont des esclaves parce qu'ils sont privés de loisir.

Le loisir n'est pas l'oisiveté, mais peut flirter avec.

dimanche 17 février 2013

Il paraît que Poupard parle de « décroyance ». Pas mal. Forcément collective, il me semble ; un individu ne se met pas à décroire en Dieu, mais une société peut s'éloigner de la croyance en Dieu. Je ne vois pas quelqu'un dire : je commence à décroire en Dieu. On dit douter.

Y a-t-il décroyance ou déprise idéologique (et sociale) ? Le seul problème digne d'intérêt, celui de l'incroyance.

lundi 18 février 2013

Passé ces derniers jours à refaire une beauté (relire) à mes journaux depuis 2009. Je devrais dire : nettoyer. Au fond, ces fragments sont ce à quoi je tiens le plus dans le peu que j'ai fait. « Mes faibles humeurs » (Montaigne) : « Pour achever de dire mes faibles humeurs, etc. » (961) Je ne laisserai sans doute aucun que ces traces de mes faibles humeurs. Curieusement cette relecture ne m'est pas pénible ; c'est que je me reconnais dans ces textes. Ce sont mes essais aussi.

L'autre matin : je n'ai pas du tout été convaincant quand j'ai essayé de faire un peu de dramaturgie sur le cas Anders. Pourquoi Anders est un cas pour mon théâtre, et pas Jonas par exemple. L'éthique m'emmerde. Anders est un personnage tragique. Jonas est un curé (ne veut-il pas rétablir la catégorie du sacré et il pense que l'Aufklärung a tout bousillé) ; Anders sait qu'il ne sera pas vraiment entendu, le destin de Cassandre. Et encore, Cassandre était une jolie femme. Jonas croit en l'heuristique de la peur mais il ne fait pas peur. Anders a peur. Mais d'une peur au-delà de la peur dont la religion se nourrit. Les prophéties de malheur de Jonas ne font peur qu'à ces enfants que sont ses collègues philosophes. Toute éthique procède de la sollicitude du père de famille pour ses enfants. Incroyable. Moralisme qui fait condamner la science et dégénère en mystique de la nature. "La nature cultive des valeurs puisqu'elle cultive des fins et que donc elle est tout sauf libre de valeurs."

Marx : « À la vérité le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures; il se situe donc, par sa nature même, au-delà de la sphère de la production matérielle proprement dite. » (Conclusion du livre III du *Capital*)

**De :** Marie Lechner <m.lechner@liberation.fr>  
**Objet :** Rép :  
**Date :** 18 février 2013 14:36:11 HNEC  
**À :** Peyret Jean-François [jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr](mailto:jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr)

Gérard Lefort qui rentre de la berlinale me parle de ce film, qui l'a impressionné Stemple Pass de James Benning, étrange résonance avec ton travail  
<http://www.variety.com/review/VE1117949257/>

jeudi 21 février 2013

L'écriture manuelle en voie de disparition, dit la radio. Je ne sais combien de nos concitoyens n'ont pas touché un stylo depuis six mois. Dans deux ou trois générations, on n'en parlera plus.

Contrepoint : d'avoir abandonné la pointe bic n'empêche pas les Français d'être graphomanes : Edouard Launet relève qu'un Français sur six a écrit un manuscrit, et que 55% de ceux-ci sont prêts à le publier sur Internet. Enfin le sentiment d'appartenir à une famille.

Je lisais le journal devant une soupe vietnamienne au petit restaurant de la rue de Vaugirard, seul dans la salle. La patronne qui se plaint de la baisse de la clientèle depuis Noël. Qu'est-ce que je peux dire ? Kambouchner qui déplore que la philosophie ait abandonné l'école aux sociologues, psychologues et autres experts et leurs rhétoriques de la crise et de la « transformation ». Au fond la philosophie contre la théorie ou les théories qui intoxiquent la pédagogie. Un livre éclairé qui nous déprend de notre doxa scolaire, si j'ose dire, ou livre de vieux con ? La réponse à Kambouchner est dans le papier d'à côté qui parle, après Rancière, de Joseph Jacotot qui devait enseigner le français à des Hollandais qui ne connaissaient pas un mot de notre langue et la leur fait apprendre grâce à une traduction bilingue de *Télémaque*. Et il s'aperçoit que ses étudiants apprennent mieux tout seuls et qu'ils créent. Egalité des

intelligences aussi.

Cette citation de Gadamer : « dans notre civilisation technique, il est en fin de compte inévitable que ne soit pas tant récompensée la puissance créatrice de l'individu que son pouvoir d'adaptation. »

vendredi 22 février 2013

*Entertainment* généralisé et comme allant de soi. L'époque est assez tragique pour que l'art n'en rajoute pas. Vive l'opérette : Reynaldo Hahn triomphe à Paris, et peut-être dans le même genre d'idées, on ne compte plus les *Cyrano de Bergerac*. Il faut maintenir la bonne humeur. L'art doit divertir et les doxosophes nous disent ce qu'il faut savoir du monde difficile dans lequel nous vivons.

Foucault : l'homme occidental apprend peu à peu ce que c'est que d'être une espèce vivante dans un monde vivant, d'avoir un corps, des conditions d'existence, des probabilités de vie, une santé individuelle et collective, des forces que l'on peut modifier et un espace où on peut les répartir de façon optimale. Pour la première fois sans doute dans l'histoire, le biologique se réfléchit dans le politique.<sup>3</sup>

dimanche 24 février 2013

Lassé de devoir écrire des présentations débiles pour les publications des institutions (-ions-ions, substantivite, comme disait un des mes professeurs) qui nous accueillent.

Pour la Chartreuse :

En juillet 1845, dans un bois près de Concord (Massachusetts), Henry-David Thoreau, 27 ans, et qui n'a pas encore inventé la

---

3 VS, p. 187.



désobéissance civile, construit de ses mains une cabane, au bord d'un étang, Walden Pond. Il y séjourne solitaire deux ans et deux mois. Redevenu « hôte de la vie civilisée », il passe sept ans à écrire le livre nourri par cette expérience, *Walden ou La vie dans les bois*.

Ce livre ne cesse de me hanter depuis des décennies. Du coup, j'ai proposé à des comédiens, à un musicien, un scénographe sonore à un vidéaste de l'évoquer ensemble peut-être à fin d'exorcisme.

Commencée en 2009, après une proposition de l'EMPAC (Experimental Media and Performing Arts Center), à Troy (NY,USA), l'aventure *Re : Walden* a connu jusqu'à ce jour plusieurs variations: performance musicale (Empac, mars 2012), exposition/installation/performances (juin 2010 et février-mars 2013) au Fresnoy – Studio National des Arts contemporains (juin 2010), spectacle de théâtre dont une esquisse a été présentée au Festival Open (Théâtre Paris-Villette juin 2011) et qui sera achevé et créé à la Chartreuse (festival d'Avignon 2013).

Brillant, vraiment.

lundi 25 février 2013

Qui me libèrera de la tyrannie de celles et ceux qui me demandent sans cesse des textes de présentation (Re:).

*Walden*, pour moi, est peut-être un livre sur rien dans la mesure où la nature ne m'intéresse pas beaucoup.

Mais un livre total aussi.

mardi 26 février 2013

Le mec bredouille. Des années au bord de l'eau, canne en main et le bouchon qui ne bouge pas.

dimanche 3 mars 2013

Mon loueur de voiture m'offre gracieusement *Le Point*, avec le Président en couverture : "le louvoyeur". Le journaliste comme loup voyeur.

L'inénarrable Onfray y étale son ressentiment contre un type qui affirme (mais il y avait peut-être quelque malice) que le *Petit Prince* a changé sa vie. Et le polygraphe ajoute : « Et puis s'apercevant probablement de l'indigence de sa réponse, il avait ajouté : "et puis Marcuse aussi". D'accord, ce n'est pas brillant, mais l'autre en profite pour faire un tour de passe passe, une malhonnêteté intellectuelle : « Hollande, c'était donc *Le Petit Prince* réécrit par Marcuse », et fier de sa passe, notre athlète ajoute : « Voilà nous y sommes. De Gaulle aimait Chateaubriand, Pompidou, la poésie, pourvu qu'elle ait des pieds et soit française, Mitterrand, le prêchi-prêcha vichyste de Jean Guilton, Giscard faisait semblant d'aimer Maupassant, Chirac, des poètes chinois que son staff image avait peut-être inventés, Sarkozy aimait Bigard, qui écrivait en vers très libres... Le prochain aimera probablement Tintin. » Ce type est bas.

La question serait de savoir pourquoi la littérature a disparu de l'horizon des politiques. Est-on pour autant un incapable parce qu'on serait inculte (littérairement) ? Vaut-il mieux un politique faible littérairement ou un philosophe débile politiquement ? Le politicien énarque et le philosophe du café du commerce. Mais Onfray a bien lu *Le Prince* (le grand) ; il a appris que le prince doit pratiquer la ruse du renard et la force du lion. C'est bien.

À côté l'analyse de Gauchet atteint des cimes d'intelligence. Hollande médiocre, soit, mais c'est parce que la France l'est, médiocre.

À noter aussi dans le même numéro, l'effroi de Finkielkraut que lui cause l'affaire Iacob et le cochon (DSK pour les dames). La vie privée jetée en pâture à une société de plus en plus exhibitionniste désinhibée. C'est grave ? Il faudra qu'il nous dise, celui-là, de quoi il n'a pas peur. Et des phrases curieuses, qui feraient buguer tout élève de terminale qui devraient faire le sujet de dissertation : « Le déballage apparaît comme un acte de courage parce que la France n'a plus idée de ce qu'elle a été. » Et il parle de la « décence commune » que la littérature ne devrait pas blesser. Ça fait du monde à censurer.

lundi 4 mars 2013

Cette absence aux choses. *Walden Memories* par exemple. Bien sûr, je suis satisfait que ça existe, mais j'en suis à une distance ! Je vois ça de loin ; ce qui me satisfait, c'est que les différents protagonistes habituels de mes spectacles aient pu aller au bout de leur truc, la musique, la photographie, la recherche sur ou dans les mondes virtuels, ce qui est plus difficilement envisageable dans la confection d'un spectacle où le théâtre doit au bout du compte et malgré tout intégrer comme il peut ces ingrédients en restant *du* théâtre. Ici, l'installation, c'est du théâtre retourné, comme on retourne un gant. On voit d'autres coutures. De toute façon je ne me reconnais jamais dans ce que je fais.

—c'est déjà ça.

mardi 5 mars 2013

Rendez-vous ce matin avec Didier J à la Colline pour *Re : Walden* en janvier prochain. Il y a de ces fatalités. Première le 16 janvier.

jeudi 7 mars 2013

Culture générale piquée dans le journal : maisons Kingo de Jørn Utzon au Danemark. Une exposition à La Corogne (Galice).

Rien à voir : Eva Kotatkova : *Theater of Speaking Objects*

Quand on n'a pas de chance : Znorko qui meurt en même temps que Savary.

Qu'est-ce qu'on fait de *Walden* à l'ère du bon sens informatique ?

Je discute avec J-F Perrier du spectacle. Savoir de quoi on parle. Je ne sais pas de quoi *Re : Walden* parle. Ni de la Shoah ni de Fukushima, ni de l'écologie. Alors de quoi ?

vendredi 8 mars 2013

« Mais la traçabilité des enfants, qu'est-ce qu'on en fait ? Avec leur mariage pour tous, la PMA, la GPA, bientôt ils vont se mettre à quatre pour avoir un enfant. Et le petit, plus tard, quand il demandera qui sont ses parents ? On lui répondra : "Désolé, il n'y a pas de traçabilité." » (Nicolas Sarkozy)

La notion d'image volume chez During. La dislocation.

Le théâtre n'est pas à penser, mais permet de penser. Moment d'euphorie ? Je veux dire : de croire cela.

Les gens qui peuvent dire de quelqu'un qu'il est « un peu boutonné ». Envie de se déboutonner aussitôt.

lundi 11 mars 2013

Dramatique. Hier dans le journal, un ancien ministre, Bruno Lemaire, dont on nous dit qu'il a fait des études, compare le président de la République à...Godot : « il est comme Godot, il attend ». Je croyais que c'était Godot, qu'on attendait et non l'inverse. Y a-t-il du lapsus dans l'air, et quel serait-il ? Sans doute, c'était le président qu'il n'attendait pas, mais qui est venu. Passons.

Retour de Grenoble ; ce genre d'exercice avec de jeunes comédiens, qui n'en sont même pas en l'occurrence, c'est pure pénitence. J'essaie pourtant de comprendre ce qu'ils sont en train de faire et de les aider le plus généreusement que je puis, mais ils me payent bien mal en retour. Ils n'ont aucune curiosité.

La Colline !

“En 1845, Henri David Thoreau s'installe seul dans une cabane au bord de l'étang de Walden dans le Massachusetts. Il y passe deux ans et deux mois. De cette vie solitaire dans la nature , il tire un chef d'œuvre de la littérature américaine, *Walden*, récit autobiographique, essai philosophique et poétique qui déplace les frontières entre nature et culture. Jean-François Peyret a installé dans ce livre son théâtre et ceux qui le font pour se donner, avec les moyens d'aujourd'hui et la sensibilité d'aujourd'hui, de percer l'énigme d'une œuvre qui hante sa mémoire et les imaginations contemporaines.” Tel que.

mardi 12 mars 2013

Hier Paul Auster à la radio. L'écrivain qui a réussi : traduit dans plus de 40 langues, ça le surprend lui-même. Il a 64 ans et vit depuis 32

ans avec la même femme. Ça le rassure. Présenté par la journaliste comme "à l'entrée de l'hiver de sa vie". La mort autour de soi, sa propre mort devant soi. L'écouter me fait sentir mon désastre.

La vie pour moi, c'est ce petit être sur ses skis que je vois, ému, sur une vidéo. Comme si j'y étais. Mais je n'y suis pas.

Resté sur le bord de la route. Hier soir à la télévision, une espèce de fiction, un peu laborieuse, sur la jeunesse pendant les années 70 (10 ans de moins que moi). J'y étais et je n'y étais pas.

Un numéro de *Nature* m'apprend que la Royal Shakespeare a encore produit un *Galilée*. Dans un article du *New Yorker*, Adam Gopnik suggère que Galilée (celui de BB) est une sorte de Falstaff intellectuel. Autre chose dans un autre numéro (je rattrape mon retard) : Nicholas Carr analysant deux livres sur Internet, panacée pour tous nos maux sociaux. Le solutionnisme technocratique en question. Il faudrait que je lise vraiment *The Shallows : What the Internet Is doing to Our Brains*

L'arc tendu : d'un côté, je fais partie de la nature, je m'y promène librement (ce n'est pas moi qui parle), d'un autre côté la nature ne peut rien pour moi ; il faut que je fasse mon salut moi-même ; c'est-à-dire qu'il faut que j'écrive. Sans cesse alimenter la machine. Je peux vivre comme font les animaux mais par ailleurs il faut que je réponde aux exigences de l'esprit.

Régime : comment se mettre au pain sec et à l'eau. Une déduction. La malpropreté.

mercredi 13 mars 2013

Metteur en scène : un travail de mercenaire. Ou de hamster.

Hier, j'ai essayé de connaître Gérard Berry grâce à l'Internet. Il semble heureux, cet homme. Il parle avec un enthousiasme amusé d'Albert Robida et de sa *Vie électrique*. Il faut dire que c'est un chef-d'œuvre du genre, comme on dit. La narrativité du XIXe siècle, comme je l'envie. Cette facilité. Et Robida me plaît davantage que Jules Verne que je n'ai jamais pu lire.

Vrac : déclaration d'indépendance intellectuelle. N'écouter que sa conscience ? Profit matériel ou bonheur égalitaire.

Thoreau et la technique : *Le paradis à (re)construire*, une réflexion sur l'ouvrage de John Adolphus Etzler. Là on lit que Thoreau rêvait que l'homme (re)devienne le "seigneur de la Création".

Économie de vie, individualisme démocratique, anti-étatisme, goût pour la nature sauvage, au cœur de l'identité américaine, comme dit Granger.

Jeu sur "gagner sa vie".

jeudi 14 mars 2013

Les grands livres n'ont aucune cause particulière à plaider.

À bon entendeur : « How many a man has dated a new era in his life from the reading of a book. The book exists for us, perchance, which will explain our miracles and reveal new ones. The at present unutterable things we may find somewhere uttered. » (115)

Nul besoin de divertissement (*amusement*) : ne pas chercher le divertissement dans la société ou au théâtre mais dans sa propre vie. Thoreau est sans cesse au spectacle. Façon de dire qu'il ne s'ennuie jamais. Faire le ménage devient un grand moment, spectaculaire, de la journée (et une journée, c'est la vie entière en modèle réduit).

« My snug harbor in the woods » (183) Snug : douillet.

Refus de l'histoire :

« Nec bella fuerunt,

Faginus astabat dum scyphus ante dapes » (186)

—Tibulle

—oui, Tibulle.

La scène : terrain de jeu et terrain vague.

vendredi 15 mars 2013

Dîner hier soir avec les trois Collégiens ; Philippe D a relu *Walden*, une robinsonnade qui l'irrite mais dont il admire la beauté littéraire par ailleurs. Mais ça n'a pas l'air d'entrer vraiment dans son thème : il va falloir aller le chercher. Du côté du naturalisme. Berry, un homme heureux et qui ne joue pas les débordés (par le travail) : je ne suis pas certain qu'il ait lu *Walden* mais la cabane a l'air de l'intéresser. Une intelligence difficile à suivre pour un esprit comme le mien. Très polytechnicien, si cela a un sens, taupin si l'on veut, esprit taupin. Ce qui amuse le taupin. Je ne sais plus pourquoi nous avons parlé de phonétique historique, "cheval, chevaux", et aussi des accents en français, comme du vin des Corbières. Berry a assez peu réagi quand je lui parlai du numérique.



Dans *Sept jours sur le fleuve*, Thoreau dénonce "l'enthousiasme doucereux de l'amoureux de la nature". (p.118)

Mon rapport à Thoreau : depuis combien de temps ce type m'intoxique. Ça devient, est devenu une maladie. Démoniaque, un truc de possession.

—il ne faut pas exagérer.

Besoin d'un peu d'innocence dans les décombres après la catastrophe. Les catastrophes.

Je prépare dans le stress, c'est-à-dire en ne m'y mettant pas vraiment, comme tout ce que je fais aujourd'hui, le portefeuille pour les 3 comédiens de l'Epsad (quelle idée j'ai eue !) et refeuillette les *Sept jours*. Beau livre. Je tire ceci, à propos des livres justement :

« Il faut prendre soin de bien choisir nos lectures car les livres sont la société que nous côtoyons. Il ne faut lire que ceux qui procurent une vérité, jamais les statistiques ni la fiction ni les nouvelles, ni les rapports ni les périodiques, mais uniquement les grands poèmes et quand ils viennent à manquer, il faut les relire voire en écrire de nouveaux. Au lieu d'autres sacrifices, nous pourrions offrir aux dieux, chaque jour nos pensées parfaites traduites en hymnes ou en psaumes. Car nous devrions être à la barre au moins une fois par jour. Une journée ne devrait pas se limiter à vingt-quatre heures ; il devrait y avoir au moins une heure qui échappe à la journée. Les érudits sont enclins à vendre leurs droits imprescriptibles pour un fatras de connaissance. Mais est-il nécessaire de connaître ce qu'imprime le spéculateur, ce qu'étudie l'écervelé ou bien ce que lit l'oisif, la littérature russe, la philosophie chinoise ou même

française, et l'essentiel de la critique allemande ? Lisez d'abord les meilleurs livres, de crainte de perdre toute chance de les lire jamais. *“ D'autres offrent le sacrifice de leurs biens matériels, d'autres pareillement celui de la discipline pratique, d'autres celui de l'étude et de la connaissance : ce sont tous des ascètes fermes en leur observance. Qui ne sacrifie pas n'a aucun droit sur ce monde-ci. Comment en aurait-il sur l'autre, ô meilleur des Kuru ?”* De toute évidence, nous n'avons pas besoin d'être en permanence rassurés et divertis comme des enfants. Celui qui a recours à un roman facile parce qu'il se sent languissant, ferait tout aussi bien de piquer un petit somme. On ne peut vraiment apprécier de face les grandes pensées que si l'on se place du côté où elles vont surgir. Les livres qui ne procurent qu'un bien maigre plaisir, mais dans lesquels chaque pensée fait montre d'une audace inhabituelle, de ceux que le lecteur oisif ne peut pas lire et qui ne divertiraient pas le timide, qui nous rendent même dangereux pour les institutions en place : voilà ce que j'appelle de bons livres.

Tout ce qui est imprimé et relié n'est pas forcément un livre et n'appartient pas nécessairement au domaine des Lettres. : il faut souvent le ranger avec les autres luxes et appendices de la vie civilisée. (...)Grâce à une bonne maîtrise de l'écriture et à un art consommé de la plume, les livres sont astucieusement compilés et ils circulent parmi les érudits, auprès desquels ils rencontrent un certain succès, comme s'ils étaient le résultat d'une pensée de l'homme nouveau et qu'on assistait à leur naissance dans les affres de la parturition. Mais en peu de temps leurs couvertures tomberont, car aucune reliure ne résistera, et il sera alors manifeste qu'ils ne sont pas, loin s'en faut, des Livres ou des Bibles. De nouvelles inventions sont brevetées sous cette forme, présentées

comme œuvrant au progrès du genre humain, qui vont réussir à duper un temps l'érudit ou le génie, si bien qu'on le retrouve en train de lire des ouvrages consacrés au râteau à cheval, à la machine à filer, à la muscade boisée, au cigare en feuille de chêne, à la presse à vapeur ou à la cuisinière anglaise, alors qu'il cherchait des vérités sereines et bibliques. »( *Sept jours* p. 104)

(Kuru: tribu mythique de la race lunaire, d'où sont issus Kaurava et Pandava, lignées cousines). *La Génisse et le pythagoricien*, tu te souviens?

La grande étrangère, la littérature, comme disait Foucault.

samedi 16 mars 2013

Secoué par les petits courts métrages de Godard. La guerre, la mort, l'histoire. Tout ce que j'ai joliment évité, contourné. Les images que la télévision ne montre pas.

Une espèce de décristallisation ou de décillement ; attitude involontaire de Philippe, dont on sent bien qu'il ne va pas y passer des heures, sur *Walden*. Relativisme. À brouter toujours la même herbe, on devient bovin.

21 mars : ce serait de créer un contexte pour le spectacle (ou l'exposition). Le construire après coup. Etrange.

La dénaturalisation.

« Il n'y a pas de nature, il n'y a que des effets de nature » (Derrida)

Dénégation de la donnée naturelle, dit Sylviane A. « Donnée », ce n'est pas le mot. Réalité biologique. Y a-t-il des réalités biologiques ? Ou constructivisme ?

S'émanciper de l'assignation sexuelle.

dimanche 17 mars 2013

Mieux aurait valu être spécialiste de quelque chose. Le réconfort qu'apporte un objet inépuisable par essence. Une vie à passer à se battre avec le rien. Pourquoi s'être fait ces émotions. Par paresse assurément. La paresse studieuse est bien plus éreintante qu'un travail sûr de lui. Il faut dire aussi que le monde n'existait pas. Le paresseux comme travailleur contrarié.

Travail hier au Fresnoy avec les 3 jeunes comédiens de l'Epsad ; assez ouverts, moment pas trop difficile. L'un d'eux ignore ce que c'est qu'un ascète, et les trois se demandent ce que signifie le mot parturition. Vivre pour vivre, travailler pour travailler. Vivre pour travailler, travailler pour vivre.

A la radio, Gilles Kepel utilise le verbe brocarder ; ça me remet de bonne humeur.

Alain : Mais si ce qui sort c'est seulement la description d'une tonne de formes, à la René Thom, pour ensuite dire : le vivant, c'est des combinatoires de toutes ces formes, et ça se déforme au cours du développement, ça nous fait une belle jambe. Regarder les bourgeons pousser en récitant la suite de Fibonacci, je ne vois pas l'intérêt, sauf pour le « Grand Livre... ». Religion que tout ça.

Françoise : Ce qui est curieux avec « les équations », c'est qu'en les lisant (s'agit-il de lecture ?) chacun est censé comprendre quelque chose dans sa propre langue. Peut-être peut-on parler à ce sujet de glossolalie, je ne sais pas.

Alain : Oui, il y a quelque chose de cet ordre-là, un enjeu vital ; en cela l'activité scientifique se rattache à la littérature ; il y a de l'animalité, quelque chose d'animal dans cette affaire. Ce qui permet de retomber sur ce refus de l'animalité, ce puritanisme, qui sous couverture d'un matérialisme naïf aboutit à l'idée du cerveau-machine. Le cerveau est matériel mais pas pour autant une machine. L'étude de cet organe amène à reconnaître l'animalité du processus cognitif : si tu sais que tu as un cerveau, tu ne peux plus penser que tout cela, la « pensée » etc., est écrit en lettres d'or dans un firmament quelque part. Ce n'est pas possible tout simplement parce qu'un cerveau a la consistance du porridge tiède, comme disait Turing.

L'équation de Michaelis-Menten.

Le pliage des protéines

Ajout (fin de « Un lac en hiver »):

"Le matin je baigne mon intellect dans la philosophie prodigieuse et cosmogonique du Bhagavad-Gîta, depuis la composition duquel des années des dieux ont passé, et en comparaison de quoi notre monde moderne et sa littérature semblent chétifs et vulgaires ; et je me demande s'il ne faut pas référer cette philosophie à un état antérieur d'existence, tant le sublime en est loin de nos conceptions. Je dépose le livre pour aller à mon puits chercher de l'eau, et, voyez ! j'y rencontre le serviteur du brahmane, prêtre de Brahma, Vishnou et Indra, du brahmane encore assis en son temple sur le Gange, à

lire les Védas, ou qui demeure à la racine d'un arbre avec sa croûte et sa cruche d'eau. Je rencontre son serviteur venu tirer de l'eau pour son maître, et nos seaux, dirait-on, tintent l'un contre l'autre dans le même puits. L'eau pure de Walden se mêle à l'eau sacrée du Gange. Les vents sont-ils favorables qu'elle vogue passé l'emplacement des îles fabuleuses d'Atlantide et des Hespérides, accomplit le périple d'Hannon, pour, flottant plus loin que Ternate et Tydore, et l'entrée du Golfe Persique, fondre dans les brises tropicales des mers indiennes, et débarquer dans des ports dont Alexandre ne fit qu'entendre les noms."

Les questions à poser aux invités. À Philippe Descola, le fait que Thoreau n'ait pas beaucoup bougé de Concord. Ce qu'il a à dire ne concerne pas les Chinois ou les habitants des îles Sandwich mais les habitants de Nouvelle Angleterre.

mardi 19 mars 2013

Un des attrait de sa venue dans les bois était d'y trouver occasion de voir le printemps arriver. Il se met en état d'alerte pour entendre le chant d'un oiseau.

« Si chaque saison à son tour nous semble la meilleure, l'arrivée du printemps est comme la création du cosmos sorti du chaos et la réalisation de l'Age d'or. »

À Gennevilliers, présentation soviétique et familial du Festival d'Avignon. Je ne me sens pas partie prenante. Le théâtre n'est même plus mon milieu. Une vie de spectre. Une atmosphère de fin de tout (leur dernière édition) et pour moi de fin de vie. Il y a fort à parier que c'est ma dernière fois à Avignon, et pas d'avancée depuis

la dernière fois, au contraire. Je comprends les raisons artistiques (idéologiques, esthétiques) qui font que je suis dans ce festival mais en même temps cette façon que les artistes ont de s'approprier de plein fouet des sujets « de société », comme on dit, ou politiques (l'Afrique, les banlieues, thema : l'art et les déshérités) est loin de ma manière, moi qui fais, au fond, des spectacles sur rien... Moi qui biaise.

L'anecdote que rapporte Banu : le journaliste qui demande à Beckett après *Fin de partie* ou *Godot*, je ne sais : et maintenant, monsieur Beckett, quel est votre nouveau projet ?

Je m'use sur *Walden* à préparer dans une espèce de stress la journée de jeudi. Manque de motivation.

mercredi 20 mars 2013

Course d'obstacles sans qu'il y ait de ligne d'arrivée, de défaite ou de victoire possible.

Faire superficiellement des spectacles à la surface du monde. Mais ce n'est pas parce qu'on reste dans son trou qu'on est plus profond.

« Un écrivain un homme qui écrit est le scribe de toute la nature – il est le grain de blé et l'herbe et l'atmosphère en train d'écrire »  
(*Journal* 2 septembre 51)

« Peut-être que la valeur de tout énoncé se mesure-t-elle par sa capacité à être traduite en langage populaire. » (ibid. 2 mars 52)

samedi 23 mars 2013

Après la « performance ».

Mon cher Philippe,

Comment te remercier d'avoir participé à cette petite séance, et de quelle superbe manière! Au-delà de la circonstance, décisive pour défendre dans cette institution (Le Fresnoy) comme dans d'autres, la théâtrale, bien sûr, un certain commerce intellectuel, un peu "sauvage", si l'on veut, tout ce que tu as dit a vraiment ravivé ma lecture et m'a rafraîchi les idées et le désir de continuer, pour en finir avec ce chef-d'œuvre.

Je parlais de dépaysement au début de la causerie. Je crois que c'est ce que tu as véritablement et exemplairement (qui suis-je pour parler si doctement, mais c'est tellement sincère) parlé du livre depuis un ailleurs, et un ailleurs que tu connais si bien, qui a marqué tous ceux qui sont embarqués dans l'aventure, et bien d'autres à coup sûr.

Tout ce que tu as dit sur le paysage m'intéresse particulièrement. Comme tu as pu voir, c'est le mot, nous avons essayé de nous poser, à notre manière, la question du paysage thoreauvien. J'espère que nous aurons l'occasion de poursuivre cette conversation.

Tâchons de nous voir, avec Anne-Christine, assez vite.

Avec toute mon amitié,  
jf

Plutôt que de chercher du côté de la nature et de son anthropologie (curieux oxymore), j'aurais dû être plus attentif à la question du paysage. Je ne suis pas certain d'être d'accord avec Philippe quand il semble penser que Thoreau traite un paysage. La cabane est une maquette (nous en avons beaucoup parlé) mais elle maquettise (ou maquette ?) la nature autour. Pas la même interaction qu'avec le paysage. D'abord parce que l'écrivain est toujours dans le paysage. La séquence cabane, nature, technique, livre n'était pas impraticable. Si jamais je persistais à écrire le livre, ce pourrait être un principe d'organisation. Mais le 21, j'ai dû brader tout ce qui concernait le livre, par manque de temps et d'énergie. J'ai dit à peu près vive la littérature ! Aller y voir de plus près en désintégrant les clichés.



dimanche 24 mars 2013

Si le ZKM prenait l'exposition, quelle adaptation ? On peut faire grimper les arbres à des phrases en allemand, mais il faudrait trouver des voix. Sans doute le travail sur la mémoire est-il impossible. Donc quoi à la place ?

Thoreau ne se retrouve pas seul dans la nature dans l'obligation de survivre. Il décide d'aller vivre dans une cabane, ce n'est pas pareil. Le choix d'une économie de vie. C'est aussi qu'il était "mal connu" dans son village, alors autant aller faire l'idiot de la forêt. C'est l'invention d'une scène sur laquelle il peut enfin apparaître et se faire mieux connaître. Choisir aussi un autre voisinage, d'autres voisins. Voir à nouveau ce que Cavell dit du voisinage. Dans quel voisinage vivre ?

Caractères de la cabane qui pourraient renvoyer à la maquette : on la construit soi-même à partir de pièces détachées et, à la fin de l'expérience, on la met au rebut.

lundi 25 mars 2013

Vivre parmi les spectres. Qu'est-ce que je dis quand je parle de Thoreau comme d'un spectre ? Ou que sa cabane vient nous hanter. Cela veut dire que Thoreau n'est pas notre contemporain. Il est peut-être plus intempestif qu'un cliché actuel (le père de l'écologie américaine veut bien le dire) veut bien le dire. Si c'est un spectre, c'est qu'il est mort.

Construire un Eden autour de sa cabane, et s'inventer un corps glorieux.

La philosophie est comme “un hôpital où le poète blessé peut venir se réfugier avec honneur”, dit Hölderlin.

mardi 26 mars 2013

[www.artshebdomedias.com/.../210313-walden-memories-au-fr...](http://www.artshebdomedias.com/.../210313-walden-memories-au-fr...)

**De :** Google Alertes <[googlealerts-noreply@google.com](mailto:googlealerts-noreply@google.com)>

**Date :** 24 mars 2013 07:35:47 HNEC

**À :** [s.gasquet@nordnet.fr](mailto:s.gasquet@nordnet.fr)

**Objet :** Alerte Google - jean-françois peyret

---

#### Web

1 nouveau résultat pour **jean-françois peyret**

[Poésie Assistée par Ordinateur | ArtsHebdoMedias](#)

La grande nef du Fresnoy, à Tourcoing, accueille Walden Memories, une gigantesque installation à tiroirs c

**Jean-François Peyret** autour de l' ouvrage ...

[www.artshebdomedias.com/.../210313-walden-memories-au-fr...](http://www.artshebdomedias.com/.../210313-walden-memories-au-fr...)

Hier je rêvassais après une lecture d'Agamben sur la nudité et la grâce. Il y a quelque chose de délicieux à penser ainsi innocemment. Ayant passé tous ces mois dehors (le Fresnoy, c'est dehors), j'aspire à rester dans mon bureau, studiolo, ma cabane à moi, dans la jungle des villes. Pas vraiment en pleine jungle.

*Walden* ne constitue pas pour moi un objet de recherche. Je ne suis pas un chercheur. Faire fructifier son petit truc avec bonne conscience.

mercredi 27 mars 2013

Parler de la déclaration d'indépendance d'un écrivain, quel sens ça aurait ? Indépendance par rapport à quoi ?

Cette idée d'écrire un livre héroïque. Thoreau parle en tant

qu'écrivain mais il parle très peu de l'écriture. Est-ce que le personnage que compose Thoreau dans son livre est un héros ? Il y a de l'anti-héros dans cette histoire. L'épopée est à la fois grandiose et dérisoire (l'étang de Walden n'est pas grandiose, Thoreau prend bien soin de le dire.) Quel effet cette épopée devrait produire sur son lecteur ? Un effet salutaire. *Walden* devrait être bon pour la santé. De l'hygiène des lettres. Ce qu'il y aurait d'héroïque, ce serait l'écriture du livre.

jeudi 28 mars 2013

*Walden*, c'est l'anti *Moby Dick*. Ismaël veut voir le monde ; le héros de Thoreau veut connaître la vraie vie. Les bois et l'océan. Il n'y a pas de baleine dans les bois. Rien que de régulier. Pas de monstre comme dans le *Livre de Job*. Ou s'il y a un monstre, c'est Thoreau lui-même ou son héros.

Ce que recherche Thoreau dans la nature, c'est un ordre. Thoreau pas doué pour le tragique. Si on regarde avec ses propres yeux et que l'on juge selon sa conscience, tout va bien.

vendredi 29 mars 2013

Ce à quoi j'aspirerais après cette longue et pénible séquence, comme on dit en politique, au Fresnoy : m'enfermer à travailler dans ma librairie.

—ou courir un peu le monde. Courir le monde : comme j'y vais !

La leçon inaugurale de Gérard Berry ; pas inhibé, le garçon, insensible à la solennité pincée du lieu. Philippe qui me dit qu'il était moins décontracté lors de sa leçon inaugurale : "il y avait Lévi-Strauss au premier rang". Le côté taupin de Gérard, humour de

potache de prépa scientifique, à moins que ce ne soit l'esprit du polytechnicien.

Le livre sur *Walden*, il va vraiment falloir y penser. Pour l'exorcisme. Quel sens à cette longue station dans *Walden*, ce long séjour ? Il y aurait eu mieux à faire. Je ne suis même pas devenu un spécialiste de l'œuvre ni une veuve de l'auteur. Pas non plus travaux forcés, genre tout traduire. Il faut sans doute une bonne dose d'identification pour se faire imposer une bonne dose de Thoreau, comme il le dirait lui-même.

mardi 2 avril 2013

Retour de week-end polaire à faire l'acteur. Un grand mot : je ne fais que regarder une roue, en somnambule puisque je ne comprends pas un traître mot à toute cette affaire d'individu et de collectif. Je me suis laissé faire et j'ai fait preuve de longue patience ce qui ne prouve pas le génie. Je ne voulais pas me dégonfler, je ne me suis pas dégonflé mais je ne pouvais pas m'imaginer qu'il ferait si froid. Absent à la chose. Je ne suis décidément pas « farouchement religieux » comme dirait Bataille.

mercredi 3 avril 2013

Pas pourquoi, mais je m'arrête sur le mot étrave.

Vivre toujours dans un livre, même celui d'un autre, pour biaiser avec la vie réelle.

Ce qui vous tient : l'écriture, comme la nage vous empêche de couler. Suis-je bête !

Une petite cure de Melville doit faire du bien après ces saisons serre-kiki chez Thoreau. Je l'ai dans le nez ces jours-ci. Un petit soupçon d'émotion dimanche seul dans la grande nef du Fresnoy juste avant la fin. C'était presque la première fois que j'étais « dans » l'installation, gagné par une espèce de tendresse. Soulagé que ça finisse et triste parce que quelque chose allait encore finir. Vie continue ou vie discrète. Discrète à plus d'un titre.

« Tout ce qui a et n'a pas honte d'exister est bon » (Lettres à Blake, p.185)

« La nature est la bonté cristallisée » (ibid)

jeudi 4 avril 2013

Domages à évaluer du fait de n'avoir jamais eu de promotion (sens large). Ou de succès ; ou de récompense.

Je laisse tourner (run) à l'écran hier soir une émission de Arte sur John Adams, et le voilà qui parle du transcendantalisme et de Thoreau.

Pour le *Th et son tr*, idée de lignée des figures évoquées par les spectacles (y a-t-il un fil ?).

Dans le métro vers Maisons-Alfort, je lis le texte de Deleuze sur Bartleby. Un peu déçu à cette relecture. Très fabriqué. Est-ce que vraiment il nous fait comprendre le côté dévastateur de la formule *I would prefer not to*. Et aujourd'hui cette incessante façon de sortir de la névrose par la psychose m'agace. Bien sûr un schizophrène est plus « intéressant » pour un philosophe qu'un névrosé (qu'il est lui-même en général).

Une langue littéraire est une langue étrangère dans la langue naturelle, une mauvaise traduction aussi, mais c'est aussi la psychose qui traite la langue ordinaire pour lui faire « rendre une langue originale inconnue qui serait peut-être une projection de la langue de dieu, et qui emporterait tout le langage. » Deleuze trouve dans la littérature américaine l'illustration de la vocation schizophrénique de la littérature. Bartleby schizo.

Pas de syntaxe ordinaire : détaxes ou surtaxes.

De plus, ce qui est étrange, ce n'est pas seulement la formule en elle-même, mais le fait que ce soit la seule que Bartleby profère, comme si elle était la réponse à tout, alors que moi, par exemple, je dois toujours inventer du neuf. Ce qui ne m'empêche pas de rabâcher.

Je suis évidemment plus sensible à ce que Deleuze écrit de l'homme sans qualités. Hors *jingle* schizolâtre.

Justifications et raisons ; la littérature sans justification, surtout pas psychologique. La psychologie le dernier recours du rationalisme. La pensée de bas étiage. Croire comprendre. Musil m'a servi à dénoncer la psychologie, voir « ce grand trou qu'on appelle l'âme ». Dans mes spectacles j'ai cherché une autre logique, à la Musil, toutes choses égales d'ailleurs, un « autre état » ; y suis-je parvenu ? Dans *Le Grand escroc*, appel à un irrationalisme supérieur (chapitre 14). Pourquoi donner des raisons au comportement des personnages alors que la vie n'en donne pas ? Et s'il n'y a pas de personnages. Je me retrouve encore face à ce personnage.

Le roman européen a besoin de rationaliser ; peut-on dire que le roman américain s'en passe ? Un peu massif, tout ça. Encore le besoin de rationaliser, c'est-à-dire de penser quelque chose. Pourquoi penser quelque chose plutôt que rien ? Que vaut une formule comme celle-ci, sinon qu'elle sent le sujet de dissertation ? : « L'acte fondateur du roman américain, le même que celui du roman russe, a été d'emporter le roman loin de la voie des raisons, et de faire naître ces personnages qui se tiennent dans le néant, ne survient que dans le vide, gardent jusqu'au bout leur mystère et défient logique et psychologie. Même leur âme, dit Melville, est un "vide immense et terrifiant", et le corps d'Achab est une "coquille vide". »

Faire de l'insignifiant une énigme ou rajouter l'énigme à l'énigme. La littérature est une chose trop sérieuse pour la confier aux psychologues.

Pourquoi chez moi cette haine de la psychologie ? Comment être hyperboréen ? Mais qu'est-ce que l'hyperboréen ? Le « Possible » musilien ?

samedi 6 avril 2013

Sortir de la lessiveuse du Fresnoy. La goutte d'eau à faire déborder le vase fut ce tournage où je me suis frigorifié à regarder une roue lumineuse. Aucune idée du résultat à venir.

Copiste : finalement Bartleby devient une machine capable seulement de produire une seule phrase. La machine s'est enrayée, et répond toujours la même chose.

dimanche 7 avril 2013

Peter Sloterdijk parle de pacte de non lecture. Vous écrivez et vous êtes publiés en sachant que vous ne serez pas lus. Il faut reconnaître qu'une grande partie des textes produits, notamment dans le circuit académique ne sont pas lus ou à peine. Parfois cités.

Dans la *Grande étrangère* Foucault revient sur le lien de solidarité entre l'objet livre et la littérature. Le livre est le lieu de la littérature ; la littérature est enfermée dans le livre, et nous avec. Que dirait-il aujourd'hui ? Est-ce que je pourrais dire que je suis moi-même encore enfermé dans le livre ? En grande partie, même si cette mystique m'est une moins grande souffrance. Moins inflammatoire. Moins enragé.

vendredi 12 avril 2013

Commencé hier *Apologie du livre* de Roger Darnton.

La question de la communauté. Je préfère celle qui pourrait être à venir qu'une qui nous viendrait du passé ou de la tradition.

samedi 13 avril 2013

Darnton écharpant Sharpe et son besoin de théorie : « Par théorie, Sharpe entend un mélange des travaux de Michel Foucault, Jacques Derrida, Jacques Lacan, Ferdinand Saussure, Mikhaïl Bakhtine, Pierre Bourdieu, Roland Barthes, Hayden White, Clifford Geertz, Quentin Skinner, John Pocock, Hans Robert Jauss, Wolfgang Iser, Stanley Fish, Stephen Greenblatt et les autres suspects habituels. » (*Apologie du livre* p. 51) Pas mal.



dimanche 14 avril 2013

Darnton : « Emerson avait disserté sur l'âme du monde et la nature éphémère de la souffrance qui, ainsi que tout marin pouvait en témoigner, s'apaiserait comme une tempête. Melville se demandait en marge si Emerson avait la moindre idée de la terreur vécue par les matelots sur les baleiniers au cap Horn. J'avais lu ces lignes comme une leçon sur l'optimisme béat de la philosophie d'Emerson. »

Emerson : « Les terreurs de la tempête dont principalement dans les chambres et la cabine du bateau. Mais le pilote, le matelot luttent avec elle tout le jour, et leur santé se renouvelle dans le combat, et leur pouls bat aussi vigoureusement sous la tempête que sous le soleil de juin. »

Melville dans la marge : « Pour qui a passé le cap Horn comme simple matelot, quelles sornettes que tout cela. » (p.194)

Émotion à tenir dans sa main l'exemplaire annoté par Melville.

Darnton parle aussi du Memex (p.231) : Le memex (contraction de memory extender (« gonfleur de mémoire »)) est un ordinateur analogique fictif décrit par Vannevar Bush dans l'article « As We May Think » publié en 1945 dans la revue *The Atlantic Monthly*. C'est un appareil électronique relié à une bibliothèque capable d'afficher des livres, de projeter des films et de créer automatiquement des références entre les différents médias. Le memex a directement influencé des pionniers de l'informatique moderne tels que Douglas Engelbart et a posé les fondations de l'hypertexte créé par Ted Nelson, à l'origine du World Wide Web.

lundi 15 avril 2013

J'apprends la mort de Colin Davis ; c'était comme un ami, même si je ne l'avais jamais rencontré, le compagnon des années Berlioz.

Frydman dit à la radio que Bob Edwards vient de décéder (sic).

Ce qu'il y a de malsain dans la bonne santé du médecin qui prétend ne procurer qu'une « assistance médicale au désir ». Ou qui tente de répondre aux imperfections de la nature. Rien que ça.

Singerie (cf. ma haine du comédien). Le degré de la mimésis. Incarner tel ou tel et de manière ressemblante. Le pauvre Thierry Frémont à peine a-t-il fini de se faire prendre pour Picasso dans un infâme biopic (l'histoire avec Dora Marr) qu'il nous revient déguisé en Sarkozy pour je ne sais quel téléfilm sur la dernière campagne électorale. Il avait beau se promener en short, le plus souvent torse nu et rouler des yeux pour se faire le regard du maître, on ne voyait que la différence, passé l'effet de vague ressemblance. Question aussi de densité (le corps)

Déjeuner Casa Bini avec Maurice O, comme si je voulais renouer avec un milieu et trouver les occasions favorables pour faire un livre. Du coup, je vais à une sauterie à la Maison de l'Amérique latine autour de Bonnefoy. Des airs de « temps retrouvé » : Deguy, Jacqueline Risset, Laure A, etc. Et Bonnefoy lui-même, 90 ans et intact. Assez impressionnant. On parle traduction et poésie.

Je demande conseil à Maurice pour caser les lettres de la petite Virginia. Pas d'illusions à se faire : on n'en vendra pas, ou pas plus de 800. C'est comme ça aujourd'hui.

—mais la famille Galilée, quand même ; du people !

—tout le monde s'en fout.

mercredi 17 avril 2013

« La décrépitude est qualité solitaire » (Montaigne 960).  
Cabane : « Si me semble-il raisonnable que meshuy je soustraye de la vue du monde mon importunité, et la couve à moi seul, que je m'appile et me recueille en ma coque, comme les tortues. J'apprends à voir les hommes sans m'y tenir : ce serait outrage en un pas si pendant. Il est temps de tourner le dos à la compagnie. »  
(ibid)

Se refermer sur soi-même, s'appiler.

Conversation sur ma littérature avec Maurice avant hier : pas avancé d'un poil depuis 40 ans. Je n'ai toujours pas la moindre idée de ce que je pourrais faire de ma maladie de la littérature. Comme s'il m'était impossible d'avoir l'idée d'un livre (redite).

*Mind the Gap (again)*

La guerre froide entre les deux cultures, entre humanités et sciences, c'est-à-dire aussi entre arts et sciences, telle que la décrivait EP Snow dans une conférence célèbre, il y a maintenant plus de 50 ans, cette guerre semble finie. De par le monde on entonne le chant de la grande réconciliation, et « bridge the gap » est un slogan qui court les rues du village global. C'est sans doute que la science a gagné la guerre et réussi sa « popularisation »

comme diraient les Anglais. Notre imaginaire, et notre imaginaire artistique par conséquent, est façonné par des formules quasi magiques, trou noir, big bang, dualité onde-particule, etc. ; l'indétermination est érigée en principe esthétique, et depuis l'autre, tout un chacun finit par douter de l'existence de son chat. Tout le monde, artistes compris, a la métaphore scientifique facile : pour autant ces images ne masquent-elles pas le fossé entre les langages scientifiques (je ne parle même pas des pratiques) et les activités artistiques qui ont recours au sens commun et à la langue naturelle et un fossé qui serait plus profond que jamais ? *Mind the gap* pourrait être l'autre mot d'ordre, mais avec peut-être l'ardente et inéluctable obligation d'aller s'installer dans ce fossé et y voir un peu.

samedi 20 avril 2013

*Moby Dick* antidote à *Walden*.

—Qu'est-ce que je vous avais dit ? s'écria Flask, oui, vous verrez bientôt la tête de la baleine franche faire pendant à celle du cachalot.

Le temps prouva que Flask avait dit vrai. Le *Péquod* qui, jusqu'alors penchait fortement vers la tête de cachalot, se redressa sous l'équilibre des poids, bien qu'il peinât durement, comme vous pouvez le penser. Il en va de même, si nous hissons d'un côté la tête de Locke, qui nous fait pencher de son bord, mais si de l'autre côté nous halons celle de Kant, nous retrouvons l'équilibre, mais dans quel piteux état ! C'est ainsi que certains esprits sont toujours à équilibrer le chargement de leur navire à égal tirant d'eau. O insensés ! jetez donc par-dessus bord toutes ces têtes menaçantes et alors vous flotterez d'aplomb et légèrement. (*MD* p.351)

dimanche 21 avril 2013

« Et j'en suis convaincu, de toutes les têtes des penseurs profonds tel que Platon, Pyrrhon, le diable, Jupiter, Dante, etc., monte toujours un jet de vapeur à demi visible lorsqu'elles sont plongées dans leurs méditations. Tandis que j'écrivais un petit traité sur l'Eternité, j'eus la curiosité de placer un miroir devant moi et peu après je vis s'y réfléchir une curieuse spirale qui ondulait au-dessus de ma tête. » (*Moby Dick* p. 390)

lundi 22 avril 2013

Hier relecture des lettres de Virginia à son père. Une espèce de déception ; je ne retrouve pas mon affection pour elle, mes émotions. Il faut pourtant que j'écrive cette lettre à Maurice pour lui vendre la petite. Je sens que ça va encore me coûter.

vendredi 26 avril 2013

Qu'est-ce que je pourrais avancer comme arguments pour convaincre un éditeur de publier les lettres de Virginia ? Qu'est-ce qui me persuade moi-même de leur intérêt ? L'émotion qu'un triste destin peut susciter ? Plus que quelque chose du genre le grand homme vu non pas par son valet de chambre mais par sa fille, même.

samedi 27 avril 2013

Camus et Hiroshima. Lieux communs sur la technique.

dimanche 28 avril 2013

Parfois on tombe sur de tels textes :

"Le transhumanisme est encore quasi inconnu en France. Le terme "transhumanisme" remonte aux années 1950, mais sa popularisation date des années 1990. C'est à cette période que les chercheurs commencent à cerner les promesses de la convergence NBIC. Les nanotechnologies (N), la biologie (B), l'informatique (I) et les sciences cognitives (intelligence artificielle et sciences du cerveau) (C) progressent et convergent, en ce sens que les découvertes dans un domaine servent aux recherches dans un autre. Cette synergie décuple la puissance de la recherche et permet des avancées spectaculaires.

Dans ce contexte, les transhumanistes soutiennent une vision radicale des droits de l'humain. Pour eux, un citoyen est un être autonome qui n'appartient à personne d'autre qu'à lui-même, et qui décide seul des modifications qu'il souhaite apporter à son cerveau, à son ADN ou à son corps au fil des avancées de la science. Ils considèrent que la maladie et le vieillissement ne sont pas une fatalité. La domestication de la vie pour augmenter nos capacités est l'objectif central des transhumanistes. Selon eux, l'humanité ne devrait avoir aucun scrupule à utiliser toutes les possibilités de transformation offertes par la science. Il s'agit de faire de l'homme un terrain d'expérimentation pour les technologies NBIC : un être en perpétuelle évolution, perfectible et modifiable jour après jour par lui-même.

L'homme du futur serait ainsi comme un site Web, à tout jamais une "version bêta", c'est-à-dire un organisme-prototype voué à se perfectionner en continu. Cette vision pourrait sembler naïve. En réalité, un lobby transhumaniste est déjà à l'oeuvre, qui prône

l'adoption enthousiaste des NBIC pour changer l'humanité. Ce lobby est particulièrement puissant sur les rives du Pacifique, de la Californie à la Chine et à la Corée du Sud, soit - et ce n'est pas un hasard - à proximité des industries NBIC, qui deviennent le coeur de l'économie mondiale. L'entrisme des transhumanistes est impressionnant : la NASA et Arpanet, ancêtre militaire américain d'Internet, ont été aux avant-gardes du combat transhumaniste.

Aujourd'hui, Google est devenu l'un des principaux architectes de la révolution NBIC et soutient activement le transhumanisme, notamment en parrainant la Singularity University qui forme les spécialistes des NBIC. Le terme Singularity désigne le moment où l'esprit humain sera dépassé par l'intelligence artificielle, censée croître exponentiellement dès les années 2045. Ray Kurzweil, le "pape" du transhumanisme, dirige en personne cette université. Ce spécialiste de l'intelligence artificielle est convaincu que les NBIC vont permettre de faire reculer la mort de façon spectaculaire dès le XXI<sup>e</sup> siècle. Il a été embauché par Google comme ingénieur en chef pour faire du moteur de recherche la première intelligence artificielle de l'histoire.

Google s'intéresse également au séquençage ADN au travers de sa filiale 23andMe, dirigée par la femme de Sergei Brin, le cofondateur de Google. Sergei Brin a appris qu'il avait de très fortes chances de développer la maladie de Parkinson - car il est porteur de la version mutée du gène LRRK2 - en faisant analyser son ADN par sa filiale. De quoi accentuer son intérêt pour les NBIC ! On aura compris que Google nous emmène vers une civilisation transhumaniste."

Laurent Alexandre (Chirurgien urologue, Président de DNAVision)

lundi 29 avril 2013

*L'Écume des jours* au cinéma, misérable. Effets spéciaux, animation et trucages ne font que trahir les jeux avec le langage, ce fantastique de rien ou de pas grand-chose. Et qui peut encore comprendre aujourd'hui la *furia* patrienne ? L'Image et le Verbe, ce n'est quand même pas la même chose. Méchante opération commerciale, qui risque de s'avérer mauvaise tant le film est mauvais. Et je n'avais vraiment pas envie de mettre le visage d'Audrey T sur celui de Chloé.

J'ai retrouvé dans le livre la scène de la conférence de Partre. Chick sort un enregistreur :

—Oh ! dit Isis. Quelle bonne idée !... Comme ça on n'aura pas besoin d'écouter !...

—Oui, dit Chick. Et en rentrant, on pourra l'écouter toute la nuit, si on veut, mais on ne fera pas pour ne pas abîmer les disques. Je les ferai doubler avant et peut-être que je demanderai à la maison « Le Cri du Patron » de m'en sortir un tirage commercial. (p.75)

mardi 30 avril 2013

Domage que je n'ai pas pensé à *L'Événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la Lune*. Manque de culture, un point c'est tout. Arte hier soir : en regardant une émission sur lui après la projection de *Lola* (culte quand même, pourquoi quand même ?), et il fallait oser raconter ce genre d'histoires d'amour, c'est juste la chose que je n'aurais jamais pu me permettre, je me prends à envier les vocation et carrière d'artiste de Demy. Une vraie



*success story* avec les échecs qui redonnent du piment au succès, etc.

Et moi, dérision des dérisions, cependant je dois répondre à trois questions stupides.

**De :** Laporte Arnaud <Arnaud.LAPORTE@radiofrance.com>  
**Objet :** Catalogue Panorama 15  
**Date :** 26 avril 2013 09:24:32 HAEC  
**À :** reeves.nicolas@gmail.com, mool1nni02@gmail.com, Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>, Champetier Caroline <caroline.champetier@gmail.com>, miggomes2003@yahoo.com, clairemindif@icloud.com  
**Cc :** VIBERT Michèle [mvibert@lefresnoy.net](mailto:mvibert@lefresnoy.net)

Chères vous, chers vous,

pour le catalogue de Panorama 15, j'ai proposé à chaque étudiant une double page. Sur la page de gauche, des extraits d'un entretien filmé, où ils répondent à une série de questions que j'ai posé. (SIC)

Sur la page de droite, j'ai proposé aux étudiants une carte blanche, avec ces indications : Totale liberté créative, pour une page qui nous dirait votre univers, qui nous donnerait les clés de votre imaginaire, les sources de votre inspiration, etc... Textes, images, reproductions, citations, collages, photomontages, couleurs, mises en page : tout est libre et possible!

Je voudrais vous proposer, si vous le voulez bien, d'avoir vous aussi vos "doubles pages".

Pour la page de gauche, je vous propose de répondre par écrit à ces trois questions :

- **qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir artiste ?**
- **comment pourriez-vous décrire votre projet pour Panorama 15 ?**
- **quel(s) effet(s) espérez-vous produire sur les spectateurs de votre œuvre ?**

-Comme si on avait envie de devenir artiste ! Je n'ai jamais eu beaucoup d'envies dans la vie, au motif que je n'aime pas ce mot, et en plus c'est un péché. Il sent le péché ou pire encore le caprice, en tout cas, quelque chose que l'on voudrait posséder. Devenir artiste n'est pas un caprice d'enfant, même si paraît-il les vocations se forment très tôt. Pour le dire autrement, décide-t-on de devenir artiste ? Je crois qu'on fait le choix de devenir artiste, qu'on décide de le devenir, mais je me demande si les jeux ne sont pas toujours déjà faits. Pour ce qui me concerne, du plus loin que je me souviens, je n'ai jamais décidé que je ferais artiste. Du reste, je ne

sais pas si je suis un artiste, ne sachant pas trop ce que ça veut dire. Artiste, c'est un masque que je ne porte pas. Quand l'administration ou la police me demande mon identité, je réponds que je suis metteur en scène, ce que je ne suis même pas, puisque je ne mets jamais des textes en scène mais que la scène m'aide à en écrire. Pour tenter de répondre quand même à la question, c'est un autre péché qui m'a fait me retrouver à fabriquer des artefacts (les spectacles sont des artefacts), l'orgueil. Très tôt, - ma psychanalyste honoraire, c'est le mot, a dû avoir une idée sur la question - j'ai senti qu'il ne serait pas mal de signer quelque chose de son nom. Un autre péché a fait le reste : la paresse.

-Je devrais pouvoir d'autant plus facilement décrire mon projet pour *Panorama15*, qu'il a déjà eu lieu. Ma situation est cette année un peu particulière puisqu'au lieu de présenter 1/54<sup>e</sup> d'exposition, le Fresnoy m'a donné la chance de faire avec les sociétaires de ma compagnie, (les noms) les 54/54<sup>e</sup>, une exposition/installation, *Walden Memories*, présentées ici en février/mars derniers, une des versions d'un travail entrepris depuis pas mal de temps déjà et dont le chef d'œuvre de HD Thoreau, *Walden* et dont la déclinaison théâtrale sera présentée en juillet prochain au Festival d'Avignon. Une autre mémoire sera présente dans *Panorama*, les images qu'en a tiré Alain Fleischer et un état du travail d'archivage que le projet *Eclats* met en œuvre. (ici précisions).

-Comme je viens de le rappeler, la messe ayant été dite, il faudrait demander aux visiteurs leur idée sur les effets en question. Notamment à ceux qui se sont foutu à l'eau dans le bassin qui n'aurait dû être qu'une métaphore de l'étang de Walden

(Massachusetts) et non une piscine ou à ceux un peu perdus dans les ténèbres de la grande nef( mais à notre décharge, il faut dire que Thoreau dit de très belles choses sur cette expérience de se perdre la nuit dans une forêt). Plus sérieusement, je ne cherche jamais à produire tel ou tel effet, ne considérant pas le public comme une cible d'un cynique marketing esthétique. Le risque de ce métier (d'artiste ? cf. supra) est justement de ne pas savoir, de ne pouvoir calculer ce que cela fera à celui qui reçoit la proposition. Une proposition doit rester une proposition. Au spectateur de disposer, à sa sensibilité d'en disposer. Disons que j'essaie sciemment d'éviter et le message et le divertissement. Un mot peut-être : le dépaysement.

Autre pensum, la lettre à Maurice de présentation de Virginia.

Mon cher Maurice,

Je continue notre conversation de l'autre jour. Donc Galilée, oui, Galilée, eut trois enfants naturels, comme on dit, de Marina Gamba, deux filles, Virginia et Livia et un fils, Vincenzo.

mercredi 1er mai 2013

Dans la république de Venise, pas de problème, mais Galilée décide de revenir s'installer à Florence. Il emmène avec lui ses deux filles. Le garçon plus jeune restera quelques temps encore avec sa mère. Mais que faire de ses filles ? Galilée n'est pas riche : les marier, impossible du fait de leur bâtardise, et à l'époque pour une jeune fille, trois destinées possibles : le mariage, la prostitution, le couvent. Ce sera le couvent, le couvent des clarisses de san Matteo à Arcetri près de Florence. Virginia y entre à 13 ans. Elle y passera sa vie.

Elle prit le voile en 1616, à 16 ans, et choisit le nom de Marie Céleste, en l'honneur de la vierge Marie et à cause de la passion de son père pour les choses du ciel, celui que l'on observe.

vendredi 3 mai 2013

Faire un spectacle sur Jérémie.

*Th et son tr* : à sauts et à gambades, une poétique. Gambader dans les matériaux.

Pourquoi je n'arrive pas à écrire ces quelques lignes sur Virginia ; est-ce parce que je ne suis plus persuadé de l'intérêt de publier ces lettres ? Ou que je ne suis plus capable d'être l'avocat de la petite nonne ? Ressort cassé, vieille image dont j'ai abusé.

Il y a d'abord une curiosité pour la fille du grand homme. On pourrait penser d'abord que sa fille serait un point de vue sur le grand homme, dans le genre : Galilée vu par sa fille. Genre aussi produit dérivé. Et puis on l'aime pour elle-même.

samedi 4 mai 2013

Pendant le petit déjeuner, Marcel Cohen chez Finkielkraut. Ce serait à vous faire croire en la littérature. Le grand-père qui renvoie Annette, une jeune bonne, à l'école parce qu'elle n'a que 14 ans. Elle cachera le petit-fils pendant la guerre, et le sauvera. Elle mourra peu de temps après la guerre d'un cancer foudroyant.

L'injonction juive : lis ! Comment m'a-t-elle été transmise ? Je le sais bien.

*Le Th et son tr* : trouble-fête aussi.

—tu parles ! Où est la fête ?

En montaignisant ce matin, je relis les pages sur Rome et la relation que Montaigne entretient avec l'histoire romaine. (III,9) Pouvoir d'évocation (*vis admonitionis*, dirait Cicéron) des lieux pour le dire platement. Les spectres du passé. « Je remâche ces grands noms entre les dents et les fais retentir à mes oreilles. » (976)

Performance (installation ?) : un bassin plein de balles-boules dans lequel on évolue (spectacle au Hebbel); ça doit faire de l'effet. Comme les lamelles d'aluminium faisant miroiter la lumière au travers desquelles on passe (Julio Leparç) : tout ça assez infantile. Effet train fantôme. L'art comme attraction foraine. Effet « maisons hantées » plutôt, qui se visitent en *walkthrough*, ça s'appelle. De l'art pour citoyens formés esthétiquement par Disneyland.

—mais le trouble ? Sensoriel, le trouble.

*Walden Memories* : on pourrait me reprocher d'avoir cédé aux sirènes du temps qui soufflent à nos oreilles de faire des émotions (plus ou moins fortes) aux visiteurs. Soit, l'expérience est sensorielle, choc des images, enveloppement dans un milieu musical et sonore et déambulation dans le schwarz. Mais il y a les mots. Pari qu'on les entend encore.

mercredi 8 mai 2013 (La Roque)

Pas envie (sic) de retoucher le texte minuscule mais encore trop long pour le catalogue de *Panorama*. Typique des méthodes du Fresnoy : on te donne les contraintes ou la date limite après coup. J'ai fait 4000 signes : perdu ! c'était 1500.

Je lis du Bailly en ce moment. Il aime bien l'idée de dormance. Un écrivain : il s'est attelé à la tâche.

samedi 11 mai 2013

Pour une fois, je me sens d'accord avec George Steiner, qui vit à Cambridge pour être proche des hommes de science dont il apprécie la compagnie. « Actuellement ce sont les sciences qui occupent le haut du pavé, non les humanités. En m'installant à Princeton dans la maison d'Einstein, puis à Cambridge, j'ai choisi de vivre au milieu des princes de la science. Les sciences sont le grand vecteur du futur. »

A ma manière j'ai aussi choisi de vivre au milieu de scientifiques, comme pour obéir à un principe de réalité, même si, comme Steiner, je ne peux « me traduire ce qu'étudient les scientifiques qu'à travers des métaphores, cet ultime refuge de l'ignorance. » A part cela il rappelle à bon escient et à bon entendeur qu'il y a un abîme entre un créateur et un critique, une œuvre et son commentaire.

Il faudrait sans doute que je lise *Poésie de la pensée*.

vendredi 17 mai 2013

L'époque : Ouvert depuis 2010, le 6b est un **lieu de création et de diffusion artistique** pluridisciplinaire qui souhaite être acteur du territoire sur lequel il est implanté.

Installé dans un immeuble de bureau de réhabilitation d'un quartier industriel en pleine transformation le 6b propose un lieu de travail, de culture, d'échanges, autour d'un modèle de fonctionnement original où chacun développe son projet individuel en bénéficiant d'une dynamique collective.

samedi 18 mai 2013

A propos de corvée, la présentation de saison à la Colline avant hier. La misère. Je comprends trop bien les petits jeux de ce petit monde, de ce monde qui a tellement rétréci. Il n'y a qu'à voir le pot qui suivait : cacahuètes et vin en cubi. On se croirait dans l'université. C'était bien la peine de se tirer.

Vu depuis le plateau, brochétisé avec les autres : 900 petits vieux ou à peu près qui roupillent et jouent de la béquille pour rejoindre le pot, si minable, soit-il.

J'aimais bien le théâtre quand j'avais le sentiment d'appartenir un peu à son petit monde. Oublier ça.

J'ai été plus brillant dans l'exercice. J'ai refait le coup du démon : comment j'ai été démonisé par Thoreau. « Certains hommes, certaines femme aussi, certains hommes donc, sont pleins d'eux-mêmes, mais il y a les hommes creux, comme dit Eliot, au nombre desquels je vous demanderai de me compter, les hommes vides, creux, à l'intérieur dedans, comme on dit en Belgique, etc... » Le mystère de l'attachement à... Percer le mystère avec les moyens du bord, du bord et de d'aujourd'hui.

lundi 20 mai 2013

Penser par soi-même ou penser pour soi-même.

Les femmes en compétition à Cannes : Valeria Bruni-Tedeschi malmenée par les organisateurs.

*La France contre les robots* ; belle lurette que je voulais lire ce Bernanos. Rattrapage scolaire. Ce qui m'intéressait, c'est la date d'écriture du livre, début 1945, donc avant Hiroshima. Mais de l'humeur, que de l'humeur. Il s'en prend à l'Homme des Machines

comme on parle de l'Homme des Cavernes. Bon, il y a toujours la fièvre rhétorique de Bernanos qui emporte, il faut bien le dire, mais tout ça se fonde sur des jugements (des préjugés ?) que je ne comprends pas bien : sa vision de la Révolution française, sa France du XIII<sup>e</sup> siècle, tout ça m'est étranger. Et qu'entend-il par les machines ; quelles machines ? si on relève les machines dont il parle, il s'agit vaguement de turbines (on comprend qu'il s'agit de machines à vapeur) ; il y a les bombardiers et une machine à laver la vaisselle. Il ne nous sert pas à grand-chose pour la raison qu'il n'entend pas du tout analyser la technique, le système technique. Début 1945, il y avait pas mal à analyser, et Bernanos a l'intuition que la technique va fournir à l'humanité les moyens de sa propre destruction, mais il ne s'attarde pas. Il constate, proclame, j'allais dire, l'accélération du développement technique qui a plus de l'évolution d'un cancer que de la croissance d'un être vivant.

« La maladie des consciences pâles » (Bernanos)

mercredi 22 mai 2013

Hier soir, Frydman m'emmène voir un lever de rideau à une (fausse) conférence ( ?) sur l'utérus artificiel, une acrobatie sur *Diamant* de Mandiargues.

L'humeur polémique qui dispense d'analyse ; au mieux, c'est une façon d'enflammer, d'enfiévrer quelques intuitions dont il faut dire la justesse, mais cette manière de vitupérer les imbéciles est vraiment pénible. « La colère des imbéciles remplit le monde », ce qui ne signifie pas que la colère contre les imbéciles n'enveloppe pas un vide immense.



L'idée que ce que l'idéologie oppose, la technique le réunit. Ce qui unit le capitalisme, le fascisme le communisme, c'est la technique. Mais ça ne signifie qu'ils sont copains comme cochons. Que la compétition ne soit pas au bout du compte idéologique (ou que l'idéologie ne joue qu'un rôle de parade) ne doit pas masquer que le conflit s'est déplacé sur le plan de la technique. Guerre des étoiles. La technique, c'est la mobilisation totale pour la guerre totale. « Mais la guerre moderne, la guerre totale, travaille pour l'Etat totalitaire, elle lui fournit son matériel humain. » (p.71)

Un des axiomes de Bernanos : « un monde gagné pour la Technique est perdu pour la Liberté. » (p.27) Ou, sous une autre forme : « On ne comprend rien absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure. Hélas ! la liberté n'est pourtant qu'en vous, imbéciles ! » (p.82)

Néanmoins ceci, à l'heure des drones, sur l'irresponsabilité de l'homme moderne : « Ce qui me fait précisément désespérer de l'avenir, c'est que l'écartèlement, l'écorchement, la dilacération de plusieurs milliers d'innocents soit une besogne dont un gentleman peut venir à bout sans salir ses manchettes, ni même son imagination. N'eût-il éventré dans sa vie qu'une seule femme grosse et cette femme fût-elle une Indienne, le compagnon de Pizarro la voyait sans doute parfois reparaître désagréablement dans ses rêves. Le gentleman, lui, n'a rien vu, rien entendu, il n'a touché à rien — c'est la Machine qui a tout fait... » (p. 93) Ou : « Obéissance

et irresponsabilité, voilà les deux Mots Magiques qui ouvriront demain le Paradis de la Civilisation des Machines. » (p.122)

Semaine de cinq heures et Foire aux attractions ouverte jour et nuit.  
(p.109)

Quelque chose que Thoreau aurait pu penser : « Être informé de tout et condamné à ne rien comprendre, tel est le sort des imbéciles. » (p.115)

Quelque chose que Müller aurait remarqué, lui qui s’y connaissait en désir de catastrophe : « Il faut un grand effort, par exemple, pour se dire qu’après tout il est étrange que des machines créées plus ou moins inoffensives, finissent presque toujours par devenir des machines à tuer, que les machines ne se pervertissent pas ainsi toutes seules, qu’elles ne font sans doute qu’exprimer à la longue, réaliser, des images morbides que l’homme du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles refoulait dans son subconscient, que si les catastrophes s’abattent sur nous, en dépit d’un immense effort apparent vers la prospérité, le bonheur, c’est que nous les désirons peut-être en secret, que nous en avons l’obsession malsaine, que nous portions en nous ce goût du malheur qui torture, à leur insu, tant de névropathes qui ne veulent pas guérir. » (p.135)

A la radio, un commissaire d’exposition indique que les sociétés ont besoin de perturbateurs ; nos perturbateurs, ce sont les artistes, comme certains shamans ou les bouffons dans la société traditionnelle. Il est important que la société, semble-t-il, choisisse elle-même ses perturbateurs par les soins des commissaires (sic).

Pas fous, les commissaires. Ils veulent demeurer les maîtres des « maîtres du désordre ».

Rien à voir, Bernanos encore : « Le souci des choses familières qui tiennent de plus près à la vie quotidienne est un souci d'homme heureux. » (p.76)

La Technique va trop vite, la Société ne peut pas suivre ; la Machine prend la Société par surprise.

Café avec Matthieu Mevel hier, en pleine démangeaison, se gratte sans cesse. Je lui propose de centrer le livre sur les deux plus un spectacles (je compte celui qui n'a pas eu lieu, *L'Art de ne croire en rien*) du complexe Galilée (*Pourquoi je n'ai pas monté La Vie de Galilée de Brecht*)

vendredi 24 mai 2013

Aller et retour à la Chartreuse hier. Grande anxiété en arrivant ; il n'y a pas seulement des faux souvenirs (au sens de la « fausse reconnaissance » dont parle Bergson ; qu'est-ce que serait le contraire de cette fausse reconnaissance ?)

dimanche 2 juin 2013

Hier au Moma, *Chatham Series* de Ellsworth Kelly. Et L'exposition Henir Labrouste. Curieuse façon de se sentir français à NYC.

Retour de San Francisco (via hier NYC), et aussitôt une étrange nouvelle :

« Bientôt diffusée sur les quais du Transilien, la musique classique aurait pour effet de décourager les attroupements de jeunes. »

Retour en fanfare : Fabienne Darge consacre un long papier avec grande photo à la une de Jos. Égale à elle-même, elle nous explique qu'il a travaillé avec Kagel. J'avais bien eu Turing comme collaborateur. Il a « mené des expériences avec François Roustang » qu'il a rencontré une fois. Égale à elle-même, elle ne dit pas un mot de notre collaboration. Égale à elle-même, elle « découvre » *L'Art du rire* quelques années après les autres.

lundi 3 juin 2013

Aux comédiens :

Chers tous,

Merci pour cette première journée qui m'a fait oublier le jetlag. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais c'était un plaisir de s'y remettre. Je suis d'autant plus navré de devoir m'esquiver dès le deuxième jour mais je promets de revenir et il fallait bien finir le job, comme on dit en Amérique.

A propos de revenir, je crois qu'il serait utile demain de faire revenir le texte de la partition TPV 11 telle qu'elle était, de retrouver de l'aisance à partir de ce qui a existé, même si vous êtes obligés de le faire pour ainsi dire a capella, c'est -à-dire sans dispositif, sans musique, sans rien. Il me semble que c'est nécessaire avant de tenter de nouvelles embardées.

Une des solutions seraient de le faire une première fois en karakoisant la captation (du coup, ça serait moins a capella pour commencer), et une deuxième fois plus à cru, pour retrouver la mémoire. C'est l'idée qui me vient.

Je vous embrasse,  
jf

mardi 4 juin 2013

Des satisfactions qui ne sont peut-être pas seulement de vanité. Hélène Chevrier vient m'interviewer à la Colline hier. Elle m'apporte des numéros de son journal, avec des entretiens avec Thomas Ferrand, Clara Chabalier ou Victor Lenoble : j'aime être cité par eux. Une petite revanche sur la critique. Parce que sans doute, un de mes

petits plaisirs est et reste de voir mon nom dans le journal (cf. Proust).

dimanche 9 juin 2013

Une semaine presque de répétitions, douces. Impression de faire un peu bouger les choses complètement dans la redite lors de *Walden Memories* de triste mémoire (pour moi).

Ce qui vous encafarde : j'ouvre le JDD où le professeur Compagnon nous présente Montaigne qui n'avait vraiment pas besoin de ça. Qu'on l'élise à l'Académie française (Compagnon, pas Montaigne) et qu'on n'en parle plus. Pour sa thèse (tout un programme déjà, l'idée de faire une thèse sur Montaigne), il découvre Pouilloux qui, lui, en revenait au texte pour se débarrasser du personnage qu'on avait fabriqué avec Montaigne. Quarante ans après il fait le voyage inverse mais pas pour réinjecter du biographique mais de l'éthique. Tout ça rehaussé par l'idée d'exercice spirituel.

samedi 15 juin 2013

Terminé hier ma quinzaine à la Colline. Parti, comme j'étais arrivé, sans tambours ni trompettes, ni tapis rouge.

Table ronde au Goethe-Institut sur le *Sacré sacré du printemps* de Chétouane. Festival de pédantisme d'un Professor de je ne sais où. Et la Daniele Cohen-Levinas, imbuvable, cachée derrière le bouclier de l'intouchable partition sacrée du *Sacré*. Elle ne doit pas sortir sans une partition.

lundi 17 juin 2013

« Si Leszek Brogowski a publié aux Éditions Incertain Sens quelques ouvrages d'artistes qui allient support papier et support numérique, il n'en fait toutefois pas un genre particulier à défendre. De même, le monde de l'Internet ne semble pas éveiller en lui la promesse ou la possibilité d'une émancipation du livre d'artiste.

Pourtant la réflexion du philosophe concerne les *digital humanities* car elle interroge les mésaventures de l'esprit discursif à l'époque du numérique. L'histoire du livre de l'art est aussi celle de la pensée. C'est la raison pour laquelle Leszek Brogowski opère avec justesse un lien direct entre la manière dont le livre a instauré à travers les siècles une sensibilité et une manière de penser dans le champ de la philosophie et la manière dont le numérique et l'Internet affectent les modes de raisonnement et l'ordre du discours.

Pour Leszek Brogowski, le problème réside dans le mode de perception et d'appréhension des données sur le réseau Internet qui relève de l'abduction : l'internaute progresse par pertes et profits, maximise certaines occurrences et en délaisse d'autres. De ce commerce hasardeux, il en ressort une pensée éclatée et fragmentée, sans racine ni mémoire et des échantillonnages accidentels d'expériences difficilement transmissibles. Dans ce contexte, le livre d'artiste apparaît comme un laboratoire de formes et d'idées où se formulent des réponses à la capacité d'enregistrement des machines numériques et des nouveaux modes d'organisations des données sur le réseau internet.

Trop rarement abordée dans le champ de l'esthétique, la question de l'expérience diffuse et incertaine liée à la fréquentation des données numériques trouve ici, sous la plume de Leszek Brogowski, une formulation philosophique et artistique bienvenue. A cet égard, son dernier essai doit être considéré comme un des ouvrages clés de la réflexion esthétique à l'époque du numérique. »

*Editer l'art – Le livre d'artiste et l'histoire du livre*, de Leszek Brogowski, Les éditions de la Transparence, mars 2010, 351 p.

vendredi 21 juin 2013

Chartreuse, suite. Aisance des comédiens dans le texte et heureuses retrouvailles avec un plateau. Comme tout n'est pas en place, c'est le moins que l'on puisse dire, nous baguenaudons dans le texte pour nous entretenir la mémoire. La difficulté, c'est de ne pas se laisser gagner par la rêverie douce. C'est aussi une pensée incisive.

Que faisons-nous d'un chef-d'œuvre ? On peut le commémorer, le commenter, le lire pour soi, lecture profonde, ou le lire à haute voix pour un public conquis d'avance, on peut essayer d'en finir avec lui, selon une formule célèbre, mais à supposer qu'il ne vous lâche pas, qu'il hante votre mémoire, etc.

mardi 25 juin 2013

Curieusement sans corps et sans stress. Il faudrait dire sans sexe et sans stress.

Comment éviter le chichi narcissique. Je m'y essaie en m'entretenant avec René Solis. Mais je dis un peu toujours la même chose. Qu'ai-je dit de nouveau ?

Pour prévenir toute tentation de s'abandonner à l'innocence anhistorique du lieu patrimonial (et la beauté douce de tout ce dans quoi nous vivons, hôtellerie d'Etat mais d'un certain luxe, petite ville provençale de province sans oublier une certaine insignifiance du travail), je lis le livre de Nelcya Delanoë *D'une petite rafle provençale*). Le vent de l'histoire qui me réveille davantage que le mistral.

mercredi 26 juin 2013

Attendons le piano, le dernier piano. Sentiment d'avoir du temps devant soi, une illusion peut-être. Mais l'angoisse est (provisoirement entre parenthèses). La *Théorie de la procrastination* dont me parle à la terrasse d'un café François (de B G) à propos de dépression (la retraite devant soi). En face, Godard qui tourne *Adieu au langage*. Zoé, le personnage féminin du couple, s'écrie dans le film : « Je déteste les personnages. » Je ne peux cacher gâcher mon plaisir. Godard et la 3D (faire de la 3D avec deux caméras Canon 5D), Godard et la technique. Lui, contrairement à moi, est un bricoleur. « Les jeunes cinéastes ne s'intéressent pas à la technique, ils savent à peine ce que c'est qu'une caméra, alors deux... Ils ne réfléchissent pas au fait qu'une caméra, elle voit.»

Sa cabane à lui, le studio de Rolle : vivre là où l'on travaille. C'est aussi vivre dans le langage. « Où habitez-vous ? Le langage ? »

Je lis aussi dans *Le Monde* un texte de Descola dans lequel il défend sa discipline.

jeudi 27 juin 2013

Un soupçon d'inquiétude ; ne pas essayer de retrouver le charme passé du TPV.



samedi 29 juin 2013

Le théâtre qui n'est plus sur la place publique qu'affaire de postes et de nominations : qui ? où ? combien de femmes ? qui dirigera la Comédie Française *relookée* (sic) par une opération *people* (resic) et de com'. Le seul élément dramatique à suspens est de savoir si Besset restera à Montpellier. Et dans le privé, une affaire de sous : Pinault trouve trop coûteux le Théâtre Marigny mais c'est aussi qu'il est dirigé par une armée mexicaine : 6 directeurs pour 31 salariés. Au Français l'opération cache mal l'indigence de cette institution, sa misère et son goût de l'inceste : peu d'invitations de metteurs en scène « extérieurs », mais des sociétaires qui signent des spectacles, etc.

mardi 2 juillet 2013

Il y aurait avantage à assez vite quitter les bois de Walden.

Revenir sans masochisme bien sûr, sur la liste de mes stratégies perdantes dans l'affaire du Fresnoy.

mercredi 3 juillet 2013

Je ne savais pas pourquoi j'avais acheté à la librairie de la Chartreuse le *Journal d'Amérique* de Brecht : une erreur puisque tout est déjà dans le *Journal de travail*. J'ai une explication : à feuilleter quelques pages hier soir pour m'endormir, la réflexion sur *Tournant* est relancée et je me mets à rêvasser pourquoi j'ai évité la dramaturgie lourde à laquelle Brecht nous invite : le savant et le politique et tout le tintouin. Pourquoi cette esquive ? Parce que le théâtre n'a rien à dire là-dessus que ne ferait mieux l'essai ou le

pamphlet. Aussi passage au mineur (du majeur, les questions majeures que poserait le théâtre de Brecht, au mineur...) Parce que Brecht dispose d'une pensée qui interprète le monde (il en fait que ça) et que moi, toutes choses égales d'ailleurs) j'en suis dépourvu.

La Salino découvre l'enlisement dans lequel s'est enfoncé le théâtre et son institution à propos des nominations. Et de s'exclamer : et le talent dans tout ça ? Nous voici bien avancés. Cependant Hortense et Vincent font leur bilan dans *Libération*. Il est surtout question de Macaigne. Hortense concède qu'on peut ne pas aimer. J'apprends aussi qu'il convient de distinguer théâtre contemporain et théâtre patrimonial. En attendant la Contre Réforme de Py.

samedi 13 juillet 2013

Sorti du chaudron avec les honneurs, sinon de la guerre, du moins avec l'estime que confèrent certains petits succès. Encore un joli petit spectacle, comme on me disait.

Arrivée ce soir à La Roque, au pied d'un autre mur. Ouvrir un dossier, comment l'appeler ? L'Entretemps. Je ne suis pas certain de tenir la distance, le manque de motivation, dirons-nous. Curieusement (je veux dire que c'est une curiosité), je suis venu ici (le détour par Avignon obligeait) sans livres. Je vais devoir me mettre au mien avec rien dans les mains rien dans les poches.

Le bon sens voudrait que je revienne sur le festival et sur ce que j'y ai fait. Pourtant je suis très paresseux devant l'épreuve du bilan. En gros, positif pour l'équipe, bonne presse et du monde. Professionnel-

lement que dalle. C'est à peine si j'existe. A la marge, en seconde zone, comme on voudra. Je l'ai sans doute bien cherché ? Et je ne pouvais sans doute espérer mieux.

Il vaut mieux passer et penser à autre chose. *Pourquoi je...* Pour commencer, si je n'ai pas monté *La Vie de...*, c'est d'abord parce que je ne monte pas de pièces, que je n'en ai jamais monté (tempérer). Dois-je ici m'en expliquer ? Ce serait trop long, d'autant que je n'en sais plus rien. Le fait de commencer par Montaigne suffit-il à expliquer le pli pris. Le pli ou le parti ? Je parlerai ici plutôt des raisons particulières qui m'ont détourné de l'idée que j'aurais pu avoir de monter *La Vie de...*

dimanche 14 juillet 2013

Ce que j'avance en général comme raison, première raison pour ne pas monter la pièce, c'est le cas Virginia. Pourquoi Brecht s'est-il permis de tant amocher cette pauvre fille ? On voit l'intérêt dramaturgique dans l'économie de la fable du personnage caricatural, la gourde bigote qui ne pense qu'à se marier. Comme si l'ennemi devait être aussi à l'intérieur de la sphère familiale. Opposer la biologie à la culture : c'est Andrea le fils de G. On sait ce que BB pense des liens du sang : il suffit de relire *Le Cercle de craie caucasien*. Il y a sans doute derrière cela une détestation de la famille. Il faudrait donc rendre compte de la violence faite à cette jeune femme. Mais le parti fut vite pris : je n'ai pas cherché davantage à comprendre Brecht : ayant eu connaissance de l'existence des lettres de Virginia à son père et donc ayant fait connaissance avec elle, je compris que sœur Marie-Céleste allait faire partie de l'aventure. Il y avait là-dedans le désir de rétablir une vérité car la pièce de Brecht avait fait

bien des dégâts à cause de son succès, au-delà même de la littérature dramatique. Il est frappant de constater que *La Vie de...* figure très fréquemment dans les bibliographies sur Galilée, presque la seule œuvre littéraire à parvenir à ce résultat. Mais ce n'est pas la seule réhabilitation qui guida nos pas. Après tout le livre de Dava Sobel faisait le travail et pouvait avoir plus d'influence que n'aurait notre travail, avoir davantage de lecteurs que je n'ai de spectateurs. Mais sans doute moins que Brecht. Il reste donc que toute idée de réparation n'est pas absente de mes ambitions pour ce théâtre.

Et puis surtout ce fut une rencontre qui a eu lieu, une rencontre avec Virginia. Une rencontre intéressée d'abord, puisqu'il pouvait paraître stratégique d'attaquer le grand homme par la face de sa fille, si j'ose dire. Sur un mode mineur donc et pas sur celui de Brecht, de dramaturgie lourde. C'était la revanche de sœur Marie-Céleste puisque l'entreprise devait montrer que la véritable Virginia n'était pas la petite oie que proposait Brecht.

lundi 15 juillet 2013

Je cherche une formule pour le livre et qui soit praticable en si peu de temps. Pour cela, je baguenaude dans les fichiers de l'époque. Je tombe sur Dawkins et l'affaire de l'athéisme qui au bout du compte fait partie de celle, l'affaire, de Galilée. La queue de comète de cette affaire, encore que le créationnisme qui se porte si bien prouverait qu'il n'y a rien de définitif sous le soleil qui n'est pas toujours celui de la raison. Mais ceci servirait surtout dans la partie consacrée à *Ex Vivo*. Il faudrait revenir à *The God Delusion* ?

"To be fair, much of the bible is not systematically evil but just plain weird, as you would expect of a chaotically cobbled-together anthology of disjointed documents, composed, revised, translated, distort-

ted and 'improved' by hundreds of anonymous authors, editors and copyists, unknown to us and mostly unknown to each other, spanning nine centuries,"

"We pick and choose which bits of scripture to believe, which bits to write off as symbols and allegories. Such picking and choosing is a matter of personal decision, just as much, or as little, as the atheist's decision to follow this moral precept or that, was a personal decision, without an absolute foundation." (in *The God Delusion*).

Brecht dit quelque part que ses pièces en Amérique risquaient de n'être que de la poudre pour feu d'artifice (alors que les pièces élisabéthaines destinées à l'usage immédiat de la scène ont résisté jusqu'à aujourd'hui). Qu'est-ce que je devrais dire : les textes dans mes spectacles de la vraie poudre, pfouit.

Questions de poétique. Utiliser Müller : *L'esthétique du matériau est une esthétique qui s'est nourrie des expériences de la société industrielle américaine. Le problème se résume à ceci : comment arrive-t-on à perturber l'appareil pour ne pas être complètement avalé par lui ? Comment rester fort à l'intérieur de cet appareil ?* (Heiner Müller, 1983 *Gesammelte Irrtümer 2*, Francfort / Main, Verlag der Autoren, 1988, p. 29.)

La solitude professionnelle (je n'ose dire artistique) : un licenciement contre lequel je proteste en tâchant d'être toujours là. Maintenir quelque chose contre un discours dominant. Le soupçon à l'égard de l'appareil qu'est le théâtre en tant qu'institution.

Le théâtre ne m'intéresse pas en tant qu'il serait plus auratique que le cinéma par exemple.

Le projet s'affranchit assez vite de Brecht et des problématiques dont il était gros : la question de la technique dramaturgique, la question du savant et de la politique, les questions lourdes. Le problème devenait de savoir quoi faire des lettres de Virginia. Stratégie faible. Et la personne m'arrêtait (pas au point d'en faire un personnage dans une dramaturgie mimétique, mais l'idée m'effleura). À ce stade du travail, il s'agissait de savoir quoi faire des lettres de Virginia à son père.

Le livre doit suivre cette logique : je n'ai pas tenté une *Bearbeitung* de la pièce de Brecht. L'approche ne fut pas brechtienne. Ce n'était pas : que faire de la pièce au début du XXI<sup>e</sup> siècle ? Que faire du classique tombé dans la gloire ? Au passage, certaines mises en scène depuis lors (quand ?) semblent plutôt faire parler Galilée comme si c'était le problème de l'artiste plus que du savant qu'il posait. La place de l'artiste dans la société, ou exalte la dimension autobiographique latente de l'œuvre : Brecht aux prises avec et le capitalisme et le nazisme et le stalinisme (dans le désordre). Voir Welles, je crois, disant par provocation que la pièce est anticomuniste malgré elle, malgré son auteur ; l'Église, c'est l'appareil stalinien, c'est le Parti. Il est plus facile d'évoquer de vagues généralités sur l'artiste que de poser le problème du savant et de la science dans la société d'aujourd'hui. Même la question du « spécialiste » est peu bankable.

mardi 16 juillet 2013

Alors que l'histoire de Monsieur Schmidt (mort après avoir mangé deux bœufs entiers) était dans *Mahagonny* l'allégorie déclarée de l'opéra lui-même (trop de consommation de spectacle conduit à l'indigestion), Baloun se porte bien et son goulash sert de contrepoint à l'hiver de Stalingrad.

La nonchalance. Ma réponse à la dramaturgie brechtienne, une nonchalance certaine et post-quelque chose.

Il est dans le destin de Virginia d'être détruite : dans la réalité par la décision de son père de la sacrifier et de l'expédier au couvent. Chez Brecht, elle est détruite parce que sottie, bien sûr, mais parce que être la fille d'un hérétique la condamne à être vieille fille. Dans la fable brechtienne, elle est condamnée mais pour d'autres raisons que dans la vie. À plaindre dans les deux cas.

Emmanuèle m'envoie de la Tate une carte postale avec une œuvre de Ben Nicholson (qui a fait partie du groupe *Abstraction Création*).

mercredi 17 juillet 2013

Un philosophe dit à la radio que les morts n'ont pas de problème de vie ou de survie.

Une hypothèse de travail qui m'est venue hier soir. Accrocher des texticules en marge des deux partitions. Et faire un intermède (entracte) sur *Croire ou ne pas croire*. Et encadrer le tout par une ouverture (un prologue ?) et un final (Epilogue ?)

—Non, tu es mort. Je suis bien trop occupée à souffrir (*Hiroshima mon amour*)

Arturo Et ce que de vous tous j'exige  
 C'est la confiance encore, la confiance toujours.  
 Il vous manque la Foi, et lorsque la Foi manque  
 Tout est fichu. Si j'ai fait ce que j'ai fait, pourquoi  
 À votre avis ? C'est que j'avais la foi  
 Que je croyais fanatiquement en notre cause !  
 Et c'est avec la Foi, rien d'autre que la Foi  
 Que j'ai abordé cette ville ! Et l'ai mis à genoux. Avec la Foi j'allai  
 Voir Dogsborough, et avec la Foi j'entrai  
 À l'hôtel de ville. Sans rien d'autre dans mes poings nus  
 Que mon inébranlable Foi !

Roma Et

Un browning !

Arturo Non. Le browning, d'autres l'ont aussi.

Ce qu'ils n'ont pas, c'est la Foi chevillée au corps  
 D'être prédestiné au métier de Führer. Et ainsi vous aussi vous devez

Croire en moi ! Vous devez croire, croire ! <sup>4</sup>

La question du spectacle : pourquoi j'ai supprimé le personnage de Galilée ; parce que je déteste les personnages et mettre Brecht (qui s'en fout) devant sa contradiction, s'en prenant au spectacle et n'hésitant pas à travailler avec une star, Charles Laughton. *show man ship*

L'histoire de Groucha présente d'ailleurs des réminiscences du texte de Tretiakov, *Je veux avoir un enfant*, qui aurait été adapté par Brecht pour la scène vers 1930 (*Die Pionierin*), et la dispute entre  
 4B.F.A., vol. 7, p. 77. *Théâtre complet*, vol.5, pp. 204-205.



les deux kolkhozes, dans sa forme originelle de juin 1944, est directement inspirée par les reportages de Tretiakov sur la collectivisation agricole en URSS, parus à Berlin en 1931 aux éditions Malik (*Feldherren : Der Kampf um eine Kollektivwirtschaft*). Brecht ne met pas en scène l'URSS de Staline dans le prologue. La référence est littéraire, résurgence inattendue d'une utopie théâtrale, balayée par les décrets de la politique culturelle stalinienne.

Quand je préparais ce spectacle, je pensais qu'il pourrait avoir l'allure d'un commentaire à la Müller. Mais je me trompais. C'est tout autre chose qui est advenu, une tout autre forme, que je serais incapable de définir.

jeudi 18 juillet 2013

Est-ce qu'Avignon peut freiner mon dévissage ? En tout cas, mon spectacle fut, pour les professionnels de la profession surtout, un arrêt facultatif. Un théâtre facultatif.

—Ça veut dire quoi, facultatif ?

—Pas obligatoire. Les gens ne se sentent pas obligés de venir le voir.

Brecht disait dans les années 20 que le pétrole se rebellait contre les cinq actes ; je dirais que l'ordinateur (le numérique) se rebelle contre le dialogue traditionnel.

*Théâtre et son trouble* : l'appel d'air des nouveaux moyens techniques comme disait Müller.

Toute cette histoire de la raison qui se fait rationalisation à quoi se résume la pensée de l'école de Francfort. Logique de la mort rationalisée des camps.

La petite bombe du jour : Mevel me demande en gros 3000€ pour faire le bouquin. J'avais dû mal comprendre. Vacances. Je verrai plus tard quel parti prendre. Il faut que je m'invente une stratégie éditoriale pour les années qui me restent. Question : y avait-il, je n'ose écrire : y a-t-il un livre à faire à partir du matériau Galilée et *Ex vivo* ? C'est en tout cas une façon de revenir sur le travail (mais est-ce nécessaire ?) et de voir combien je fais les choses sans y penser vraiment. Pas mal de travail en amont, des lectures, des rencontres, et je me demande au bout du compte si tout cela me sert vraiment dans les improvisations qui président à l'élaboration de la forme qui vient. Par exemple, des lundis de l'Odéon, qu'en reste-t-il dans *Tournant autour de Galilée*.

Est-il justifié qu'un ou plusieurs ouvrages (livres) correspondent aux spectacles comme s'ils ne s'étaient pas suffi à eux-mêmes. Autant jeter tout ça à l'oubli.

Je continue néanmoins à naviguer dans les fichiers et tombe sur LOVE de Robert Indiana, et je me demande ce que cela vient faire dans l'affaire G à côté de la lettre à Christine de Lorraine...

vendredi 19 juillet 2013

« Ceux qui cherchent ne trouvent pas, ceux qui trouvent ne cherchent pas. » (Celibidache)

Je ne sais pas de quelle humeur prendre le naufrage du projet de livre avec L'Entretiens. Le masochisme morose l'emporte. Soulagement aussi ; je n'y serais pas arrivé, si ça se trouve. J'adorais cette expression, lupimontaine, « si ça se trouve ». L'enfance.

Un artiste devrait connaître le succès, si je comprends bien quelqu'un qui parle dans le poste. C'est vrai.

Et si tout le travail en amont, la préparation dramaturgique, ne servait pas à grand-chose ? en fait quand je suis en répétitions, je ne pense plus beaucoup, emporté par autre chose. En vérité, je n'ai jamais beaucoup pensé à la pièce de Brecht ; je m'en suis affranchi pour faire mon truc qui n'a plus grand-chose à voir avec l'original, bien que certaines citations (que donne Frédy) par exemple apparaissent çà et là. Il n'y a pas d'approche frontale, de confrontation. Cela aurait été bien prétentieux et présomptueux, du reste. L'entreprise a été marquée par, d'une part la rencontre avec Virginia, la vraie, et par les relations de Jean-Paul2 avec Galilée après son discours pour l'anniversaire de la mort d'Einstein. J'ai voulu éviter l'écueil de la « responsabilité » du savant, tarte à la crème dont je n'ai pas grand-chose à dire et que je ne veux pas envoyer à la figure du public. Que faire de l'autocritique de Galilée? Le devenir spécialiste du savant était-il évitable ? La question de l'abjuration de Galilée a-t-elle à voir avec le fait que Galilée aurait privé le peuple de la science (révolution scientifique) pour la donner à la classe dominante ?

Au vert, on pourrait se croire protégé des rumeurs du Landernau théâtral. Mais ce serait sans acheter *Le Monde* qui est tout plein de la querelle des nominations, à quoi se réduit le discours public sur le théâtre, et encore, en juillet, la seule fenêtre de tir, Avignon oblige, de l'année pour que le théâtre sorte un peu des limites toujours plus étroites de sa rubrique. À tout seigneur, tout honneur : Chéreau a

droit à deux photos à la une, bien soignées, on ne peut se méprendre, pour nous déclarer qu'il faut savoir dégager. En pages intérieures, les seconds rôles s'affairent, un universitaire a ouvert son robinet d'eau tiède, tandis que Banu ouvre les frontières et que JP Vincent entre chèvre est chou nous glisse que le théâtre est le meilleur remède contre la solitude libérale et la misère numérique, et la pauvre Ariane M, qui n'a pas eu droit à une place isolée (parce qu'elle est une femme ?) nous explique que les nominations, elle s'en fout. Enfin en dernière page, Py, son nom écrit grand comme ça, à côté d'une photo où il ressemble à Sarkozy mais avec une chemise genre kolkhozien, fait une rencontre fracassante avec un journaliste du *Monde* qui ne lui cherche pas trop de poux dans la tête (on sent la plume dressée à la célébration et la *success story* plus qu'à la critique ou au soupçon) ; on apprend seulement que l'artiste à la tête du Festival trouve la FabrikA comme fabriquée pour lui.

Cependant Jacques-Alain Léger s'est jeté par la fenêtre.

Brecht ne s'intéresse pas à Galilée écrivain. Dans le recours au toscan, il ne veut voir que la volonté de s'adresser au peuple, ce qui est un peu court et incertain. Galilée est un écrivain, et qui a besoin d'une langue vivante pour s'exprimer et non du pidgin latin, comme dit Françoise.

Surseoir et surséance (Montaigne) : j'abuse de cette suspension du jugement. Je me demande même si le théâtre n'est pas pour moi l'occasion de la grande surséance.

J'ai fait le tour des fichiers-matériaux concernant *Tournant autour de Galilée*. Il s'agirait de voir maintenant comment mettre en œuvre mes apostilles. Il faudrait que je m'oblige à revoir le DVD (difficile pour moi) ou que je relise de près la dernière partition. Mais ce n'est pas pareil. Et puis surtout, pourquoi tout ce travail s'il n'y a pas de livre à la fin ?

Les lignes de force : la rencontre avec Virginia, la vitesse de libération par rapport à Brecht. Elle vient occuper le devant de notre scène puisque plusieurs personnes (comédienne + danseuses) s'occupent d'elle, non que le personnage se mette à exister sous nos yeux, mais que la figure, j'allais dire le spectre de sœur Marie-Céleste est évoqué devant nous. Cela sera un des foyers du spectacle. Ensuite, le fait que Galilée est absent ; personne ne s'attaque à lui comme les femmes font de la fille. Que dire de ce geste ? C'est évidemment, mais c'est dérisoire de le dire, une violence faite à la pièce de Brecht (qui s'en remettra), la deuxième violence après celle du remplacement de la Virginia de Brecht par des éléments de la Virginia « historique ».

Virginia pas incarnée, Galilée manquant, quelle histoire !

Plutôt que de lignes de force, il faudrait parler polarités : pôle Virginia, pôle Montaigne (générique).

samedi 20 juillet 2013

J'ai relu cette nuit le 1, 23 des *Essais*. Ahurissant catalogue de coutumes étrangères et étranges. Très dans l'esprit du relativisme à l'honneur dans *Ex vivo/In vitro*. Cet esprit que j'ai essayé d'y faire souffler. Que Montaigne en tire une leçon de conservatisme, rien d'étonnant. Et il ne faut pas oublier que la « nouvelleté » qu'il stigmatise est d'ordre religieux plus que spécifiquement politique. Nous

ne sommes pas dans le cadre d'une pensée progressiste (donc politique, je vais vite). Quel progrès attendre de la Réforme ? Aucun. Pur fanatisme (des deux côtés), pure idéologie. Mais peut-être ne se tue-t-on que pour des idées, c'est-à-dire pour des fantasmes (fantaisies).

En fait, je dois reconnaître que je suis complètement hors-circuit. De mon fait. Je ne dois m'en prendre à personne de mon isolement. Voire. Qu'est-ce que cela fait de ne pas être recherché ?  
—vous voulez que je vous dise ?

Il faudrait être capable de calculs. Au lieu de parler du bout des lèvres. Belle expression : comment la traduit-on en allemand ? Faire du théâtre du bout les livres. Intraduisible.

Brecht accable Virginia pour des raisons dramatiques (autant que dramaturgiques), pour faire du drame ou simplement du théâtre.

mardi 23 juillet 2013

Perdu la note de dimanche dernier. Le Mac qui fatigue.

Élan cassé par le report du livre. Que faire ? Je relis de vieux journaux et carnets. Les carnets sont très autobiographiques. Une note retrouvée sur le devenir chez Deleuze : devenir n'est pas imiter, quelque chose comme ça. Vrai pour mes acteurs qui peuvent devenir à leur manière Turing ou Virginia mais pas les imiter.

mercredi 24 juillet 2013

Coupe de sonde dans les vieux journaux ou carnets. Je ne me souvenais pas que les carnets étaient aussi autobiographiques. Et c'est pas si mal. Est-il dommage que je me sois ensuite oublié ?

jeudi 25 juillet 2013

En fouillant dans tous ces écrits, se dégage surtout le discours du dépressif. Ce n'est qu'une longue plainte. Tel aura été mon ethos intellectuel, l'état (mental ? psychologique ?) d'où (si j'ose dire) je pouvais écrire. C'est un peu navrant. Malheureux en écriture (comme on dit heureux amour ?).

Victor, qui a de l'humour, m'envoie un vieil article de *Libé* dans lequel Régy appelle à supprimer le Festival d'Avignon. A l'époque je devais souscrire à l'idée. Encore aussi, si je suis cohérent, si j'étais cohérent. Thibaudat fait remarquer que Régy a sur sa table un livre de Müller ouvert devant lui : «D'une certaine façon, l'art est une pratique aveugle. Je vois là une possibilité: utiliser le théâtre pour de tout petits groupes (pour les masses, il n'existe déjà plus depuis très longtemps) afin de produire des espaces d'imagination, des lieux de liberté pour l'imagination. Contre cet impérialisme d'invasion et d'assassinat de l'imagination par les clichés et les standards préfabriqués des médias, je pense que c'est une tâche politique de première importance, même si les contenus n'ont absolument rien à voir avec les données politiques.» C'est assez plat, au fond.

vendredi 26 juillet 2013

Ne pas avoir une heure à soi (Virginia). Les heures à soi.

samedi 27 juillet 2013

Sans trop savoir pourquoi je relis assez attentivement les lettres de Virginia, avec un brin d'émotion.

dimanche 28 juillet 2013

Oraison funèbre du Festival d'Avignon de cette année à la une du *Monde* : de paresseuses banalités sur « le théâtre, un vieil art si jeune ». Vieillard toi-même ! À l'intérieur la journaliste compte *Re : Walden* parmi les réussites de cette édition. Je découvre cela sur une aire d'autoroute avec une satisfaction vaine. Il y a des re-vanches minuscules. Curieux compliment.

mardi 30 juillet 2013 (Paris)

Cette histoire foireuse de livre me reporte en arrière et me ramène à Virginia. J'ai relu avec attention et minutie ses lettres traduites par Eliane. Qu'en faire maintenant ? Est-il vraiment judicieux de revenir là-dessus ? En plus avec le sentiment d'être passé à côté dans *Tournant...*

Penser contre-intuitivement (ou contre Aristote) : comment Galilée se débrouille avec l'affaire des corps flottants. Mais il faut savoir que la glace est moins dense que l'eau, ce qui va contre une certaine évidence.

Barberini (futur Urbain VIII...) : « Je prie le Seigneur de vous protéger, car les hommes de votre valeur méritent de vivre longtemps – leur longévité est un bien public. »

Et de me dire au moment de mourir que je n'aurai pas vécu. Quand je passe devant ma bibliothèque et que je pense au peu que j'en ai tiré, à cet hommage que je n'ai pas rendu au livre.



Lettre de Galilée à Léopold d'Autriche : « Je vous envoie, ci-joint, un traité sur les causes des marées, que j'ai écrit à l'époque où les théologiens pensaient suspendre le livre de Copernic et la doctrine qui y est énoncé, qu'à ce moment-là je considérais être vraie, jusqu'à ce qu'il ait plu à ces Messieurs d'interdire l'ouvrage, et de déclarer que les idées y sont fausses et contraires à l'Écriture. A présent, sachant aussi bien que je le sais qu'il incombe d'obéir aux décisions des autorités et d'y croire, puisqu'elles sont guidées par une pénétration bien supérieure à celle que notre faible entendement peut atteindre, je considère le traité que je vous envoie comme une simple création poétique, ou comme un rêve, un produit de mon imagination ou une chimère. » (cité par Sobel, p.81)

mercredi 31 juillet 2013

Drôle de journée qui commence, et qui m'invite à aller roder dans mes journaux. Un crétin parle de Thoreau sur *France-Info* avant neuf heures : « il abhorrait tellement la société qu'il est allé vivre dans les bois, c'est un écolo avant l'heure, presque un décroissant, surtout connu pour *Walden* qui est comme un journal au jour le jour de son séjour au bord du lac ». Ayant pris la chose en marche, je ne sais pas ce qu'il a dit d'autre. Un peu plus tard, la même station m'explique que *Le Figaro* a découvert notre fameux Ed Houben (rien à voir avec l'autre). C'était : mon *actu*, comme ils disent entre eux.

Se mettre au travail : un peu tard à mon âge.

Dans le *Dialogue* Salviati dit qu'il joue un personnage, le rôle du copernicien.

Galilée : « Une tristesse et une mélancolie immenses, conjuguées à une profonde inappétence, me rendent odieux à moi-même ; en fait, j'entends sans cesse les appels de ma fille chérie. » (Sobel, p.308)

Renouer avec la famille Galilée ne me réussit pas. Je m'aperçois que j'ai esquivé l'affaire. Par peur du théâtre didactique ? Peur du monumental ?

*G : Ich lehre und lehre, und wann soll ich lernen ?*

*G : Ich glaube an den Menschen, und das heisst, ich glaube an seine Vernunft. Ohne diesen Glauben würde ich nicht die Kraft haben, am Morgen aus meinem Bett aufzustehen.*

vendredi 2 août 2013

Castorf fait scandale à Bayreuth. Comme si les metteurs en scène de théâtre s'en voulaient de faire de l'opéra et réagissaient par la seule provocation puérile. A l'opéra on peut encore choquer le bourgeois, et si celui-ci est furieux, c'est signe de santé pour le théâtre, pour le metteur en scène plutôt. Voyez comme je suis subversif. J'ai bien peur que tout cela soit bien vieillot. Imaginer un petit texte : « Du scandale à l'opéra ».

samedi 3 août 2013

Faire du théâtre ne m'a jamais consolé de ne pas écrire (de ne pas avoir écrit ; écrire fatigue, avoir écrit contente).

mardi 6 août 2013 (La Roque)

Il s'agirait d'entreprendre un travail d'écriture en profondeur. Puisque la circonstance de l'Entretemps est caduque, pour autant

qu'une circonstance puisse être caduque, puisqu'aucun travail théâtral, aucun spectacle nouveau n'est à l'horizon, il faudrait en profiter pour démêler un peu les choses. Débusquer ce qui se cache derrière le Galilée convoqué sur notre théâtre, mais jugé par contumace, parce que justement il n'était pas là... À sa place une sorte de fantôme ou spectre de Montaigne (justifiant la présence d'Olivier Perrier). Il est certain que je ne pense pas que mon théâtre (tout théâtre) n'avait pas à se substituer au livre, au journal aux médias en général pour informer le citoyen, ou le croyant ou l'incroyant ou l'historien des récents (récents depuis le discours de 1979 de JP2 à l'occasion du centenaire d'Einstein), des récents développements de l'affaire Galilée. Tout le monde a à sa disposition la possibilité de savoir où l'Église en est avec Galilée. Reprendre le fil des événements, et en ce sens répondre à Brecht, aurait été fastidieux, et sans doute ce n'est pas du tout cela qui m'importait. Il ne faut pas que la rencontre avec Virginia envahisse tout ; le spectacle ne s'en est pas tenu à la *Clôture des filles*.

Genèse du *Tournant*. Quelque que chose de très concret, de factuel du moins, ou, pour le dire autrement, de professionnel : l'envie de faire un spectacle avec Olivier Perrier et Bibi. Un dernier tour de piste ; ça le changerait du whisky (celui qu'il fabrique). La tentation aurait pu être d'inventer un Galilée avec Olivier. Un Galilée terrien, s'y connaissant en barriques (du vin au whisky, il peut y avoir une continuité), en jardinage, se promenant sur sa mule, quelqu'un de très différent de l'affamé de vie et de science que Brecht campe, comme on dit. L'idée était que le comédien refusait ce rôle (apologie de la petite forme, en passant) et opposait à la passion de la science une certaine sagesse épicurienne.

Enchaîner les spectacles de fil en aiguille plutôt qu'au petit bonheur comme les collègues.

jeudi 8 août 2013

Retrouvé un vieux journal sur Montaigne. Même rabâchage. Ou rabâchage toujours le même.

Déshérence.

vendredi 9 août 2013

Un coup de mou à parcourir tous ces journaux depuis des années : c'est le portrait de l'artiste (voire) en jeune puis moins jeune geignard. Il y aurait quelque chose qui ne va pas. Et ça fait une jérémiade de plus.

samedi 10 août 2013

Programme : il serait plus excitant de penser du neuf, d'imaginer à nouveaux frais. Je me dis : je n'ai pas d'idées. Et effeuiller le passé comme je fais, c'est stérile. Bête comme de regarder mélancoliquement un album de photos de famille.

Je lisais il y a quelque jour un rebond de deux metteurs en scène inconnus de moi qui profitent de l'après-Avignon pour nous réveiller, en appeler à un vrai théâtre populaire, le leur apparemment, et brocarder l'entre-soi bourgeois du théâtre officiel. Mais ils ne donnent pas la moindre idée de ce que serait ce théâtre qu'ils appellent de leurs vœux et qui est selon eux censuré par l'institution. Je ne trouve rien sur quoi rebondir dans leur texte. Comme si il n'y avait

pas théâtre et théâtre. Qu'est-ce que l'expression « théâtre populaire » a jamais voulu dire ? Est-on plus précis si on invoque le « théâtre d'art » ?

Je me balade, comme je disais, dans les fichiers du *Galilée* sans penser à rien. Il vaudrait mieux que je me projette un peu dans l'avenir. Il conviendrait qu'à la rentrée je propose quelque chose quelque part. Il faudrait faire le tour de mes popotes et voir ce qu'il y aurait à développer tant du point de vue de l'image, de la musique et du son, sans parler du travail d'Agnès.

lundi 12 août 2013

Comme si l'été était encore devant moi. Moment précieux ; une certaine innocence partout. Cette fois encore dans le pré les génisses broutent hors de toute culpabilité, et j'écris sur Galilée comme elles broutent, inconscientes de l'abattoir à venir comme je le suis de la rentrée qui m'attend.

Après *Tournant autour de Galilée*, ce fut bel et bien l'éclipse.

Galilée démontre assez que la croyance (il croit sincèrement en Dieu, semble-t-il)... ; encore une phrase que je commence et dont j'oublie l'objet.

mardi 13 août 2013

Écrit une dizaine de pages d'introduction au livre, avec un brin d'aisance au début et plus laborieusement à la fin. Maintenant le plus difficile va être de trouver une formule pour les apostilles. Est-ce

que je raconte le spectacle, et en cours de route, je glisse ma petite analyse...

À propos de croyances, et pour illustrer *L'Art de ne croire en rien*, une jolie dénégation d'Arnold Munnich au sujet des cellules souches qui intervient contre la loi sur l'embryon: « Je ne le fais pas pour des raisons d'ordre religieux. Je le fais en médecin, en chercheur soucieux du progrès médical, mais aussi en homme attentif aux convictions et au ressenti de nos concitoyens. » Le « mais » est joli. Il ne s'agit plus d'entraver la recherche au nom de la parole révélée, mais parce qu'elle heurterait des croyances et choquerait des consciences.

mercredi 14 août 2013

Je me heurte, mais ce n'est pas une surprise, à la difficulté d'entrelarder mon (nouveau) propos avec la partition du spectacle. Ça va coïncider aux articulations et je crains que l'ensemble soit illisible.

Apostilles en marge des règles des Clarisses. Clôture du théâtre. Des histoires d'enfermé(e)s. Pouvons imaginer Virginia écoutant les règles lues par Mathilde qui sonnent comme un verdict. Fiancée du Christ ? Un peu jeune pour ça.

jeudi 15 août 2013

La naïveté théorique, ou politique ? de Brecht à penser que si la terre se met à tourner tout socialement va se mettre à bouger, et joyeusement par dessus le marché. On pourrait même dire que ce n'est pas la révolution copernicienne qui lui a fait perdre son pouvoir. Les vraies raisons du recul du christianisme (je parle surtout de

l'Europe occidentale). Le désenchantement du monde par la science ? Qu'est-ce qui nous a fait bouffer du curé ? et puis il y a toujours l'argument que le christianisme, le catholicisme a favorisé le développement des sciences (dès le XIIIe siècle ?) ; à ce compte-là l'affaire Galilée ne serait qu'un épisode malencontreux.

La science peut dénoncer les mensonges de la religion, dissiper les illusions qu'elle entretient et dans lesquelles elle nous entretient, mais voilà qu'on nous dit à peu près que ces mensonges sont vitaux et qu'il n'y a que la vérité qui tue.

Aux commencements de la science, il y aurait un vice de forme.

—oui, quelques fois les formes ont des vices.

*Central Park in the Dark*, de Charles Ives.

« Rien que le titre est décourageant » (Raymond Devos)

vendredi 16 août 2013

Conversation avec Alain et Julia sur le théâtre, hier soir. Près de deux heures. Quel brouet (le brouet est de mon fait) ! Sur le théâtre, mon rapport à lui, je n'ai pas dit grand-chose de neuf. Pourquoi, comment j'y suis entré, le rapport du théâtre à la littérature (la littérature dramatique comme branche de la littérature tout court). Avatar. Ou produit dérivé. Ou bien dégradation ou déperdition.

Le rapport du comédien au texte : lecture ? Pas un rapport d'incarnation. Réaction (comme on parle de réactif) à un texte dont on ne fait pas semblant d'être l'auteur. Une façon de raconter ; ALT [Anne-Laure Tondu] raconte l'expérience de Spalanzani, joue avec mais ne prétend pas l'inventer sous nos yeux.

La question du beau. Qu'est-ce que faire de jolis petits spectacles ?  
L'élégance.

*Zeitgeist* : le théâtre comme cachot. Ou provincialisme du théâtre (français) ; la science nous relie au monde globalisé.

« On a toujours un siècle de retard sur la science » (Elie During)

samedi 17 août 2013

Conversation suite avec J et A. La question du style, de l'élégance et puis du style.

Du latin *elegantia*, *elegans*, « qui sait choisir ».

dimanche 18 août 2013

Dans la première partie, il y a le "roman" de Virginia (qui n'en est justement pas un) ; il faut que je voie ce que je veux a posteriori vraiment développer à ce sujet. Il y a la science-passion et son antidote, ce que j'appellerais "l'autre doute ( $\neq$  de celui dont Brecht fait la réclame dans son Galilée). Dans le deuxième volet du triptyque sur la nécessité ou non de croire (entre autres choses) et sur les effets de croyance, il faudrait surtout insister sur la croyance religieuse et la divine/diabolique surprise de son retour (le retour du religieux et plutôt un retour de la croyance) et ses effets. Notre culture se méfie de l'irrationalisme des croyances, et l'on voit que la religion longtemps dominante dans nos contrées, le catholicisme, a besoin de mettre la raison de son côté (d'où la volonté d'en finir avec l'affaire Galilée de sinistre mémoire). Dans une société laïque, la croyance religieuse est comme un ajout facultatif au motif qu'on a le droit de croire, mais la croyance et aussi l'appartenance à une communauté religieuse ne définit en rien le bon citoyen comme aux



Etats-Unis. Et je ne parle pas de l'islam (il ne faudrait sans doute ne parler que de lui) et se mettre à interroger une expression telle que "bon croyant". Qu'est-ce qu'un bon croyant ? A quoi est-on fidèle ou infidèle ? Qu'est-ce qu'un fidèle ? Il faudrait évidemment terminer par le portrait du fanatique. Du travail.

Croyance et conviction. On peut se forger des conviction ou s'en faire une. On ne se forge pas une croyance ;

Respecter les croyances (religieuses) : au fait, pourquoi ?

lundi 19 août 2013

Très distrait de mon travail.

mercredi 21 août 2013

Visite sans but de Stéphanie Cl et Mathieu A. Nous parlons un peu de *La Chambre bleue* qu'il adapte. Je n'ai pas très bien compris pourquoi. Stéphanie a tourné quelques images dans la Ford, dans Belvès et la maison de Jean Feyt. Je ne comprends pas bien pour quoi. Je pensais par devers moi qu'il (Mathieu) voulait peut-être me proposer une panouille dans son film, mais non. Décidément je n'entamerai pas une carrière d'acteur à 68 ans. Dire que j'ai l'âge du général de Gaulle quand il est revenu au pouvoir en 58, et quel vieux croûton il paraissait à l'enfant que j'étais. Il est vrai que je n'ai ni œuvre ni action derrière moi, ce qui me conserve un état de fraîcheur.

Vu dans le journal que Féret a le même âge que moi. Il réussit assez bien son coup de l'outsider de l'intérieur, mon rêve. Enfin, je n'en suis pas certain. Une espèce de foirade qui réussit malgré tout (il a

dû passer par de mauvais moments). Mais comme les journalistes aiment ceux qui résistent à l'industrie du cinéma pour en faire une affaire de famille, et comme les collègues aiment les impeccables dont la vertu irradie toute la profession. A la vôtre ! Je ne me souviens que de *La Communion solennelle* film que j'avais trouvé franchouillard et qui m'avait ennuyé.

Dès que je compris que je ne serai pas un écrivain, j'ai commencé à me foutre de tout. Tout le reste n'était plus que fausse piste. Mais il fallait bien vivre. Une espèce de *carpe diem* désespéré.

Élégance : choquer ou ne pas choquer le public.

Travail : je me suis laissé distraire par les autres ; j'ai eu quelques jours de bon, mais sinon pataugeage. Le pire est de devoir remettre le nez dans *Tournant* qui me dégoûte passablement. La cause n'est pas plaidable. Et je ne sais pas quoi faire de sœur Marie-Céleste. Il n'y a pas beaucoup à en écrire ; le mieux, c'est de lire ses lettres qui sont suffisamment éloquentes et n'appellent pas de commentaire particulier. Inutile d'en rajouter.

Quelque chose dont la cohérence m'échappe : comment Olivier qui figure le pôle opposé à Galilée, qui se souvient qu'il a joué le *Montaigne*, s'intéresse-t-il au texte de Galilée au point de « jouer » avec les satellites de Jupiter. Il y a là quelque chose de contradictoire qui ne m'était pas apparu plus tôt...

dimanche 25 août 2013 (Paris)

Hier conversation avec Ariel sur le projet niçois. Je ne peux cacher que si la chose se faisait, cela me sortirait d'affaire pour un moment. J'ai du mal à imaginer ou évaluer les chances d'Ariel et Simon. Quelques informations édifiantes sur le comportement de la Nomenclatura théâtrale (les Lambert, Meunier et autres Brunel). Quelle misère ! Le bal des profiteurs.

**De :** Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

**Objet :** Nice

**Date :** 24 août 2013 21:47:07 HAEC

**À :** ariel goldenberg <arielgold@orange.fr>

Cher Ariel,

Que je te dise d'abord ma gratitude ; je suis très touché, en ces périodes de solitude, que tu veuilles m'impliquer dans cette nouvelle et éventuelle aventure et que Simon soit d'accord.

Je jette quelques idées sur l'écran ; il faudrait bien sûr reprendre tout cela en détail et bâtir un propos plus cohérent. Il est certain qu'un théâtre contemporain et un théâtre d'art à Nice ne saurait s'adresser qu'à des retraités, puisque ce théâtre se trouve dans une des plus grandes technopoles françaises et que le voisinage avec Sophia Antipolis ne saurait laisser indifférent.

Alain qui est sur le coup et que tu peux citer officiellement ainsi que l'institution qu'il représente (le Collège de France) a commencé ses investigations auprès de la communauté scientifique. Il faudra voir qui a envie de se frotter un peu avec l'art du théâtre. On en trouve toujours. Apparemment il y a des biologistes de renom, pas mal de

physiciens et les astrophysiciens de l'OCA (Observatoire de la Côte d'Azur).

D'ores et déjà, même si je ne lui ai pas parlé de vive voix, on peut compter sur Gérard Berry qui est à l'Inria à Sophia Antipolis (Institut National de Recherche en Informatique et en Automatique) qui est un des plus grands informaticiens français et lui aussi professeur au Collège de France. Il est très ouvert aux relations entre la révolution numérique et les arts, travaille avec Philippe Manoury et l'Ircam, et est prêt à faire des choses avec moi... C'est quelqu'un avec qui de toute façon je comptais travailler et inventer parce que je sais qu'il me permettra d'avancer dans l'élaboration d'un "théâtre de l'ère numérique", pour pasticher une phrase célèbre de l'oncle Brecht. Alors, si Nice, encore mieux! Gérard Berry nous ouvrira certainement d'autres portes niçoises.

A ce sujet, il faudrait voir du côté de la Villa Arson qui, comme école d'art, s'intéresse à ces questions aussi. Je vais tâcher de voir un peu mieux.

Il y a l'université, versant Sciences Humaines. Je n'y vois pas bien clair en me promenant sur leur site. Il y a un département théâtre où j'ai quelques soutiens.

La proximité de l'Erac (directeur Didier Abadie) et le fait que j'y enseigne et m'occupe de la formation du "comédien augmenté" est aussi à exploiter. Il faut voir si on lui en parle. Je dois le voir incessamment.

Alain me signale aussi la fondation Schlumberger qui n'est pas si loin (dans le Haut-Var): elle développe des projets spécifiques Art&Science et nous y avons nos entrées.

Enfin, reste le cas Jean Nouvel dont je ne sais trop quoi dire et je ne sais pas trop encore où en est son projet du Mont Boron, mais il est installé à Nice, donc a de fortes relations avec les politiques.

Je continue à réfléchir.

Tu me dis.

Je t'embrasse,

jf

Faire une œuvre ou faire carrière. Ni l'une ni l'autre, le pire sans doute.

Virginia : comment on fait des rencontres. Pour elle, la question de la vocation ne s'est pas posée. Elle n'a pas cherché à se vouer à Dieu ; elle s'est qu'elle est le jouet d'un dessein de Dieu qui lui impose une épreuve dont elle espère la récompense dans l'autre monde. Une malheureuse, pas une bienheureuse. Dévotion, oui mais une existence qui n'est pas du tout tournée vers la vie intérieure.

lundi 26 août 2013 (La Roque)

Comment la question Montaigne est revenue à la surface, cet été. À la faveur de la reprise de la trilogie Galilée. Face à Galilée, le vrai douteur, c'est lui. L'Église ne s'y est pas trompée non plus, qui l'a mis à l'Index pendant plus de deux siècles. Brecht ou pas, je ne suis

pas certain que Galilée soit un douteur (il aurait douté de quoi, de la vérité de la parole révélée, mais ça ne fait pas l'ombre d'un doute). En tout cas, le véritable G ne doit pas douter de l'existence de Dieu, et celui de Brecht ne doute pas de l'existence de la raison et de son pouvoir à terme sur les esprits...

« Les humeurs transcendantes m'effraient » (m2m<sup>5</sup>, III, 13) Je pourrais concocter un éloge de la médiocrité. Je parlerais d'or. De ma médiocrité dorée. (III,2)

Ce qui m'intrigue : quel livre de lettres familières Virginia demandait-elle à son père de lui envoyer ? Quand même pas les *Lettere familiari e diversi* de Veronica Franco. Est-ce que Montaigne a couché avec elle ?

Lu rapidement le best seller (on se demande pourquoi) de Sarah Bakewell sur la vie de Montaigne (*Comment vivre ?*). Lire cette biographie fait Montaigne s'éloigner de moi. C'est malin. La distance de sa vraie vie entre nous. Une biographie fait de n'importe qui un personnage. Et un grand personnage, ce qui crée de l'inégalité entre nous deux.

mardi 27 août 2013

Oui, une impression de lâchage, de perte de solidarité dans l'échec. Chaque fois que l'on lit une biographie de m2m, il est clair qu'il n'est pas le premier venu qu'il veut me faire croire qu'il est, pas n'importe qui comme moi. Sa retraite soit, mais il y a qu'il connaît le succès dès qu'il publie (et ce n'est pas rien, psychologiquement, non ?) et qu'il continue à jouer un rôle politique. Me sens tout seul ce matin.

5m2m : michel de montaigne (nde)

Comme si mon échec, ma solitude, ma désobligation avaient perdu toute justification.

Article dans le journal sur le cybersex. Oui, tout augmente. Bernard Andrieu, professeur, nous promet une sexualité non plus superficielle mais en profondeur. Et possiblement à distance aussi. Changeons de paradigme. « Le recours à l'électrostimulation nerveuse ne va pas permettre de copier tous ces éléments [liés au toucher, NDLR] mais plutôt faire découvrir en nous des lieux de plaisir que nous ne pouvions pas atteindre et des sensations dont nous n'avions pas la représentation jusqu'à présent. » L'érotologie de profondeur contre l'érotologie de surface à l'ancienne. Le professeur prépare un livre : *La Peur de l'orgasme*. Parle pour toi.

Évidemment ce qui est intéressant, c'est l'amour à distance à deux (ou à plusieurs), là pour le coup la dissociation poursuit son œuvre. Titiller en temps réel son partenaire grâce à une application sur son iPhone, pas mal. Rien à voir avec de la masturbation électronique plus ou moins sophistiquée. De cerveau à cerveau.

Présence/absence. « Viens ici dans l'ombre du tilleul ».

Réf : Yann Minh : *Petite histoire du cybersexe*. Second Life  
Performances du groupe *Cyberesthésie*

Montaigne : difficile de mirer ma vie dans la sienne. Quelque chose de brisé. Le miroir. Je me sens abandonné, voire floué, mais par moi-même, par ma faute, puisqu'aussi bien tout cela je le savais depuis l'école. Le pataud Becker (« Georges pour les dames ») m'avait prévenu. Mais il y a là quelque chose que je ne voulais pas savoir. Et les âmes telles que les nôtres, « basses et communes », tu parles.

Me serais-je fait avoir ? Je suis proche de celui qui parle dans les *Essais*, de ce sujet-là, pas de Michel de Montaigne, le grand homme. Effet Roquentin. Je me comprends. Montaigne, pas un petit compagnon, malgré qu'il en ait, et un homme de grande ambition. Savait-il ce qu'il faisait ? Faux modeste ? Faux médiocre. Faux tout un chacun.

Tout à coup le sentiment que Montaigne ne m'aimerait pas. Bizarre.

Un été pour rien, « cette belle saison expirée » (III, 5, 819). Tourner autour des pots. Démobilisation générale après la « défection » de l'Entretemps. Mais remettre le nez dans *Tournant autour de Galilée* m'a reconduit à Montaigne. Je lis paresseusement *Sœur et amante* de Jacques Le Brun. En achetant le livre, il y a quelques jours chez Tschann, je pensais que ce livre m'aiderait à écrire quelque chose (j'allais dire à faire quelque chose) sur Virginia. Si, comme je l'espère, une publication des lettres de Virginia était possible chez Allia, il faudrait se fendre d'une préface (ouverture), un texte différent de celui qui entrerait dans le livre.

—quel livre ?

mercredi 28 août 2013

Petite corvée du jour : je dois écrire quelques lignes sur "théâtre & science" à l'appui de la candidature d'Ariel à Nice. Je ne sens pas bien la chose (je ne parle même pas du résultat, nomination ou pas).



Un théâtre contemporain ne saurait se replier sur lui-même (toujours les mêmes textes pour toujours le même public) ; il a aussi vocation à s'exposer aux vertiges de l'époque, aux espoirs mais aussi aux craintes qu'inspirent tous les jours la science et la technique. Les révolutions atomique, biologique et numérique ont en à peine plus d'un demi-siècle bouleversé les conditions mêmes de l'aventure humaine et relancent les questionnements sur le sens, les chances ou non d'avenir de l'espèce humaine et des autres sur sa petite planète bien amochée et dont la survie est elle-même en question. Si on y réfléchit bien, la définition de l'humain, ses limites, sa place dans la nature, la fin ou finalité de l'humanité, ce sont les questions mêmes qui ont fait la substantifique moelle de la grande tradition théâtrale. Il serait dommageable de les esquiver quand elles se posent comme jamais.

Cela signifie pour l'art du théâtre, comme pour les autres du reste avec lesquels il serait inspiré de collaborer, d'ouvrir sa curiosité à ce qui se pense dans les laboratoires et dans les cerveaux des scientifiques et de ne pas craindre de s'y frotter, ne serait-ce que pour tâcher d'entrevoir ce qu'on nous prépare. D'un autre côté, celui de la technique, cela veut dire que le théâtre n'a pas à redouter d'être un lieu d'expérimentation des techniques (les fameuses Nouvelles Technologies, pour le dire vite) qui « augmentent » l'homme (certains diront qu'elles le diminuent) et qui ont transformé le dialogue inter-humain.

Nice à proximité d'une technopole comme Sophia Antipolis, dotée d'une grande université est un des sites où se prépare cet avenir. Il serait regrettable que le théâtre passe à côté.

jeudi 29 août 2013

Hier, ma lettre à Virginia ; je n'y crois pas moi-même. Il convient pourtant de poursuivre. C'est vrai que je me laisse facilement décourager ou démoraliser. Ne pas avoir le moral, une belle expression.

vendredi 30 août 2013

Bricolage et braconnage sont les deux...

« Être séparé de son origine ethnique et de rompre avec l'héritage ». Je ne sais plus où j'ai trouvé cette phrase.

samedi 31 août 2013

Ça sent la fin de l'été (des journées d'été), et je n'aime pas ça. Mélancolique.

J'ai lu cette nuit une bonne partie d'*Un été avec Montaigne* que je me suis un peu forcé à ouvrir. J'ai des préventions contre le Compagnon, je ne sais pas pourquoi ; ce qu'il a écrit sur Montaigne m'est toujours tombé des mains. Mais tout discours académique sur Montaigne me dégoûte. Staro[binski] pareil qui parle de « Montaigne en mouvement » mais sans bouger beaucoup de sa chaire. Compagnon pareil aussi ; ça ne va pas le faire tomber de sa chaire. Qu'est-ce qui m'agace là-dedans ? Après tout ils font leur boulot de glossateurs. C'est que leurs écrits ne changeront rien à leur manière de vivre, de courir après des postes toujours plus lucratifs et toujours plus prestigieux. Ça ne me paraît pas très montaignien, mais qu'est-ce que ça

fait ? « Ceux qui courent un bénéfice ou un lièvre ne courent pas » (III, 9).

Je ne sais pas comment j'aurais parlé de Montaigne sur France-Inter et je préfère meubler mon insomnie en lisant du Montaigne haché menu par Compagnon que de songer à la mort. Je m'imagine vieillard souffreteux, malade et ne tenant à la vie que par des fils : ce ne serait pas une belle prise pour la mort. Ni un exploit. Ah ! si elle m'avait fauché à 20 ans. En fait, ça ne lui n'aurait pas été difficile non plus, si on se souvient bien.

lundi 2 septembre 2013

Dernière matinée ici. Je n'aime pas qu'un été soit passé, ait passé. Où je me suis encore prouvé ma nullité.

Un photojournaliste invite les jeunes photographes à « nous raconter des histoires » ; les jeunes en question n'en seraient pas convaincus ? Il y a de l'espoir.

Les corvées à venir. Occuper Solwen, relancer les uns et les autres, avoir des idées de spectacles. Et par dessus le marché, attendre les résultats de Nice.

mercredi 4 septembre 2013 (Paris)

Discuté hier avec Ariel du projet de Nice. Attentisme de ma part : on verra si vous êtes nommés ce que je peux proposer, etc. Puis Abadie pour l'Erac. La durée du workshop se racornit passablement, du 24 octobre au 2 novembre ! Dîner avec Thierry qui voudrait travailler sur de la low tech et Heiner Müller. Mais si nous faisons l'entretien sur la thématique art et science, ça ne colle pas trop.

vendredi 6 septembre 2013

Diderot à propos de *La Religieuse* : « Ce n'est plus une lettre, c'est un livre... »

mardi 10 septembre 2013

Godard dit ne pas aimer le théâtre parce qu'on y parle fort. Je partage cette opinion ; d'où les micros hf. Car la réponse ne serait pas non plus d'y parler "naturellement".

Müller dit qu'il ne sait pas pourquoi aller au théâtre, mais qu'il pourra répondre si on ferme les théâtres quatre ans. Je paraphrase : je ne sais pas pourquoi je fais du théâtre, mais si je n'en faisais pas pendant quatre ans, je pourrais sans doute répondre.

Rendez-vous jeudi chez Allia pour Virginia.

Rien de bien précis quant à Nice.

mercredi 11 septembre 2013

Revenir sur la question de l'incroyance. Comment expliquer à Virginia sans la choquer, que je suis un athée, ou ce que c'est qu'un athée. J'ai rouvert le livre de Lucien Febvre pour m'endormir. Pauvre Abel Lefranc.

Mais cette fiction, quel intérêt ? N'est-ce pas un peu tiré par les cheveux ? Ne vaudrait-il pas mieux présenter les lettres tout à fait sobrement. Pourquoi la ramener ?

vendredi 13 septembre 2013

Vu Berréby hier dans sa caverne de la rue de Charlemagne, pour le coup une « librairie ». Vivre parmi les livres. Les coïncidences : il va

éditer l'article de Turing (*Mind* 1950), s'intéresse à la Renaissance ; nous parlons de Heisenberg. Il me dit qu'il a fait une performance ( ? ) à Gennevilliers. Je m'aperçois en lisant la jaquette du DVD que c'est en introduction au spectacle de Victor ! J'ignore s'il éditera les lettres de Virginia, mais cela faisait du bien de rencontrer un éditeur qui ne parle pas du nombre d'exemplaires qu'il peut espérer vendre. Cela se fait rare, mon Général. Si la chose se faisait, je n'ai pas le sentiment qu'il faudrait l'alourdir d'une préface dans le genre de la lettre que je concoctais ; il faudrait une brève notice, point. Mais alors que faire de mon idée, assez conne, d'écrire à la petite nonne ? Un effet Montano, encore une fois. Agraphe tragique, suite sans fin. La maladie et le remède. J'ai déjà dû écrire cela.

J'ai eu du mal à terminer le livre de Martine Mairal, *L'Obèle*, consacré à Marie de Gournay. Entreprise désespérée (et désespérante pour le lecteur) que de vouloir faire du simili langue d'époque. Ce pourrait être une prouesse mais il faudrait que tout soit homogène : l'alliage de la langue des XVI-XVIIe siècles avec la langue d'aujourd'hui et surtout de la façon de penser/formuler d'aujourd'hui rend la chose ridicule, tout bêtement. Et ce roman n'apporte pas grand-chose de plus qu'une simple biographie. Laborieux. Pas tout à fait perdu mon temps, puisque, lors de l'entretien (imaginaire ?) de Marie avec Richelieu, elle veut « l'apocoloquintoser », le transformer en citrouille. Une bonne idée.

Pénible de ne pas aimer un livre. Je suis alors d'humeur méprisante.

Drôle de saison (l'été, disons) à m'occuper des filles de... Fille de Galilée et fille d'alliance de Montaigne. Y a-t-il vraiment un spectacle à faire avec Marie ?

Montaigne est mort un 13 septembre.

Récapituler : quoi tirer de ces deux mois qui me séparent de la fin d'Avignon et de cette maussade rentrée : 15 juillet/15 septembre. Virginia est une mauvaise cliente pour le dramaturge ; elle accepte sans faire de drame le sort que le Seigneur lui a fait. Notre vraie patrie est le ciel, en attendant subissons l'épreuve. Virginia n'est pas mystique pour deux hosties. Elle n'en veut pas à son père qui la coffre au couvent puisqu'il est lui-même l'instrument de Dieu. Elle accepte son sort avec une résignation qu'on dirait fataliste, elle s'en remet à la volonté de Dieu mais plusieurs fois elle montre qu'elle n'est pas dupe. On l'a bel et bien enfermée et un presque reproche affleure dans plusieurs lettres.

Elle est en prison mais ne rompt pas avec le monde ni ne renonce à sa curiosité pour lui (elle se définit comme « un peu curieuse »). Elle se montre très réaliste et dirige tout le ménage de son père quand il est retenu à Rome de main de maîtresse de maison. Elle a le sens des réalités de ce monde.

Elle sait qu'elle est la fille d'une star, et les gloires, les honneurs, les vanités aussi de ce monde ne la laissent pas indifférente.

Est-ce que cela aurait valu le coup d'écrire une pièce dont Virginia aurait été le personnage principal, ne serait-ce que pour faire, modestement, pièce à Brecht ? La vie ordinaire d'une petite nonne. Elle aussi, après Darwin, Turing, Ovide, Sophie K ou Thoreau maintenant restera en souffrance du *mythos*. A rappeler le « je déteste les personnages » d'*Adieu au langage* de Godard.

samedi 14 septembre 2013

Ceux qui disent : « à un moment donné ». J'ai tendance à ne pas les écouter.

J'aimais le gai savoir, je n'étais pas fait pour l'esprit de sérieux de l'université. Je fais cette remarque en pensant à une phrase d'Anders qui dit qu'il a tenté dans *Kosmologische Humoreske* de transformer en gai savoir l'insupportable esprit de sérieux de Heidegger.

Au réveil, sentiment d'être perdu. Je ne sais vraiment pas quoi entreprendre, quoi faire de Virginia, de Marie, quel projet avoir, même pour le workshop de Marseille, le seul travail à venir. L'âge est venu.

Cet été, j'avais réfléchi à cet esprit d'exactitude qui caractérise mon rapport aux figures que je traite, qui sont toutes des figures historiques, des personnes ayant existé, Turing, Ovide, Darwin, Galilée père et fille. Je crois que deux et deux sont quatre, et du coup je m'interdis de laisser libre cours à mon imagination pour faire de la personne un personnage. On pourrait dire que c'est parce que je n'ai pas d'imagination, c'est vrai, mais je réproouve aussi la licence poétique chez d'autres. Je pense que la réalité vaut toujours mieux que la fiction. Le vrai l'emporte sur le vraisemblable pour parler en termes aristotéliens. S'agissant par exemple de Virginia, je suis incapable d'imaginer une scène, soit dans le couvent au milieu des autres, soit une rencontre avec son père. Mon unique matériau, ce sont ses mots à elle.

Écrire quelque chose sur le provincialisme du théâtre. Le public prend plaisir à y « retourner » comme on va (j'allais dire : allait) voir

une vieille tante en province. Quelque chose de rassurant et de sinistre. De suranné aussi.

—mais il y a aussi les violents. Qui veulent que la scène soit à la hauteur de la violence de l'époque.

*Difficile tragœdiam non scribere* (Anders). Chaque fois que je relis *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*, je note cette phrase. Malheureusement Anders dit aussi qu'il est difficile d'écrire cette tragédie. Que faire au théâtre d'une notion comme le supraliminaire ? J'ai tenté d'aborder le sujet dans *Tournant*, mais je n'ai fait que citer, pas donné à imaginer. Donner à imaginer ce qui fait qu'il est impossible d'imaginer les effets de la science et de la technique. Le pilote de drone fait-il partie des *schuldlos Schuldigen* ?

La suite d'*Hiroshima* d'Anders serait quelque chose sur les drones. Tuer derrière son ordinateur. Belle expression : derrière son ordinateur. Caché. En face, je veux dire à l'opposé : le kamikaze.

*Killer Robots. Legality and Ethicality of Autonomous Weapons* (Ashgate Publishing, Ltd., 2009).

Grégoire Chamayou, auteur de *Théorie du drone*

Jacques Dufresne : « le pilote d'avion du début du siècle, tel que Saint-Exupéry nous le présente, était maître et souverain de sa machine. Elle n'était pour lui qu'un moyen en vue d'une fin, le rapprochement des êtres humains, cette fin appartenant elle-même à une sphère supérieure à celle de la technique. Il en était ainsi des connaissances que le pilote devait mobiliser pour diriger son appareil; elles aussi appartenaient à la sphère des moyens. » C'est beaucoup moins vrai du pilote de chasse d'aujourd'hui, qui s'apparente



sans doute davantage, dans le rapport homme-machine, en raison de sa dépendance à l'égard des ordinateurs, au cosmonaute dans sa capsule.

Grégoire Chamayou emploie le mot « dislocation » : « C'est une expérience disloquée, hémiplégique. Les opérateurs cloisonnent, ils tuent la journée et rentrent à la maison le soir. La guerre devient un télétravail, accompli par des employés de bureau, très loin des images à la Top Gun. »

« Ironiquement, l'utilisation d'armes robotisées pourrait peut-être ramener, à l'attention des militaires, la violence réelle et inévitable de toute guerre. Selon un colonel de l'US Air Force, faire d'un pilote de chasse l'opérateur à distance d'un appareil modifie de manière considérable l'expérience psychologique de tuer. "Lorsque vous arrivez dans un avion à 500-600 miles à l'heure, et que vous laissez tomber une bombe de 500 livres sur un objectif, et que vous continuez aussitôt votre course, vous n'avez aucune idée de ce que vous venez de faire." C'est très différent pour les opérateurs manoeuvrant à distance des appareils, comme ceux qui lancent des missiles télé-guidés sur une cible : "vous suivez le missile tout au long de sa trajectoire, et je peux vous dire que c'est une impression très vive, vous le voyez devant vous et c'est quelque chose que vous éprouvez personnellement. C'est quelque chose qui reste longtemps dans la tête des gens." (...) L'utilisation de robot de combat terrestre serait même une expérience encore plus intense que celle des drone aériens. Il semble que le "zoom" des caméras installées sur le robot Foster-Miller SWORDS soit si performant qu'il permet aux opérateurs à distance de lire, à plus de 300 pieds, les noms des soldats, inscrits sur leurs uniformes, soldats qu'ils sont sur le point de tuer. Dans de

telles conditions de proximité, tuer devient à nouveau une expérience psychologique très éprouvante. »

Alexandra Schwarzbrod : « La guerre devient un télétravail pour employés de bureau ». Pour Krishman, cette vision risque de « mener à la disparition complète du soldat comme métier unique ou à tout le moins distinct. »

(Si l'Encyclopédie de l'Agora demeure progressiste, c'est dans un nouveau sens du mot progrès, fondé sur la science réparatrice et sur le principe de précaution.)

—la science réparatrice et le principe de précaution.

Je disais que j'étais perdu. Pas une idée ; je suis enlisé dans la boue des mots de cet été, et ça patine. Virginia, pas Virginia, la Marie dont je ne suis pas certain de vouloir la connaître mieux. Livre, pas livre, Nice pas Nice. Du coup la carcasse s'abandonne aux rhumatismes.

Art/science/technique/religion. Faire quelque chose sur le fanatisme, lequel m'est pas mal étranger. Je ressors *Comment guérir un fanatique* d'Amos Oz. Le roman est une école de tolérance parce que le romancier doit se glisser dans la peau de l'autre. Ce petit livre (trois conférences) ferait du bien, pousserait à l'optimisme quant à un règlement au Moyen-Orient s'il n'avait dix ans d'âge. J'aime quand il dit que le Moyen-Orient mettra moins de temps que l'Europe à sortir des guerres fratricides. *Utinam*.

Trouver quelques horreurs à dire ; ce devrait être possible (comment on en arrive pour quelque cause que ce soit à se sacrifier soi-même, sans aucune chance de s'en tirer, selon la règle du jeu de la guerre ou du duel (une chance sur deux). La patrie me demande de mourir pour elle mais me laisse une petite chance de m'en tirer ; il y a une différence si ma religion me demande d'aller faire sauter les autres et moi avec. Comment fanatisait-on les kamikazes japonais ? À l'autre bout du spectre de la guerre (peut-on encore parler de guerre?), l'homme (un soldat ?) qui manipule le drone.

dimanche 15 septembre 2013

Je ne sais toujours pas ce que je lui veux, à Virginia. Faudrait-il que j'aille jusqu'au bout pour comprendre ? Toute cette aventure à cause de l'émotion que je ressens en pensant à sa vie, à son sort.

lundi 16 septembre 2013

Je lis *Je hais les acteurs* de Ben Hecht. Outre que je ne comprends rien à l'intrigue, c'est la littérature dans toute son horreur : la métaphore facile, le faux esprit (humour). Mauvais cinéma.

Dans le journal d'aujourd'hui, j'apprends que Larry Summers, une vieille connaissance, se voit obligé de renoncer à la présidence de la Fed, non seulement parce qu'il aurait favorisé le démantèlement de la loi Glass-Steagall de 1933, mais parce que les féministes le poursuivent toujours de leur haine depuis son fameux discours d'Harvard dans lequel il s'interrogeait sur la capacité des cerveaux féminins à faire de la science. Je fais le savant, mais je viens seulement maintenant d'apprendre que la loi Glass-Steagall en question obligeait les banques à séparer leurs activités d'investissement de celles de

banque commerciale. La décision de Summers aurait précipité la crise financière de 2008. Une femme, Janet Yellen, devrait prendre la tête de la Fed.

mardi 17 septembre 2013

En fouillant dans de vieux dossiers :

« L'atelier de l'artiste n'est pas le cabinet d'étude de l'alchimiste où il cherche la pierre philosophale -quelque chose qui n'existe pas dans notre monde- ; il ressemblerait peut-être davantage au laboratoire du chimiste où l'on ne peut s'empêcher d'imaginer qu'un phénomène inattendu peut apparaître. Exactement le contraire, en fait. »

(Francis Bacon)

mercredi 18 septembre 2013

Gemma Anderson. Art et science...

1989 : Tim Berners-Lee (TBL) travaille comme informaticien dans le bâtiment 31 (46.2325, 6.04506) de l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire (CERN), situé à la frontière franco-suisse, lorsqu'il propose, en 1989, de créer un système hypertexte distribué sur le réseau informatique pour que les collaborateurs puissent partager les informations au sein du CERN<sup>7</sup>. Cette même année, les responsables du réseau du CERN décident d'utiliser le protocole de communication TCP/IP et le CERN ouvre sa première connexion extérieure avec Internet.

Le 13 mars, Tim Berners-Lee, engagé au CERN à Genève en 1984 pour travailler sur l'acquisition et le traitement des données, propose de développer un système hypertexte organisé en Web, afin d'améliorer la diffusion des informations internes : Information Management: A Proposal.

jeudi 19 septembre 2013

« Quelle bassesse que de penser toujours au prolongement de son existence ! » (*Bouvard et Pécuchet*)

lundi 23 septembre 2013

Michaux disait : «Il faudrait raser la Sorbonne et mettre Chris Marker à la place». Agnès m'envoie le programme de la rétrospective Marker à Bobour. L'ampleur de l'œuvre et de la curiosité de l'artiste me tue.

La classe avec les élèves de l'Erac. 1989 : commencer à travailler sur ce matériau qui m'intéresse depuis que j'ai commencé à travailler sur Beckett. 2014, c'est un quart de siècle après. Un compte rond.

Entretien longuet dans *Le Monde* de ce week-end donné par Bruno Latour. Il a remarqué que les Français étaient geignards. Nous ne nous en sortirons qu'en rebattant toutes les cartes (d'abord celle de l'Etat qui a tout faux désormais) et en s'appuyant sur les chercheurs en sciences sociales, car l'Etat ne palpe plus rien de la volonté générale. D'accord, il faut tout repenser, le poids des questions écologiques oblige à tout repenser. Vive la recherche, vive l'enquête surtout, mais politiquement on fait comment , même si on note qu'à l'ère de l'anthropocène, l'opposition entre écologie et anti-écologie n'a plus beaucoup de sens et que la nature n'est plus une catégorie distincte des humains, eux-mêmes divisés en de multiples groupes en lutte les uns avec les autres. Une phrase étrange quand même : « Profitons-en, l'Europe a maintenant enfin cet avantage qu'elle n'a

plus non plus à croire obstinément qu'elle est la lumière du monde ou son éteignoir. Quand on a commis des crimes, c'est aussi une façon de continuer à se sentir au centre de l'affaire que de vouloir à toute force se les faire pardonner. Oui, dans la repentance, il y a une part d'excès, d'hubris. »

Dit du bien de Descola de façon insistante.

Platon voulait confier la société à ses gardiens ; Latour à ses enquêteurs. Sauvés ! On me permettra ce zeste d'obscurantisme, mais je me méfie de ceux qui sont supposés savoir. Latour est un croyant ; il croit en sa recherche. J'ai déjà dû écrire cela.

Il faudrait que je prenne le temps de réfléchir pourquoi un certain mouvement (?) me ramène à Müller. C'est via 1989, mais ça n'explique pas tout. Je ne vous dis toujours pas comment faire usage de cette œuvre aujourd'hui, sans autre forme de procès, ou sans faire un procès de l'époque. Mais il faut être paranoïaque pour ça. Je lis un texte de Jourdeuil sur la désaffection dont souffre Müller dans la nouvelle période : c'est de la faute à l'époque et au « culte de l'opinion » ? Il vaudrait la peine de se demander vraiment pourquoi l'on ne veut plus entendre parler de cette histoire qui fait la substance de son œuvre. À en croire le commentateur, le méchant marché nous détourne de notre propre intérêt, de nos intérêts réels pour nous faire oublier l'essentiel, etc., pour nous empêcher de voir notre propre histoire, les yeux dans les yeux. Et s'il n'arrive pas à monter *Germania 3* en France, c'est que l'époque complotait contre lui. Il n'y aurait pas d'explication plus simple et qui ne mobilise pas l'Histoire avec une grande hache ? toujours le même ressentiment ; la même pensée chez Müller était dénuée de ressentiment. Quant à la « piété vengeresse »... La piété m'aurait suffi.

Symptôme : *L'espace du théâtre allemand, à la mort de Heiner Müller, était mentalement fermé à la réception de Germania 3. De même, par extension, mais il est vrai sur un mode mineur, l'espace du théâtre français du fait de l'eupéanisation de la communication. La raison en est que l'opinion, dans les années 90, était comme prise de délire, était devenue le culte de l'opinion. Souvenez-vous, Bush le Père, auréolé de sa première Guerre du Golfe, nous promettait alors l'avènement d'un nouvel ordre mondial, et la réunification allemande promettait à la construction européenne un avenir radieux. Fin de l'histoire et apothéose de la postmodernité. Nous étions alors, nous les intellectuels, les artistes, invités à faire acte d'allégeance à ce "culte de l'opinion du moment", c'est-à-dire à placer notre faculté de penser sous la tutelle d'une opinion publique miraculeusement dotée d'une autorité analogue à celle de la religion. A la doxa des Grecs nos sociétés occidentales développées substituaient le culte de la doxa . La phrase de Mac Luhan, "medium is message", prenait une signification inattendue: c'est ici qu'il faut s'agenouiller, c'est ici qu'est le Veau d'or. L'oeuvre de Müller fut alors disqualifiée par ce culte de l'opinion. (CQFD)*

Le type même du raisonnement puissamment faux. Ou faussement puissant. Est-ce que la France et l'Allemagne étaient mentalement fermées à la réception de Müller à cause de la tyrannie de l'opinion ? Plutôt : l'Histoire était passée et les gens avaient envie de laisser les morts enterrer les morts. À quoi veut-on au juste nous rappeler ? Quant à dire que la chute du mur est un événement historique à forte composante médiatique, c'est renverser l'ordre des facteurs.

On peut être intelligent et un esprit faux. Et faut-il incriminer l'époque parce qu'elle ne vous donne pas la place et l'importance que vous croyez mériter ?

mardi 24 septembre 2013

*A son retour il écrit deux de ses pièces qui sont parmi les plus révélatrices de son séjour américain et de l'importance que celui-ci a eu sur sa vie: Vie de Gundling, et Hamlet Machine où il est ouvertement fait allusion au massacre perpétré par le groupe de Charles Manson dans la villa de Roman Polanski, où notamment fut tuée Sharon Tate, en 1967 à Los Angeles. Müller s'est intéressé au cas Manson [Charles Milles Manson a été reconnu coupable en 1971 du meurtre de Sharon Tate et de quatre de ses amis. Il n'a pas lui-même commis le crime, mais fut le meneur du groupe de personnes qui l'ont perpétré. Manson passa la plus grande partie de sa vie d'adulte en prison, dans la plupart des cas pour des vols de voiture et pour utilisation frauduleuse de cartes de crédit. Il fut également déclaré coupable de proxénétisme. Il fut finalement relâché en 1967. Manson partit alors dans la région de San Francisco en Californie et réunit un groupe de partisans, appelé «the Family» (la Famille). Le 9 août 1969, Charles «Tex» Watson, Patricia Krenwinkel et Susan Atkins, membres de «la Famille», pénétrèrent dans la maison de Sharon Tate, femme de Roman Polanski, alors enceinte, et la tuèrent, ainsi que quatre autres personnes (Abigail Folger, Jay Sebring, Wojciech Frykowski et Steven Parent). Une des adeptes, Linda Kasabian, qui était surveillée, obtint plus tard une immunité juridique pour avoir apporté des preuves contre le groupe.], et des allusions apparaissent dans ces deux pièces. La dernière phrase de Hamlet Machine: «Quand elle traversera vos chambres avec des*



*couteaux de bouchers, vous connaîtrez la vérité.» Cette phrase là, est l'une des citations de l'une des groupies de Manson lors du procès.*

*Le caractère singulier d'Heiner Müller par rapport aux autres écrivains de l'Est, c'est le fait qu'il soit allé aux Etats-Unis. C'est-à-dire qu'il est allé voir le capitalisme dans son lieu de plein épanouissement, dès le milieu des années 70. Il en est revenu avec un certain nombre d'impressions: on les retrouve dans Hamlet Machine. Cette pièce a nécessité, comme beaucoup d'autres de ses pièces, un long développement. Celle-ci fut d'abord commencée dès les années 60. Le projet de pièce a été bouleversé entre autre par ce séjour en Amérique. Il avait l'idée d'écrire une pièce qui reprendrait la structure et la thématique d'Hamlet.*

*Le second bouleversement c'est la version d'Hamlet de Shakespeare, qu'il doit faire pour le metteur en scène Benno Besson à la Volksbühne à Berlin, dès son retour des U.S.A. Il fait cette traduction en catastrophe, pris par le temps, ce qui créera des problèmes. Il traduit Hamlet, mais il a aussi son propre projet de recréation d'Hamlet, qui devait initialement s'appeler H.I.B.: Hamlet In (à) Budapest, qui est en référence au soulèvement de Budapest; soulèvement qui est à son tour mis en relation avec le soulèvement du personnage de Laërte dans la pièce du dramaturge élisabéthain. Simplement ces deux bouleversements (le voyage, et la traduction) rendent difficiles les possibilités de créer une pièce historique située à Budapest: le résultat c'est ce texte de neuf pages qui intègre à la fois son expérience américaine, et la traduction de la pièce de Shakespeare. Dès lors qu'il avait effectué une traduction allemande*

*d'Hamlet, il devenait pour ainsi dire absurde, ou "redondant", de ré-écrire intégralement la tragédie du Prince du Danemark.*

*Il a une façon tranchante de voir le texte par rapport à son époque : il y a chez lui des enjeux par rapport à l'Histoire. Il est l'un des auteurs les plus intenses sur cette question. Mais il y a aussi le geste tout à fait contraire qui consiste à faire une oeuvre d'une qualité formelle telle, qu'elle n'a plus besoin du substrat historique une fois qu'elle est achevée. Il annule totalement l'hypothèse de la lecture sociologique. Tout cela est détruit par l'autonomie, la force et la violence de son texte. Sa façon de saisir des enjeux économiques et politiques est menée au point de se cristalliser: ce n'est plus un discours politique extensif, mais un discours politique intensif.*

Une chose juste : la désaffection à l'égard de Müller parce qu'il était un prophète de malheur, alors que la fin de la guerre froide, la fin de la Seconde Guerre mondiale ou la fin de la Troisième Guerre mondiale, comme on voudra, s'est passée en douceur, relative. Mais, au fait, Müller était-il un prophète ? Dans son dos les ruines de l'Europe. Vraiment dans son dos ? *Angelus novus.*

Rien à voir : « les sciences créent de la philosophie ». (Bachelard)

mercredi 25 septembre 2013

L'expression d'homme précaire a plu à Banu ; dommage que *precarius* signifie qui s'obtient par la prière. Je préfère insister sur le côté incertain, sans assurance. Rien dans les mains, rien dans les poches. Est-ce possible ?

Michel Ange à François de Hollande : « on ne peint chez vous que pour tromper la vue ».

Malraux : « L'humanité a connu, de façon intermittente, des lieux magiques et pourtant familiers, dont le dernier est l'arène des corridas. » ( *L'Homme précaire...* p.63)

« Toute œuvre née pour un lieu d'irréel se métamorphose lorsque l'irréel du lieu a disparu. » (*ibid.* p. 64)

« Le théâtre, durant des siècles, a été ce lieu magique de la fiction. » (*ibid.* p.64)

« Les Goncourt notaient, il y a un peu plus d'un siècle : " Au dîner Magny, Berthelot prédit que dans cent ans de science, l'homme saura ce que c'est que l'atome, et pourra, à son gré, modérer, éteindre ou rallumer le soleil ; Claude Bernard, de son côté, annonce qu'avec cent ans de science physiologique, on pourra faire la loi organique, la création humaine." On croit lire un pastiche. » (*ibid.* p. 309)

« Alors on découvrit jusqu'à la stupéfaction (les guerres aidant...) que la science ne possède *aucune* valeur ordonnatrice. Le christianisme avait formé des chrétiens ; la science, qui n'en formait plus, ne formait nullement des athées. Capable d'élaborer seule la force nucléaire, de découvrir l'anesthésie, elle n'était pas capable d'élever seule un adolescent. » (*ibid.* p.310) Pourquoi l'exemple de l'anesthésie ?

« Nous avons changé d'avenir. » (*ibid.* p.311)

dimanche 29 septembre 2013 (La Roque)

Depuis deux jours je mets de l'ordre dans mes archives. Je m'attendais à pire. Après ça, il n'y a plus qu'à passer chez le notaire.

mardi 1er octobre 2013

La vraie rentrée. Retour de La Roque : jours passés à ranger des archives (vaguement pour l'Imec). En fait, pas si désagréable même si une vie (en l'occurrence la mienne), c'est vraiment peu de choses, quelques cartons.

Idée que Steve Jobs pourrait constituer un matériau pour un travail à venir (avec Jos). Continuité : d'une pomme l'autre (Turing). Cela pourrait se tenir dans un après Turing.

*« Ce talent particulier apparaît au grand public lors des discours de Steve Jobs aux Macworld Expos ou aux Worldwide Developers Conferences, où il présente l'actualité de son entreprise lors de ses keynotes, renommées pour l'occasion Stevenotes. Lors de ces grandes messes où il parcourt la scène en jeans, baskets, et vêtu d'un pull à col roulé de marque, le patron d'Apple sait captiver son auditoire, notamment en répétant à l'envi des mots récurrents tels que gorgeous, unbelievable, fantastic, hot, great, incredible, magical, wonderful, amazing, awesome, revolutionary, extraordinary, phenomenal, supercool, terrific, huge, tremendous, exciting, beautiful, remarquable, etc.<sup>41</sup>. Il sait aussi maintenir le suspense et ravir son public avec le fameux « One more thing » (« encore une petite chose ») qu'il prononce à la fin de ses présentations pour annoncer par surprise une autre nouveauté importante. »*

Emmanuelle Devos regarde des films quand elle apprend ses textes. Dans un autre ordre d'idées, le journal m'apprend aussi que Connes et deux autres ont écrit un *Théâtre quantique*, un texte qui mêle enquête scientifique et enquête policière avec pour décor le CERN.

Feynman disait que si l'on croyait comprendre la mécanique quantique, c'est que l'on ne la comprenait pas. Alors si l'on sait que l'on ne la comprend pas...

À une autre page deux neurobiologistes déclarent que si les biologistes ne peuvent appréhender la complexité du système nerveux, c'est parce qu'ils ne savent pas assez de mathématiques. « Il devient indispensable d'utiliser une formalisation physico-mathématique pour conceptualiser au-delà de deux paramètres. »

Pour rire enfin, ce titre : « Les juifs ultraorthodoxes ont leur smartphone casher ». Sans navigateur Internet.

mercredi 2 octobre 2013

Ma vie imaginaire (mon imaginaire artistique pour dire ça en se poussant du col) peuplée de personnages réels. Étrange malgré tout.

En regardant le Faust, *Un Faust*. Tout y est déjà : « je veux un enfant », la fécondation *in vitro*, etc. Il faudrait sous titrer en français (et en anglais et en allemand, pendant qu'on y est) tant le son est mauvais. Façon de réparer.

Refaire un Faust, toujours et encore. Pour le versant scientifique : le vieillissement et les *anti-aging projects*. Mourir et ne pas mourir, voilà la question. Elle m'intéresse au premier chef parce que je suis désormais en première ligne.

Il n'est plus temps d'inventer du neuf ; il faut refaire ? Ce n'est pas certain. Mais *Un Faust*, oui. *Un autre Faust*. Est-ce qu'il inclut le Turing qu'il faudrait reprendre (il y a une trilogie Turing) en comprenant mieux la question des morphogènes (le Turing biologiste) et en

allant voir ce qu'il a écrit sur le mode romanesque. Turing qui se lance dans la fiction, modèle Forster ?

Ce qui m'est venu comme idée, hier. L'envers de *Turing-Material*, c'est la bouffonnerie tragique Steve Jobs. Des mathématiques au marketing.

Que faire avec *Hamlet-Machine* ? On le saura bientôt. L'appréhender dans le contexte 1989. Une expression de Brecht : survivre de manière périmée.

jeudi 3 octobre 2013

D'un côté l'échec de Turing de l'autre la *success story* de Jobs. Succès gâché par la maladie. Toujours le corps qui donne à l'esprit de quoi s'occuper. Renversement violent.

La procuration : j'entends parler à la radio quelqu'un parlant de Diderot avec passion et probablement compétence. Peut-on vivre et penser en commentant la vie et la pensée d'un autre, fût-il un génie ? La tragédie du spécialiste. Une tragédie pour les autres. Le spécialiste semble en général content de lui et de sa vie. Pas de précarité. Pourquoi j'ai été incapable de devenir un spécialiste.

*spécialiste : 7 synonymes.*

*Synonymes coutumier, expert, habitué, historien, professionnel, savant, technicien.*

Liste étrange.

"Connaisseur: Spécialiste qui sait tout à propos d'une chose et rien à propos de tout le reste." (Ambrose Bierce)

"Je n'aime pas les spécialistes. Pour moi, se spécialiser, c'est rétrécir d'autant son univers." (Claude Debussy *Monsieur Croche, antidilettante*)

Mais ne pas être un spécialiste exposerait au dilettantisme ?

—on ne peut opposer au spécialiste que l'œuvre, une œuvre.

—c'est assez prétentieux.

vendredi 4 octobre 2013

"Si vous voulez vraiment que je vous dise, alors sûrement la première chose que vous allez demander c'est où je suis né, et à quoi ça a ressemblé, ma saloperie d'enfance, et ce que faisaient mes parents avant de m'avoir, et toutes ces conneries à la David Copperfield, mais j'ai pas envie de raconter tout ça et tout."

J.D. Salinger, *L'Attrape-cœurs*.

Thomas B : « Il faudrait que je m'installe dans une ville, mais je ne peux pas me le permettre pour des raisons de santé, parce qu'à la ville, je crèverais tout simplement. En soi je ne suis pas du tout campagnard. La nature ne m'intéresse absolument pas, ni les plantes ni les oiseaux, parce que je ne les distingue pas les uns des autres et ne sais toujours pas à quoi ressemble un merle. Mais ce que je sais parfaitement, c'est qu'avec mes bronches, il m'est impossible de vivre longtemps en ville. Je ne vais maintenant plus quitter ma ferme, même en hiver, parce que quand je suis à la ville, c'est à moitié du suicide. Il n'y a que ces deux possibilités : ou bien on est en ville, et il y a des choses intéressantes, mais c'est ma ruine, ou bien on a quelqu'un mais à la longue il vous tape sur les nerfs. Alors on ne trouvera jamais la solution. »

*Perturbation*, hier soir. Les vieilles dames derrière moi qui ont tenu les cinq heures trouvaient ça "très spécial". C'est long et pas ennuyeux, pourquoi ? Tirer sur le temps.

Pourquoi le domaine du Prince s'appelle-t-il Saurau? Lien avec Palais Saurau ?

Henri David Thoreau qui a construit cette cabane à côté de l'étang de Walden ; Thomas Bernhard qui a rénové trois énormes fermes ; Wittgenstein qui a fait les plans de la maison de sa sœur et s'est fait construire une maison en bois sur une falaise, en Norvège. Il y a le richissime William Beckford, l'auteur de *Vathek*, qui a entrepris de raser et de reconstruire l'immense propriété de Fonthill. Les travaux ont duré plusieurs années. J'en ai découvert d'autres, par hasard, John Burroughs, *Grey Owl*. L'écrivain a un lien avec le bâtisseur, l'écriture avec la rénovation ou la construction d'un espace à habiter, on l'a souvent souligné. Hugo par exemple, dans *Notre-Dame-de-Paris*, explore cette comparaison entre la cathédrale et le livre, et tout de suite on pense à Proust. (Christine Brusson, *La maison en chantier*)

5:21 pm (17h20) : nous n'irons pas à Nice.

samedi 5 octobre 2013

*Allemagne année 90 Neuf Zéro*

Le retour de Lemmy Caution nous oblige à penser le film par rapport à *Alphaville*.

Lemmy wanders around the newly reunified Germany, asking the people he encounters, "Which way is the West?"



The film's use of quotation is also in marked contrast to that of Alphaville. For example, when Lemmy first arrives in Berlin, he says, "Once I was across the frontier, the shadows came to greet me." This is an allusion to a similar scene in *Nosferatu* where Hutter, the film's Jonathan Harker figure/protagonist, crosses a bridge that will take him to the castle of the vampire Count Orlok. The corresponding inter-title in *Nosferatu* reads "When he reached the other side of the bridge, the phantoms came to greet him."

Rappel : L'écrivain allemand, Freiligrath, ami intime de Karl Marx, disait "L'Allemagne est Hamlet, ne sachant jamais quelle décision prendre et à cause de cela prenant toujours les mauvaises."

dimanche 6 octobre 2013

Le visage de l'auteur (BB dans le *Journal d'Amérique* [sic] p.254). Voir Müller.

D'avoir rangé des papiers (archives et autres cartons) m'a presque, sur le mode de la nostalgie, rendu le goût du théâtre. Je parle du bâtiment, de l'espèce de maison que c'était pour moi.

lundi 7 octobre 2013

Encore une facétie de Heidegger quand il parle, avec son mépris habituel, de la « détresse de l'absence de détresse ».

Heiner Müller, le retour. Assez inattendu. Est-ce d'avoir rangé mes archives ou la perspective de la classe à l'Érac ?

Le passé qui se met à remuer : je passe mes journées à lire Heiner Müller et Chéreau meurt aujourd'hui.

mardi 8 octobre 2013

À propos de mort, je reçois d'Audiens qui se préoccupe avec soin (presque un pléonasme) de mes vieux jours, le message suivant :  
« Audiens est heureux de vous inviter à la 11<sup>e</sup> édition de son colloque annuel Les Chemins du deuil, un rendez-vous désormais majeur sur un sujet qui nous concerne tous, bien que trop souvent occulté dans nos sociétés modernes. »

L'usage de la technologie au théâtre : doit être lié à l'objet du spectacle, à ce qui est son problème.

Problématique müllérienne : est-ce qu'*Hamlet-Machine* est assez spacieux pour que l'on puisse y introduire de nouvelles expériences ?

Chéreau : concentré et intense, tendu, même. Au service de la psychologie (de l'acteur) et de l'histoire à raconter. Aucune affinité. Il emporte avec lui la génération dans la tombe.

J'avais oublié que *Mauser* avait été joué par des condamnés à mort. En Argentine.

samedi 12 octobre 2013

En quoi Steve Jobs peut-il être un matériau ? Même si nous projetons de faire une farce, ce ne va pas être une marrade à faire.

Des questions que je ne me suis jamais posées, comme celle du drame.

Que voudrait dire aujourd'hui l'intrusion de l'actualité dans le mythe ? aujourd'hui on revisite les chefs-d'œuvre. Musée. Au mieux on en offre une vision déjantée ; au pire on fait scandale. Ou le contraire.

La question du commentaire : mieux vaudrait se passer du commentaire (c'est-à-dire de l'intrusion de l'actualité dans la fable, le contraire du tragique).

dimanche 13 octobre 2013

Quand, à la fin des années 90, il me semble, *Guerre sans bataille* fut traduit en France, je ne fis que feuilleter le livre, m'étant éloigné de Müller, n'étant plus concerné par lui et son œuvre. À la fois pour des raisons biographiques et pour d'autres plus historiques ou politiques. Nous avons changé d'époque, nous n'étions même plus entre deux époques comme entre 89 et 91. Je n'avais fait que repérer les nombreuses fautes d'orthographe et... d'impression. Et *L'Empire des signes* traduit par *Le Royaume des signes*. Un livre de sagouins.

Mais la vie politique et littéraire en RDA, quel bocal, quel petit théâtre ! Que de souffrances, d'humiliations, de vexations, combien de vies gâchées pour pas grand-chose. Eisler disant à Müller qu'il avait de la chance de vivre dans un État qui prenait la littérature si au sérieux.

Pas très aimable avec nous, HM. L'ironie française, si je comprends bien, rend ses textes un peu trop légers ; quant à *La Route des chars*, nous aurions considéré le matériau comme exclusivement prussien. « Ils lisaient ça comme une histoire prussienne ». Pas un mot sur *De l'Allemagne* » ni sur *Paysage sous surveillance*.

HM : habiter nulle part ou être indifférent au lieu (une table, un lit juste pour être *on duty, im Dienst*), c'est une façon aussi d'habiter en poète ?

HM préfère se souvenir de Stalingrad que d'Auschwitz.

Pas terminé le livre sur les drones. Quand la guerre n'est plus un duel. Rapport à Carl Schmitt. Avec la Révolution apparaît l'image de l'ennemi total.

lundi 14 octobre 2013

Voir *Ophelia* de Chabrol (1963).

*Yvan, jeune homme, vient de perdre son père. Claudia, sa mère, épouse alors en secondes noces Adrien, le frère de son mari. Celui-ci vient s'installer dans le domaine familial. Yvan, troublé par la mort de son père, ne parvient pas à admettre ce mariage. Il se perd un peu dans un monde imaginaire qui le porte à croire que sa mère et son oncle Adrien sont à l'origine de la mort de son père. L'oncle Adrien, accusé par Yvan, décline subitement et est emporté par la mort. Hélas pour Yvan qui apprend qu'Adrien était son vrai père...*

Chabrol prononce Hamlet.

mercredi 16 octobre 2013

Hier à la Colline. J'explique d'abord à Juillard mes projets, - c'est déjà humiliant quand on ne vous demande rien. Un vrai triptyque. Un spectacle épique *Out of join*, mon projet sur 1789. J'ai fait un rêve, ma pierre tombale et tout le tremblement. Un spectacle tragique [faust3@mourir-nepasmourir.com](mailto:faust3@mourir-nepasmourir.com), la suite d'*Ex vivo/In vitro* avec Alain et un spectacle comique, celui sur Steve Jobs, une farce, avec Jos Houben. Juillard me demande quelle est la part autobiogra-

phique dans le projet 1789. Je réponds qu'il y en a certainement une ; ça ne coûte rien. Survient Stéphane retour de Milan, l'air épuisé (l'opéra fatigue) qui coupe court à la rêverie puisque de toute façon il n'y a plus de place dans la saison 14-15. Celle de 15-16 est déjà bien entamée, et il faut qu'il soit renouvelé à la tête du théâtre. Fin de l'entretien. Ensuite je vais chez le dentiste. La dentiste.

Ressac. Une habitude. Le plaisir masochiste d'échouer. Tentation de tout laisser tomber et de se foutre une balle dans la tempe.

Je relis *Hamlet* et rêve à mon *Out of join* (ou *Out of Join* ?)

Ceux qui m'aiment prendront le métro. Ou le taxi. Ou leur voiture de fonction. La radio m'apprend que tous les grands noms du théâtre et du cinéma étaient aux obsèques de Chéreau. Cercueil applaudi sur son passage. Ça, c'est toujours émouvant. Je me souviens de la standing ovation au crématorium du Père Lachaise devant le cercueil d'Alain Ménil avant la bascule dans la fournaise.

Une certaine impatience à commencer le travail sur HM à Marseille. Est-ce à cause du désœuvrement qui est désormais mon lot ?

J'ai été déçu par ma lecture (ou relecture, apparemment des traits au crayon attestent d'une ancienne lecture oubliée) de l'*Hamlet* de Pavel Florenski (puisque qu'*Hamlet* est une tragédie, le héros ne peut pas être sans volonté...). J'aime la citation de Benjamin que le préfacier met en exergue : « Les œuvres apparemment "durables" ne font que sillonner le présent d'un éclair. *Hamlet* possède l'une des vitesses les plus grandes, et il est extrêmement difficile à saisir. »

C'est un lieu commun que de citer la phrase d'Hamlet sur le temps hors de ses gonds. On oublie souvent ce qui suit, à savoir que ce qui accable Hamlet, c'est de se sentir obligé de rejoindre le temps. Pourquoi est-ce sa mission ? Et une mission impossible.

jeudi 17 octobre 2013

L'homme des 24 heures de Bachelard.

« Et ce n'est pas dans l'universel, dans l'excès, qu'il nous faut la [la totalité] chercher, mais puisque l'art s'exprime toujours tout entier dans chaque œuvre singulière, la science elle aussi devrait se montrer tout entière dans chacun de ses objets particuliers. » (Goethe, *Notes pour l'histoire de la Théorie des Couleurs*)

Hamlet, « impregnant of his cause ». Je devrais comprendre ça, moi.  
« Insoucieux de ma cause », traduit Bonnefoy.

vendredi 18 octobre 2013

Peut-être un peu tard pour se mettre au travail.

La question de l'histoire. Ce qui s'entend mal aujourd'hui c'est le processus d'historisation de la fable (intrusion de l'actualité dans le jeu/fable) à la Carl Schmitt auquel souscrit pleinement Müller.

L'état de simple créature. Renoncement à tout état de grâce quelle qu'elle soit.

Nous étions nés dans la paix (quelqu'un né en 1972) et voilà le démenti de la guerre de Bosnie. C'est aussi la conversation avec David Tuillon à midi qui me rappelle l'évidence, qu'un des premiers événements de l'après 1989, de ce nouveau monde, c'est la guerre de Yougoslavie. C'est-à-dire la guerre en Europe.

samedi 19 octobre 2013

Les raisons qu'on avance pour ne pas se supprimer. La peur du trépas (violence, souffrance), le vertige de la disparition à jamais, vertige du néant. Hamlet pense qu'on supporte les misères de ce monde par peur de pires misères non pas dans l'autre monde, mais simplement après. Est-ce vraiment la peur de l'enfer ? La damnation du suicidé ? Hamlet est sans doute chrétien mais il n'y pense pas beaucoup. C'est déterminant parce qu'on comprend que le spectre est au purgatoire ; qu'Hamlet ne veut pas ou ne peut pas tuer Claudius quand celui-ci est en prières ; enfin Hamlet comprend à voir l'enterrement « restreint » d'Ophélie qu'elle s'est suicidée, mais je ne suis pas certain que ce soit la crainte de l'enfer qui l'arrête. Donner la mort comme se la donner est une entreprise difficile.

mercredi 23 octobre 2013

Hier entrevue avec José-Manuel au 104. En route, comme un jeune, vers une résidence d'essai. Faire un spectacle de music-hall. Partir avec le comédien à nu et non du dispositif. Voir ce que nous faisons du matériau.

samedi 26 octobre 2013

Discussion jeudi soir avec Thierry [Coduys] sur *Citizen Jobs*. Spectacle pour un comédien avec magie, mais il faudrait aussi inventer une application pour smartphone.

Dario Fo et Franca Rame ont écrit un monologue intitulé *Moi, Ulrike, Je crie*.

30 novembre 1989 : assassinat de Alfred Herrhausen, président de la Deutsche Bank.

« Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui »  
(La Rochefoucauld)

"Hanns Eisler, né le 6 juillet 1898 à Leipzig, mort le 6 septembre 1962 à Berlin-Est, est un théoricien musical et compositeur autrichien. Il est notamment connu pour être l'auteur de la musique de l'hymne national de l'ancienne République démocratique allemande, *Auferstanden aus Ruinen*." Voilà comment on se souvient d'un artiste.

dimanche 27 octobre 2013

*An den kleinen Radioapparat*- Bertolt Brecht/ Hanns Eisler

mardi 29 octobre 2013

Godard explique : « J'ai fait plutôt des films, comme deux ou trois musiciens de jazz : on se donne un thème, on joue et puis ça s'organise. »

mercredi 30 octobre 2013

La police chinoise recherchait huit suspects originaires de la région musulmane du Xinjiang après qu'une voiture a foncé sur la foule place Tiananmen, faisant cinq morts et trente-huit blessés lundi.



Lundi place Tiananmen, un véhicule de type 4x4 a percuté des touristes et policiers devant l'entrée de la Cité interdite, avant de prendre feu sous le portrait de Mao TsÉ-toung. Le conducteur et les deux occupants du véhicule sont morts, ainsi que deux touristes, une Philippine et un Chinois du Guangdong, selon la police.

*Ostermeier, Hamlet en Palestine : "Que l'affaire ne soit pas élucidée arrange les autorités palestiniennes et israéliennes. Mais il ne faut pas lâcher, et demander que l'enquête soit poursuivie. Nous n'oublions pas que Juliano Mer Khamis a été assassiné."*

lundi 4 novembre 2013

Retour à Paris après ces dix jours en Enfer (mais pas infernaux). Evocation des ombres spectres. Difficile ; tout a basculé dans le néant. Il n'y a sans doute pas à renouer, rien à renouer. Du pur passé.

mardi 5 novembre 2013

Revitaliser les territoires, qu'ils disent à la radio, en faisant appel aux acteurs locaux. Le secteur de la chaussure. Ça va mal.

Branches mortes, bois mort. J'avais le sentiment d'encombrer les jeunes apprentis avec une histoire qui ne les concernait plus et qui ne pouvait les intéresser... Le communisme ne hante plus l'Europe. La seule préoccupation : jouer. Comme pour se distraire.

jeudi 7 novembre 2013

Mardi soir, dîner avec les deux de « buzzing lights » pour discuter de l'application qui pourrait aller avec le spectacle *Citizen J*. Dérouter

l'utilisateur. Mais que serait le détournement artistique d'une application ? Et qu'en seraient le contenu et la dramaturgie si toutefois une dramaturgie est possible ?

*HM Année Huit Neuf.* Le côté « album de famille » de cette visite dans le monde des ombres. Je comprends mieux les textes qu'il y a 20 ans. Et il y a des surprises : la dimension autocritique dans « Télévision » et « Autocritique 2 » : pourtant je les avais traduits. Müller se voyait-il vraiment à 20 ans comme détenteur d'une vérité ?

Retour en arrière. Une confirmation aussi à l'appui du projet *Out of Join 1989*.

Impuissance de la pensée de l'histoire.

dimanche 10 novembre 2013

Tauromachie : le projet *Citizen J*, c'est vraiment aller chez l'autre, sinon l'ennemi. Pas l'humanité telle que je l'apprécie. L'idée même de réussite. L'argent, le profit, l'entreprise.

Je suis obligé de mettre en cause ma sécession.

Sur l'éthique. Au moment d'*Ex vivo/ In vitro*, avais-je lu Corinne Pelluchon ? Comment suis-je tombé sur elle ?

Y a-t-il quelque Theaterwissenschaftler qui ait percé l'énigme de la référence à Cummings, *The Enormous Room* et dans la séquence sur l'Europe de la femme (Ophélie). L'Europe comme vaste chambrée, comme une prison. La chambrée, comme figure de la prison. La Danemark est une prison. Le souvenir d'une lecture qui revient au mo-

ment de l'écriture ? Des images qui passent. Le livre de Cummings comme galerie de portraits.

Demain bavasserie au TNB et à huis-clos entre metteurs en scène (comment se fait-il que Le Pillouër considère que j'en suis un ?), avec au menu :

-l'art et l'éducation commune du jugement critique vont-ils succomber à la distraction ?

-l'engagement politique des artistes peut-il contribuer à réduire la montée des populismes et les tensions sociales ?

-l'Europe est-elle encore une préoccupation des artistes ?

-quelles sont les utopies d'aujourd'hui ?

Sauvés, comme dirait l'autre.

L'ennui, c'est que je ne me pose aucune de ces questions. Sens de « et » dans l'art et l'éducation commune du jugement critique ? Le divertissement . Ce serait peut-être là le thème qui me concerne le plus.

lundi 11 novembre 2013

Porté pâle à Rennes. Un soulagement. D'abord je ne vois pas pourquoi l'autre me convoquerait selon ses caprices, alors qu'il ne m'a toujours pas dit s'il était intéressé ou non par *Ex vivo/In vitro*. Et c'est un peu tard. Cela sent trop sa manipulation. Et pas envie de broyer de la langue de bois tout une journée. « Il y a la culture qui est de la règle, il y a l'exception qui est l'art. »

Écrire que par la présente, je n'appartiens plus au théâtre. Au sien.

mardi 12 novembre 2013

Satisfait d'avoir coupé (de m'être dispensé) du bavardage rennais. Ce genre de discours est toujours un alibi pour ceux qui ont le pouvoir dans l'institution. Pour se pousser du col : se poser la question de savoir si notre théâtre arrêtera la montée des populismes est déjà extravagant. L'art de se donner bonne conscience.

Une démarche privée au cœur du théâtre public. Je ne suis pas un homme de pouvoir. Ce serait de l'hybris que de croire que mes petits spectacles aient/ont la moindre importance sociale. Fonction sociale du théâtre, c'est loin tout ça. Évidemment je peux comprendre que la part du public, part déjà cultivée et qui a déjà répondu à toutes les questions que feignent de se poser ces messieurs-dames de l'institution, que donc la part du public du théâtre du même nom qui vient voir mes spectacles peut y trouver son compte, mais quel compte ? Un peu de poésie ? Un peu d'intelligence ? Non, puisque, ma tutelle l'a dit, je rends les gens idiots, plus idiots en sortant qu'en entrant. Ils sont doués.

Quelqu'un à qui l'Etat a confié une boutique et qui doit la faire tourner ne peut pas esquiver la question politique (ou le discours sur elle). Je ne me vois pas élaborer un projet qui tenterait de répondre aux questions posées supra. Singularité : est-ce que je sais d'où viennent les spectacles ? J'ai déjà suffisamment et vainement écrit là-dessus.

*Citizen J* : est-ce que Jobs est un matériau (une bonne idée, pour le moment, c'est tout) ? Et il faudra bien un jour que je me demande ce que j'entends par matériau. Et pour quelle écriture, quelle drama-

turgie ? Quand Müller parle de matériau, je crois comprendre. Le matériau est toujours lié à la situation historique ou sociale (politique). Après c'est une question de technique (littéraire, d'écriture). La question de la technique comme Brecht en parle. Moi, je n'ai pas de technique d'écriture, pas un bon niveau d'écriture. Pour « écrire », je compte sur le dispositif (scénographie, musique, image, son) et sur les comédiens, bien sûr. Je parviens à manœuvrer tout ça. Un point c'est tout.

*Citizen J* : un dépaysement. Voilà encore quelqu'un et plus que jamais à qui je ne peux m'identifier. L'autre dans toute sa splendeur. Mes autres figurines (différent de la galerie de personnages comme chez Brecht, toutes choses égales d'ailleurs). Ce qui est intéressant, c'est la conjonction de la contre-culture et de l'électronique, de la sagesse orientale et du business.

Qu'on puisse accoler les mots sagesse et affaires, c'est déjà très gros pour moi. Il faut se confronter à ça. Paris n'est pas la Silicon Valley. Mais il y a un arc dessiné de Thoreau à Jobs.

jeudi 14 novembre 2013

"The 60s were a leap in human consciousness. Mahatma Gandhi, Malcolm X, Martin Luther King, Che Guevara, Mother Teresa, they led a revolution of conscience. The Beatles, The Doors, Jimi Hendrix created revolution and evolution themes. The music was like Dalí, with many colors and revolutionary ways. The youth of today must go there to find themselves."(Carlos Santana)

Le CNRS organise un colloque sur le thème « Que reste-t-il à découvrir ? ». Si on le savait ! Drôle de question. Dans *Le Monde*, c'est Philippe [Descola] qui s'y colle. « La découverte prend, à la Renais-

sance, une dimension extraordinaire par l'exploration géographique, par l'idée qu'on va connaître le reste du monde pour essayer d'en acquérir les richesses. La découverte, c'est aussi cela : essayer de voir, dans les choses pas encore connues, ce qui peut servir. »

Imaginer des expériences qu'on va ensuite réaliser en créant des dispositifs spécifiques, comme la pompe à air de Boyle, dit Philippe. Il y a aussi la projection dans le futur, parce que « l'on considère que le présent est le produit des activités du passé et qu'il est perfectible. » D'où vient l'idée que le nouveau est positif ?

Rassurant : nous ne connaissons que moins de 5% de ce qui nous entoure. « Ces 5% représentent la matière dite "ordinaire", celle dont est fait le papier de ce journal ou l'écran qui permet d'afficher cet article » (David Larousserie). Où il faut chercher, du côté de la matière noire et de l'énergie noire.

vendredi 15 novembre 2013

Se la couler douce.

dimanche 17 novembre 2013

J'ai fait le *serial* spectateur depuis trois jours, mal récompensé. Un *Cosmos* au Sylvia Monfort, quasi amateur, d'une naïveté ! et sans acteurs. Puis *L'Avare* par les Bataves. Là un acteur exceptionnel. Mais quel est le propos (la proposition) au-delà de cette performance ?

Mais le pire était devant nous, le lendemain : *Pantagruel* à l'Athénée. Patronage.

lundi 18 novembre 2013

Mettre la *Bhagavad-Gita* dans le coup.

mardi 19 novembre 2013

Barrault parlant de son *Rabelais* (dont je me souviens encore) : il fallait faire tout Rabelais, pas Gargantua ou Pantagruel, ce qui aurait seulement donné une belle potiche à mettre sur la cheminée. La recherche d'un point de vue chez Barrault, une mise en perspective. Le contraire de la chose consternante vue samedi. Est-ce le public qui s'est délabré ?

By leading the customer, Jobs felt he could bring much improved change to the world around him. It is an individualistic, creative urge more than a collaborative one in that sense, even as he worked collectively within Apple to bring these often-revolutionary products to market. We can see here the 60s creative impulse and values at work. It is also a power of individuality, self-empowerment, and personal aspiration that expresses in the thought of Thoreau to the Bhagavad Gita (You become what you believe you can become.)

About Bill Gates

"I wish him the best, I really do. I just think he and Microsoft are a bit narrow. He'd be a broader guy if he had dropped acid once or gone off to an ashram when he was younger." [WSJ Blog, Aug 28, 2011, Steve Jobs best quotes].

vendredi 22 novembre 2013

Un mail pomme pomme pomme :

Cher José-Manuel,

J'avance sur notre projet; ce ne serait peut-être pas mal de faire un point à nouveau.





Il y a assurément un rapport (colloque d'hier) entre l'improvisation et le fait que les textes qui en procèdent ne sont que des fusils à un coup et que personne ne peut en faire usage après nous. De l'improvisation solide, solidifiée.

Les 800 et quelques pages de la biographie de Steve Jobs m'ont lessivé. 800 pages passées à l'étranger. Ou chez les Barbares. Avant de prendre le métro, je sors, pour me remettre les *Mémoires d'outre-tombe* ; pour me refaire, plutôt. Comme on dit d'un aliment qu'il vous permet de vous refaire. Après l'anémie Jobs. On comprend la nécessité du vide garanti par la spiritualité orientale.

lundi 25 novembre 2013

Si j'avais été un pianiste (même placement amateur), je crois que je finirais ma vie à déchiffrer des partitions. Et le soir, je relirais les classiques. Est-ce pourquoi je me suis attaqué hier aux *Mémoires d'outre-tombe*, allez savoir ? Pour un bain de langue française. Ou de littérature. Les deux, c'est tout un pour moi.

Je lis dans *Nature* un papier de Philip Ball sur Huxley et *Brave New World*. Les masses stupéfaites. Ou stupéfiées. Moi-même, je suis pas mal stupéfié par la technique. L'auteur de l'article me renvoie au livre d'Haldane *Daedalus, or Science and the Future* ( 1924) que je n'ai toujours pas lu. Question, entre autres, de l'ectogenèse pour améliorer l'espèce. Russell : « I am compelled to fear that science will be used to promote the power of dominant groups, rather than to make them happy. » En face, Wells et son roman *Men like Gods* (« A writer of the standing of Aldous Huxley has no right to betray the future as he did in that book. »)

Il serait intéressant de jeter un œil sur la série d'essais *To-day and To-morrow* publiés par Kegan Paul entre 1923 et 1931 et dont *Daedalus* est le premier volume. Huxley, le renversement de l'optimisme au pressentiment du néfaste.

Une sexualité purement récréative. Pas mal. Est-ce que cela rend l'amour obsolète ? Et la famille obscène ? La question que pose le livre de Huxley est celle de l'existence d'un lecteur de Shakespeare dans ce brave monde-là. Il fait quoi à la fin ? Il se suicide ?

Spectre de la production de masse d'êtres humains. Fait une apparition au moment de la « naissance » de Louise Brown en 1978. Leon Kass criait à la déshumanisation.

mercredi 27 novembre 2013

Roman : le suicide par crainte de devenir criminel. (Weininger)

Le "contact" de la School of Creative Media, City University of Hong Kong s'appelle Jane Prophet.

samedi 30 novembre 2013

Morceau de bravoure solipsiste (c'est le moins) : spectacle d'Angela Liddel. Pénible. Pauvre Peter Pan. Se faire engueuler toute une soirée par une adolescente malade montée en graine pour se transformer en vieille performeuse (pseudo rockeuse pour pères et mères de l'Odéon), c'est un sale moment. N'est pas Artaud qui veut. Déjà si elle faisait jouer son « personnage » par une comédienne, ce serait le commencement du théâtre. Et l'indigence du texte apparaît. Dans le genre « Famille, je vous hais », on a fait mieux. État pathologique du public. Misère du théâtre. Et surtout pas d'outrage au public (pourtant la provocation était au rendez-vous au début du

spectacle avec la longue masturbation, une réponse à la souffrance qu'AL affectionne), une grande réconciliation aux saluts, embrassons-nous Folleville. Familles, vous pouvez rentrer chez vous tranquilles. L'adolescente difficile est une performeuse responsable et professionnelle. Une jolie chose un peu à la fin sur son île (celle de Peter Pan mais aussi celle d'Utoya ) quand elle s'identifie à l'assassin et découpe les chairs avec délice.

En relisant le *Journal de 2010*, je m'aperçois que Flaubert, à propos de *Louis Lambert* a l'expression juste et que je cherchais pour parler de *Walden* : « cela s'est cramponné à moi par mille hameçons ». Ça vaudrait peut-être le coup de relire *Louis Lambert*. Quand la pensée tue le penseur.

dimanche 1er décembre 2013

« Des vacances me donneront plus de forces à consacrer à ma vie de névrosé. » (Bellow, *Herzog* p. 29)

vendredi 6 décembre 2013

Les Américains et l'expression « change the world ». Mandela a changé le monde. Comme le maire de NY qui a banni la cigarette de sa ville (cf. supra).

lundi 9 décembre 2013

Retour de Venise et du College Musica de la Biennale. Un voyage qui, jusqu'à plus ample informé, ne couvre pas sa fatigue. Hier parcours du touriste dans la ville ; grande vacance. À la Punta della Dogana (« Prima Materia »), toujours rien à voir pour moi, pas de matière à penser, sentir. Je ne dois pas être de mon temps, *mon*

temps ? Chez Peggy, les avant-gardes françaises et la fin du XIXe siècle (j'ai oublié le titre exact). Jusqu'à satiété, mais on se sent (je me sens) chez moi. Pas comme chez Rudolf Stingel qui a moqueté tout Palazzo Grassi, au motif qu'il faut réfléchir au fait qu'on voit toujours des œuvres à deux dimensions (les tableaux) dans un espace à trois dimensions (la salle du musée). Donc ledit musée est recouvert d'une espèce de tapis d'Orient (de mosquée ?). C'est évidemment la troisième dimension qui gagne. Quelques œuvres qui pourraient se suffire si on aime ça et qui n'ont pas besoin d'aller s'exposer chez Saint Maclou.

*To record electrical impulses from thousands, or even millions of neurons at once* ( des neurobiologistes interrogés par la Kavli Foundation sur leur vision de l'avenir)

mercredi 11 décembre 2013

« Il vaut mieux rester son maître », dit à la radio une espèce d'ermite qui vit dans la forêt.

[www.nature.com/neuroscience2013](http://www.nature.com/neuroscience2013). Comprendre et démonter des projets comme ceux de l'Europe ou d'Obama qui pas d'autre ambition que de connaître le cerveau et de le modéliser. Est-ce que cela pourrait faire théâtre ? je n'en sais rien. La question ne se pose même pas puisque je n'aurai plus souvent l'occasion d'en faire. Mais il y a quelque chose de faustien dans cette ambition (hybris). En face, il faudrait mettre quelque chose d'oriental. Faire un peu l'Éveillé.

La mort : retour à la case départ, pour dire ça de manière familière.  
Le point de départ : sauf qu'on ne repart pas. Trouver le repos. Je  
l'avais déjà pas trouvé de mon vivant.

Florence Thomas propose d'ajouter quelques mots dans le programme pour raconter l'histoire de *Re : Walden* :

*« D'une aventure qui dure depuis quatre ans, est né Re : Walden. Cette entreprise a entraîné, fédéré et confronté les différentes démarches de metteur en scène, acteurs, musicien, vidéaste, numérique qui transposent leurs pratiques dans des lieux ou dans des formes originales, avant de revenir sur le plateau de théâtre.*

*Commencée en 2009, sur une proposition de l'Experimental Media and Performing Arts Center (EMPAC), à Troy, NY, USA, l'histoire de Re : Walden a connu plusieurs épisodes :*

*juin 2010 et février-mars 2013, une exposition/installation/performances au Fresnoy – Studio National des Arts contemporains »*

*juin 2011 esquisse d'un spectacle de théâtre présenté au Festival Open au Théâtre Paris-Villette*

*mars 2012, une performance musicale (Empac)*

*juillet 2013, le spectacle de théâtre est achevé et créé à la Chartreuse lors du festival d'Avignon.*

Il faut que j'arrange un peu, paraît-il.

jeudi 12 décembre 2013

Une expression : la chance lui sourit. J'aurais aimé que la chance me sourie. Sourît. Trop tard. La chance ne m'a pas vraiment souri mais aussi la malchance m'a laissé tranquille.

*« D'une aventure qui dure depuis quatre ans, est né Re :Walden. Cette entreprise a entraîné, fédéré et confronté les différentes démarches de metteur en scène, acteurs, musicien, vidéaste, numérique qui transposent leurs pratiques dans des lieux ou dans des formes originales, avant de revenir sur le plateau de théâtre.*

*Commencée en 2009, sur une proposition de l'Experimental Media and Performing Arts Center (EMPAC), à Troy, NY, USA, l'histoire de Re : Walden a connu plusieurs épisodes :*

*juin 2010 et février-mars 2013, une exposition/installation/performances au Fresnoy – Studio National des Arts contemporains »*

*juin 2011 esquisse d'un spectacle de théâtre présenté au Festival Open au Théâtre Paris-Villette*

*mars 2012, une performance musicale (Empac)*

*juillet 2013, le spectacle de théâtre est achevé et créé à la Chartreuse lors du festival d'Avignon.*

Lancée il y a maintenant cinq ans grâce à l'Experimental Media and Performing Arts Center (EMPAC), à Troy, NY, USA, l'aventure *Re : Walden* a entraîné, fédéré et confronté les différentes démarches de metteur en scène, acteurs, musicien, vidéaste, numérique qui en ont donné différentes déclinaisons suivant les lieux avant de revenir sur le plateau de théâtre. Ainsi en 2012 la version performance fut donnée à l'Empac, tandis que Le Fresnoy-Studio national des arts contemporains, après une préfiguration à l'exposition Panorama de 2010, présentait en février et mars 2013 l'exposition-installation *Walden Memories*. Le spectacle de théâtre *Re : Walden* soutenu dès 2010 par le Théâtre Paris Villette qui présenta une esquisse dans le cadre du Festival Open (juin 2011). Menacé par la fermeture brutale de ce théâtre, *Re : Walden* fut sauvé par le Festival d'Avignon et la

Colline-théâtre national qui en permirent l'achèvement et la création.

vendredi 13 décembre 2013

Jouir du simple fait d'exister (une victoire sur le néant, vous aurez beau dire), jouir des sons et des couleurs, se rassasier des odeurs et des saveurs.

« Les choses naissent du sans-forme et s'achèvent là où il n'y a plus pour elles de transformations. » (*Le Vrai Classique du vide parfait* p. 390) Pour mon petit précis de poétique. Inesthétique.

dimanche 15 décembre 2013

Hier après-midi *Berliner Mauer* au Conservatoire spectacle des élèves de 3<sup>e</sup> année sous la houlette de Jade Herbulot qui tire un parti souvent astucieux de la scénographie : un bifrontal et le mur au milieu, donc des spectateurs à l'Ouest et d'autres à l'Est. J'étais à l'Est, évidemment, mais sans l'avoir fait exprès. Donc, pour des raisons de sécurité pas d'entracte comme pour ceux de l'Ouest. Sinon pas de dramaturgie : comme d'habitude les élèves s'emparent de cette histoire avec leur théâtre (bouffonner un peu, se rendre sympathique à un public de sympathisants) sans vouloir inventer ou chercher le théâtre qui pourrait être à la hauteur de cette histoire. Si l'histoire de la Guerre froide est une farce, si les hommes politiques sont des clowns, alors il faut aller jusqu'au bout... Est-ce ou non Shakespeare qui écrit nos pièces ? C'est une question dont ces jeunes gens n'ont pas le moindre pressentiment. Comme s'il allait de soi que le théâtre ne peut plus avoir d'ambition intellectuelle, tandis pourtant qu'un

certaine langue de bois va rabâchant que l'artiste est un déchiffreur de sens.

La question d'une écriture.

lundi 16 décembre 2013

Dans tout cet ennui, des perles d'humour : achetant le journal ce matin, je vois une affichette de publicité pour un numéro spécial du *Nouvel-Observateur* sur les grands penseurs d'aujourd'hui : ça commence par Edgar Morin, enchaîne avec Onfray, passe sur quelques grands morts (quand même) pour finir, *Nouvel-Obs* oblige, par... Jean Daniel. Pas de commentaire puisque le ridicule fait vivre.

Le théâtre ne m'aura pas rendu les honneurs.

Rodrigo Garcia directeur d'un CDN. *Iste quoque*. Tous aux abris.

mardi 17 décembre 2013

Un dictionnaire : le monde en pièces détachées .

Je cherchais hier une référence précise dans *Walden* pour une journaliste de *M-le Monde magazine* : aussitôt le charme opère, étonnant quand même. Il s'agissait du passage où Thoreau raille les Américains et les Anglais qui veulent toujours qu'on soit compris. Donc compréhensibles. Ce qui n'est pas du goût de Henry David. Aussitôt le charme opère et déclenche le désir d'écrire dessus, autour, avec, que sais-je ? Toujours la même rengaine : que cache cette addiction, si quelque chose se cache là-derrrière ? Non pas un retour à la nature (il ne s'agit pas non plus d'un retour pour Tho-



reau ; il ne retourne pas à la nature, il y va : « I went to the woods », je l'ai dit cent fois !), mais sans doute un retour à la littérature. Sphynge.

Il faudrait que la musique apporte la sérénité, dit la radio, Radio-France fêtant ses 50 ans. Des beaux-arts en temps de crise.

À propos de mémoire et de la conférence de Kandel demain au Collège Deuf, intérêt pour l'idée de procédure. Mémoire procédurale. Ne pas penser comment on lace son lacet.

Pourquoi oublié-je ? Qu'est-ce que j'oublie ? Plasticité synaptique. Qu'est-ce qu'un souvenir inutile ? Pendant ce temps Eddy Mitchell chante « J'ai oublié de l'oublier ». Qu'est-ce que je vous disais !

*Selon une équipe de chercheurs du Centre médical de l'université de Columbia dirigée par le prix Nobel Eric Kandel, il existerait bien une cause biologique à ce phénomène. Avec l'âge, le cerveau produirait une quantité inférieure d'une protéine baptisée RbAp48, qui semble jouer un rôle important dans les mécanismes de la mémoire.*

Créer de faux souvenirs, filmer ses rêves. *Second Faust*. Photographe, tout photographe pour ne rien retenir dans sa mémoire. Ou on se souvient de tout (*Funes*, Borges)

mercredi 18 décembre 2013

Un trimestre désertique (intellectuellement, je n'ose dire artistiquement) va s'achever. Rien foutu. La perspective de ne plus avoir de moyens de travail me fait perdre les miens. Une vie consacrée au désœuvrement. Un système de protection aussi.

La solitude par paresse, négligence, nonchalance.

Comment on pourrait rendre compte de cette longue patience de *Re : Walden*. Documenter.

vendredi 20 décembre 2013

Je me dis, chez Tschann, que je dois songer aux sept livres à présenter à la librairie de Marianne en janvier. Peut-être devrais-je inclure le livre d'Aurélien Bellanger, *La Théorie de l'information*. Il faut que ce soit des livres de fiction. Liste à envoyer assez vite.

dimanche 22 décembre 2013

Déjeuner hier avec ces dames du *Berliner Mauer*. Je leur dis mes restrictions (réserves). En fait, elles n'ont pas lu Müller. Elles se sont laissé déborder (plus ou moins) par les improvisations des comédiens qui font ce qu'ils savent faire, imposent leur théâtre forcément convenu et bouffonnent un peu pour les copains dans la salle.

J'essaie d'expliquer cette question de la dramaturgie (ou de l'écriture ?) Une question technique que ni l'écriture de plateau ni, du reste, ma façon de faire ne règlent. Faire intervenir cette actualité (la chute du mur) dans un mythe, par effraction. Mais quel mythe ? Il n'y a pas de mythe à notre disposition pour ça ?

Quelle dramaturgie pour Gorbatchev ?

Je cesse d'écouter France-Info ; je passe à RFI. Trop vulgaire : animateurs nuls. Aujourd'hui une « journalistes » niaise interroge, saison oblige, une astrologue de « quarante ans bientôt quarante et un », pour savoir comment elle a rencontré cette « science ». Petite goutte qui met le feu aux poudres.

Regardé *In weiter Ferne, so nah* pour voir ce qu'y fait Gorbatchev. La question de l'observateur. Le théâtre ou le point de vue de l'ange.

lundi 23 décembre 2013

Portraits croisés : Jobs et Khodorkovski. Je ne sais pas pourquoi je fais ce rapprochement ; pas le même genre de réussite.

L'inventeur de la kalachnikov (Mikhaïl K) est mort aujourd'hui. Plus de 100 millions d'exemplaires. Combien de morts ? «Esthétiquement, on ne l'a jamais surpassé», disait l'inventeur il y a quelques années." La kalachnikov considérée comme un des beaux-arts.

Fin du portrait : « *Le fils de koulak est devenu un parfait homo sovieticus. Au début des années 70, on l'autorise finalement à se rendre en vacances en Bulgarie, mais sous un nom d'emprunt. Il lui faudra attendre Gorbatchev, qu'il «déteste profondément pour le mal qu'il a fait à notre pays», avant de pouvoir voyager librement à l'étranger. Et en Occident, où il découvrira, stupéfait, que son nom est devenu un mythe. »*

Retour à Gorbatchev.

mardi 24 décembre 2013

Ariel me dit d'aller regarder la une de *El País* :

*El matématico Turing, condenado por ser gay, recibe el perdón real 60 años después de su muerte*

*Fue el inventor de la computación y tuvo un papel fundamental en la victoria en la II Guerra Mundial tras descifrar los códigos nazis*

*AFP Londres 24 DIC 2013 - 09:45 CET37*

*Archivado en:*

*Homofobia*

*Isabel II de Inglaterra*

*Delitos odio*

*Reino Unido*

*Prejuicios*

*Europa occidental*

*Problemas sociales*

*Europa*

*Delitos*

*Sociedad*

*Justicia*

*Alan Turing, en 1928. / SHERBORNE SCHOOL (AFP)*

*Recomendar en Facebook 593*

*Twittear 259*

*Enviar a LinkedIn 3*

*Enviar a Tuenti Enviar a Menéame Enviar a Eskup*

*Enviar Imprimir Guardar*

*El matemático británico Alan Turing (1912-1954), que jugó el papel decisivo en la victoria en la II Guerra Mundial tras descifrar los códigos nazis y al que se considera el padre de la computación, recibió este martes el perdón real a título póstumo, más de 60 años después de su condena por homosexualidad en el Reino Unido.*

*Considerado el Einstein de las matemáticas, este pionero de la informática murió en 1954 a la edad de 41 años, envenenado con cianuro que había sido impregnado en una manzana. La tesis general es que se suicidó aunque nunca ha sido demostrado en una investi-*

*gación oficial. Dos años antes, había sido condenado por "atentado contra las moral pública" y obligado a la castración química a causa de su homosexualidad, ilegal en el Reino Unido hasta 1967.*

*Durante su vida, Turing logró sentar las bases de la informática moderna y definió los criterios de la inteligencia artificial, que siguen todavía en vigor a través del famoso test de Turing, que detecta la capacidad de una máquina para mantener una conversación.*

*Su hazaña más conocida es haber conseguido descifrar el código de la máquina Enigma, utilizado por los submarinos alemanes en el Atlántico norte durante la II Guerra Mundial. Muchos historiadores creen que sin este logro, que consiguieron los matemáticos de Benchley Park, cerca de Londres, no se hubiese ganado la guerra.*

*Alan Turing recibió el perdón de la reina Isabel II tras una propuesta del ministro de Justicia, Chris Grayling, que evocó "un hombre excepcional de espíritu brillante". Desde hace años, había una campaña para exigir al Reino Unido el perdón público a Turing. "Su genio aplicado en Benchley Park durante la II Guerra Mundial, donde su aportación fue decisiva para quebrar el código Enigma, ayudó a poner fin al conflicto y salvó millones de vidas", ha comentado el ministro. "Su vida se vio ensombrecida por su condena por homosexualidad, condena que consideramos hoy injusta y discriminatoria y que, por lo tanto, queda anulada", añade.*

*En 2009, el entonces primer ministro, Gordon Brown, le pidió perdón póstumamente. En 2012, el año del centenario de su nacimiento, 11 científicos británicos, entre ellos Stephen Hawking, pidi-*

*deron la anulación de su condena. En 2012, después de que se hubiesen recogido 23.000 firmas, el Gobierno británico rechazó el perdón alegando que "fue condenado por una ley que estaba entonces vigente".*

*Existe una teoría que señala que la manzana mordida, símbolo de Apple, es un homenaje a la manzana con cianuro con la que Turing presuntamente se suicidó.*

La presse française s'en fait également l'écho, à ce que je lis. Qu'est-ce qui lui a pris, à la Reine ? Les Reines pensent-elles ?

Je n'avance guère dans *Citizen J*. J'ai quand même revu l'autre *Citizen* que j'avais complètement oublié. Il faudrait connaître les dernières paroles de Steve Jobs, son « Rosebud », s'il y en eut un, et trouver la pièce manquante du puzzle. La vision artistique, c'est-à-dire anti-épique (tragique ?). L'histoire de Kane n'est vraiment pas une *success story*.

La « passion incandescente de Steve Jobs », dit la pochette du DVD où se trouve une interview inédite du « génie qui a changé le monde ». Pas moins. La question n'est pas de savoir si Jobs est un génie mais ce que notre époque entend par génie. Musil : bientôt un cheval de course gagnant brillamment une course sera dit avoir du génie. Génial !

Évidemment pas le moindre atome crochu (quelle drôle d'expression) avec Steve Jobs. À l'autre bout du spectre de l'humanité. Pourquoi faut-il que je me retrouve à m'occuper de gens, de personnes, personnages à qui je ne ressemble pas, à qui je ne peux pas m'identifier ? Steve Jobs, l'homme qui a réussi vu par l'amateur d'échec.

Par l'homme de l'insuccès. L'échec est quand même la moindre des choses, une sorte de politesse intellectuelle.

Dérivés : échec scolaire. La marque au fer rouge, l'échec scolaire.

Il y a chez Jobs quelque chose d'innocent, c'est-à-dire de profondément inconscient de sa culpabilité. Pas comme Gates qui donne dans la charité.

mercredi 25 décembre 2013

Journée paisible et solitaire à lire dans mon fauteuil. Livres et puis bouillon de légumes, une fête. Faut-il écrire ce *Pourquoi je n'ai pas monté La vie de Galilée de Brecht* ?

Pourquoi cette phrase « elle passa la mort sans peur » me revient-elle ? Je pense en ce jour à ma mère.

« Il n'y a de véritablement malheureux en quittant la terre que l'incrédule : pour l'homme sans foi, l'existence a cela d'affreux qu'elle fait sentir le néant ; si l'on n'était point né, on n'éprouverait pas l'horreur de ne pas être : la vie de l'athée est un effrayant éclair qui ne sert qu'à découvrir un abîme. » (*Mémoires d'outre-tombe* p. 511)

Oxymore de Noël : une dame explique, en ce jour de joujoux, l'importance pour le management des entreprises et pour l'enseignement des *serious games*. Bientôt on ne demandera plus aux étudiants de faire une recherche mais d'imaginer un *game*. Ça existe déjà.

Catégories critiques : le décalage (ça ne doit pas exister ; décalage ?), le déjantement (déjantage ? ou ni l'un ni l'autre). On est prié de faire des spectacles déjantés et décalés. Je ne connais que le décalage horaire. Et j'ai vu des chambres à air déjantées.

Aujourd'hui la mort de madame de Beaumont (Pauline) dans les *Mémoires*. On aimerait être à sa place, s'éteindre comme elle, comme on s'endort paisiblement en lisant les *Mémoires d'outre-tombe*. Même à Savigny quand il se retire avec elle pour écrire (il ne fera pas seulement cela), on ne la sent pas, à travers ce qu'il en dit, aussi fiévreuse et pressée de vivre qu'elle semble l'avoir été. Sans doute il doit être un peu discret, même si à l'époque s'afficher avec un écrivain catholique et marié ne faisait apparemment pas scandale. Rescapée de la Terreur (on la prend pour morte et la jette de la charrette), malade de la poitrine, elle avait envie de vivre. Un personnage d'un roman que Chateaubriand n'écrit pas. Et à Savigny, Lucile qui débarque et qui refait le coup de l'inceste interposé : elle « aime » Pauline comme elle a aimé Céleste à qui le « Chat » s'est laissé marier. L'homme qui enchantait les femmes.

Je lis Chateaubriand comme antidote à Steve Jobs : je ne les aime ni l'un ni l'autre, mais il y a d'un côté la littérature et de l'autre pas grand-chose. La réussite ? La maîtrise de la rhétorique du marketing ? Mais Steve me dirait qu'il a changé le monde, et Chateaubriand la littérature moderne.

Chateaubriand : S'aimer soi-même au point de mentir sur soi, de faire quelques petits arrangements avec la vérité, tout en ne pouvant ignorer que ceux-ci n'échapperaient pas aux historiens et



autres commentateurs dont ils feraient les beaux jours. Et pourtant il cite à qui mieux mieux Montaigne.

Lire de la grande littérature : le plaisir et la honte.

Mével au téléphone pour me reparler du livre ; mais je sens le truc qui va foirer. Est-ce la raison pour laquelle je ne me suis pas engagé corps et âme dans la rédaction de *Pourquoi je n'ai pas monté*, etc ? Trop désoccupé pour ça. Si on écrit, il faut écrire douze heures par jour pour espérer sortir quelque chose. Je n'ai pas le courage. Et quel livre : entre matériau et commentaire ? Et pourtant je ne suis pas fier de me dérober à cette obligation. Montaigne dit à la fin des *Essais* que ce qu'il lui faudrait, c'est un gendre qui s'occupât de ses affaires et le soulagerait du ménage de sa maison ; je pourrais faire un vœu similaire, celui de trouver un éditeur qui me forçât un peu la main.

Il faudrait faire deux ouvrages (j'aime le mot d'ouvrage), l'un (le *Pourquoi je n'ai pas monté...*) et l'autre sur l'aventure excursion *Walden*. Pour que cela donne quelque chose à lire, comme si c'était la finalité de l'ensemble.

Mais mon masochisme me pousse maintenant à m'intéresser à l'art de lancer un produit. Je pourrais peut-être en prendre de la graine.

J'aurai vécu dans mon arrière-boutique.

dimanche 5 janvier 2014

Considérons que nous sommes encore l'année dernière. Une semaine à La Roque à ne rien foutre. La vie immédiate, j'appelle ça. Jadis et même naguère j'avais quelques difficultés à vivre aussi innocemment. Juste lu un méchant livre, *Le Roman de l'espionnage* (hélas !, pas même un roman) de Vladimir Fédorovski par intérêt pour la chute du Mur et pour commencer à comprendre la tragédie de Gorbatchev. Et puis par là-dessus, je ne sais pourquoi, *Un privé à Babylone*, probablement parce que j'avais envie de relire la *Truite*. J'ai du mal à accrocher à cette parodie de polar. Comme à chaque fois que j'essaye, je ne m'intéresse pas à l'histoire. Je préfère Gorbatchev.

À propos de livres, j'ai fini par envoyer ma liste pour ma prestation de libraire d'un soir à la librairie Charybde (le 6 février, je crois)

**De :** Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

**Objet :** **Rép : Libraire du mois chez Charybde**

**Date :** 5 janvier 2014 23:30:09 HNEC

**À :** Loing Marianne <mloing@wanadoo.fr>

Chère Marianne,

Difficile exercice que de composer cette liste, d'autant que je ne sais plus de combien d'ouvrages elle doit être constituée: j'ai retenu le chiffre de 7, c'est ça?

En voici donc sept (tu coupes si tu veux):

Bourgeois                    Jean-Christophe Bailly : *Le Parti pris des animaux* Christian

Aurélien Bellanger *La théorie de l'information* Gallimard

Thomas Bernhard *Goethe se meuhrt* Gallimard

Marcel Cohen *A des années-lumière* Editions fario

Jean-Luc Godard *Allemagne neuf zéro* P.O.L

Peter Handke *Mon année dans la baie de Personne* Folio

Enrique Vila-Matas *Le Mal de Montano* Christian Bourgois

Tu me dis si ça te va. J'ai choisi des livres qui ne sont pas trop anciens, faisant la différence entre l'île déserte, la bibliothèque et la librairie. Certes le Godard et Vila-Matas sont moins récents, mais j'y tiens un peu.

Et 2014 vœux par là-dessus,

Je t'embrasse,  
jf

Comment parler de l'amitié à l'époque de Facebook ? Des gens que vous ne connaissez pas et qui vous demandent si vous voulez être leur ami. Mais l'amitié ne commence pas ainsi. L'amour non plus : est-ce que vous voulez m'aimer ? Ridicule. Il y a aussi ceux que vous connaissez déjà : si vous deviez être leur ami, ce serait déjà fait. Il doit s'agir d'autre chose. Le goût d'être pris dans un filet : le réseau. Réseau de relations. Le catalogue des « amis » : dérisoire don juanisme numérique ou peur de la solitude ? Un ami, c'est quelqu'un avec qui je déjeune. Mais quand je parle de cette manière bien vieillotte, je sais bien que je passe à côté de quelque chose que je ne comprends pas, que je m'en tire bien facilement. Qu'est-ce que l'intimité à l'ère numérique ? Nouvelles sociabilités, dirait un expert. La chair et l'os sont des valeurs à la baisse.

Faire d'Aristote un rempart contre Facebook ne doit pas être très efficace. Ressources du virtuel. Les effets sur l'IRL.

Une année coupée en deux : premier semestre bousculé, deuxième désoccupé. Désœuvrement au lieu d'écrire, et angoisse du carnet de commandes qui ne se remplit pas. Il y a bien la tentation de Venise (une tentative ?) et ce travail avec les jeunes musiciens ; si cela ne remplit pas le carnet de commandes, cela remplit l'agenda. Au fond du canal, du travail ? Mais je ne suis pas capable de lire dans le marc (sic pour Venise) du canal (ou de canal).

Ce qui a néanmoins déposé : *Citizen J*, mais je ne m'y suis pas encore vraiment mis. J'ai du mal à traiter de la réussite, un thème pour lequel je n'ai pas de disposition particulière. Et aussi *Le Temps est hors de ses gonds* sur 1989 qui m'agrippe curieusement.

lundi 6 janvier 2014

Pour sûr, un deuxième semestre 2013 en roue libre après un premier semestre très bousculé de l'installation du Fresnoy au festival d'Avignon. Au lieu d'être ainsi désoccupé, avec la tristesse qui s'ensuit, j'aurais pu, dû écrire le livre pour L'Entretemps. C'est sans parler de l'angoisse du carnet de commandes qui ne se remplit pas. Reste la tentative de Venise. Y a-t-il du travail à la clé ? Je ne sais pas lire dans le fond du canal comme dans le marc de café. Le reste du temps, si j'excepte le petit début d'agitation cérébrale autour de *Citizen J* et la curiosité historique (rare chez moi, si j'y pense) pour 1989 (*Le temps hors de ses gonds*) qui me fait lire deux trois choses, le reste du temps, je me laisse vivre en tâchant de ne pas décrocher de la vie (sexuelle).

mardi 7 janvier 2014

Le métier du théâtre.

Lire *Arrêter d'écrire* de David Markson. *La maîtresse de Wittgenstein* aussi.

